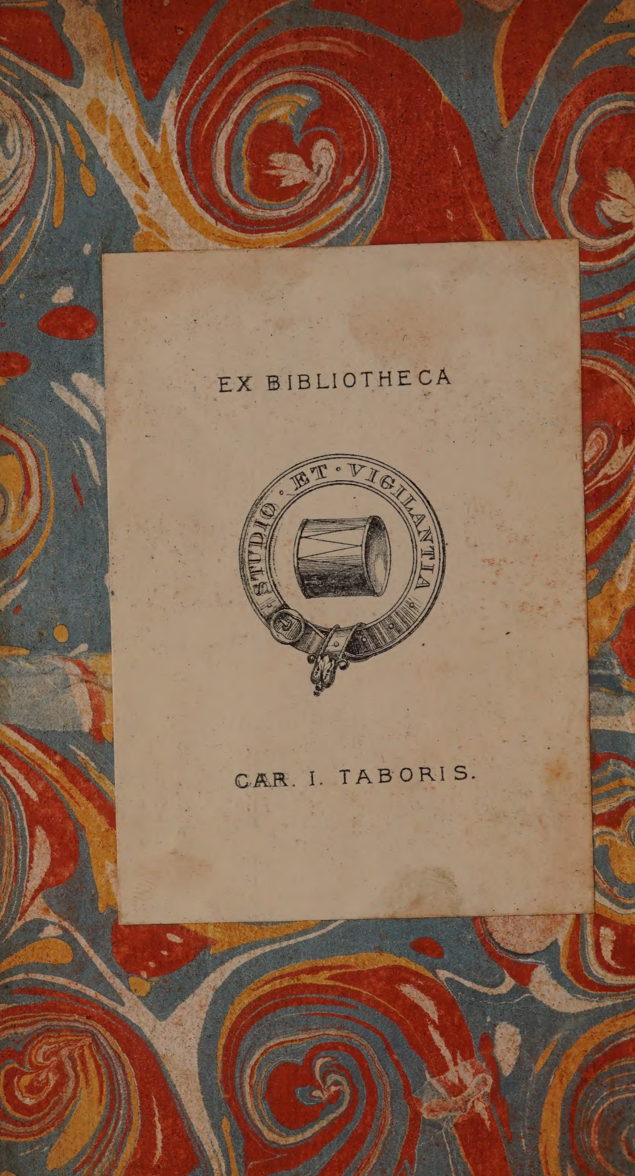
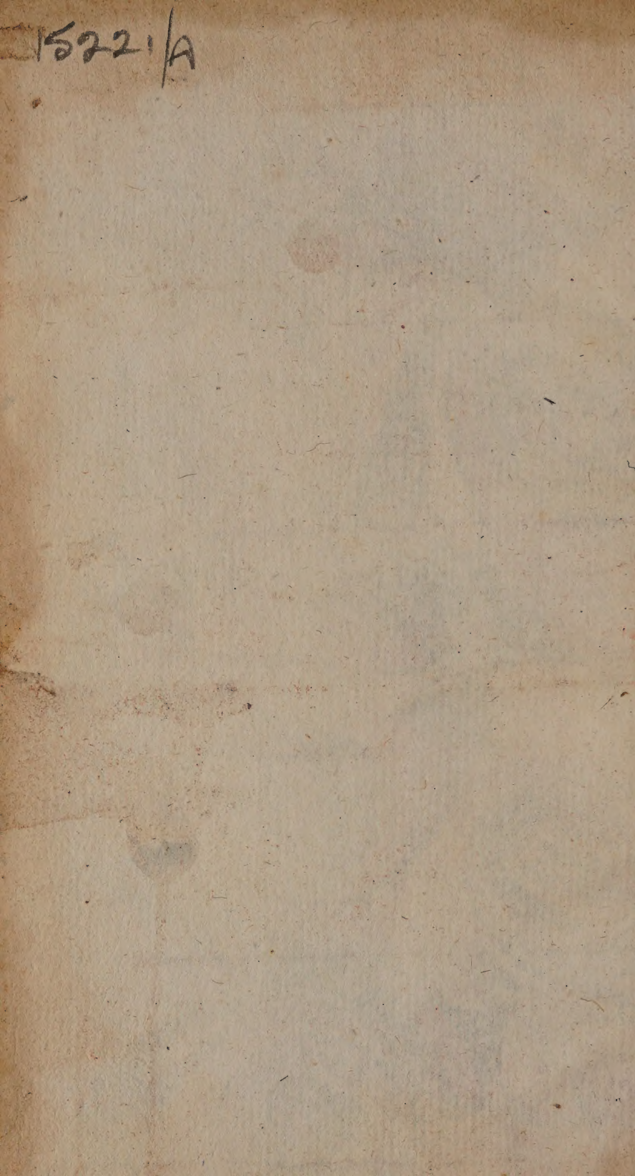
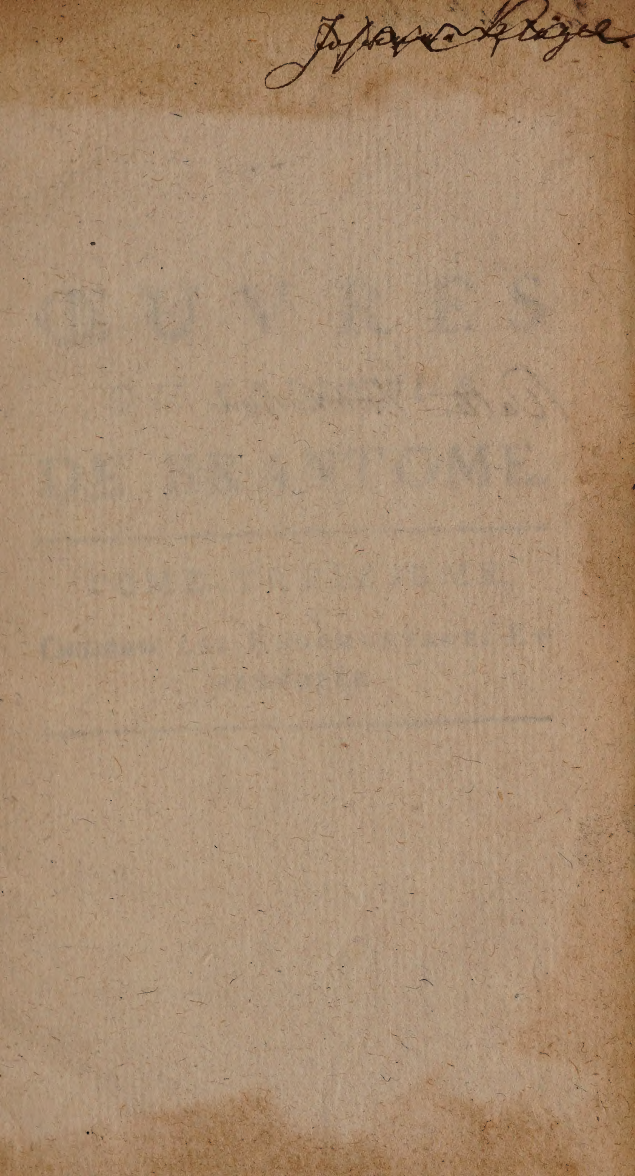




EX BIBLIOTHECA
STUDIO ET VIGILANTIA
CAR. I. TABORIS.







Jan 24th 1860.

Walter Mitchelson

ŒUVRES
DU SEIGNEUR
DE BRANTOME.

TOME TREIZIEME.

Contenant LES RODOMONTADES ESPAGNOLES.

ŒUVRES

DU SEIGNEUR

DE BRANTOME.

Nouvelle Édition, conſidérablement augmentée, revue, accompagnée de Remarques hiſtoriques & critiques, & diſtribuée dans un meilleur ordre.

TOME TREIZIEME.



A LONDRES,

AUX DÉPENS DU LIBRAIRE.

M. DCC. LXXIX.

RODOMONTADES
ET
GENTILLES RENCONTRES
ESPAGNOLES,

Recueillies, écrites en Espagnol, & dédiées à MARGUERITE DE VALOIS, *Reyne de Navarre, par Messire* PIERRE DE BOURDEILLE, *Seigneur de* BRANTOME;

Et traduites en François par MARC PHRA SENDORP.



A LA REYNE

MARGUERITE

DE

FRANCE,

Duchesse de Valois, ma très-souveraine DAME.

MADAME,

VOICY le Livre d'aucunes Rodomontades & gentilles Rencontres Espaignoles, *que de long-temps je vous ay dédié, & promis derniérement lorsque j'eus l'honneur de vous faire la révérence à Usson.*

Je les ay toutes mises en leur langue,

ſans m'amuſer à les traduire; autant par le commandement que m'en fiſtes, que par ce que vous en parlez & entendez la langue auſſi-bien que j'ay jamais veu la feuë Reyne d'Eſpagne voſtre Sœur. Car voſtre gentil eſprit comprend tout, & n'ignore rien, comme depuis peu je l'ay encore mieux connu.

Ce fuſt eſté autant de ſuperfluïté pour Vous, mais non pour d'autres perſonnes, qui ſont novices en cette langue : & leur fuſt eſté un fort grand plaiſir & commodité d'en faire une petite traduction; car telles en penſent parler & entendre la langue, qui s'y trouvent bien empreſſées. Auſſi je n'ay fait ce Livre pour elles, que pour Vous.

Que s'il vous plaiſt, MADAME, *les vous faire lire, (car vos beaux yeux ne ſont dignes de porter leur belle veuë ſur choſe ſi baſſe,) je croy que vous y prendrez quelque plaiſir, car il y a de la ſérioſité & de la joyeuſeté, meſlées enſemble. Vous priant,* MADAME, *de n'en faire part à perſonne, ny les mettre en lumiere; car ſi elles vous agréent, j'en ſeray très-ayſe, ne deſirant plaire à d'autres qu'à Vous : ſi-non, & qu'y trouviés à redire, j'eſpere*

tant de voſtre bonté généreuſe, que vous en couvrirez mes fautes, & en cacherez mon imperfection; en conſidérant qu'en penſant bien faire, j'ay entrepris cet œuvre pour vous donner quelque plaiſir.

Que ſi vous y en trouvez aucun, j'en ſeray d'autant plys glorieux, & hardy de vous préſenter tous les autres, deſquels je vous en ay monſtré les ſuſcriptions, qui ſont les pieces entieres, dont ceſtuy-cy en eſt l'eſchantillon, lequel je n'ay tant remply de ſon ſubject, que je n'en aye fait une bonne réſerve dans les autres Livres, non-ſeulement en ce qui touche les Eſpagnols, mais les braves François vos ſubjects, MADAME, *qui, en beaux exploits & bien dire, ont ſurmonté tousjours toutes les autres nations du monde.*

Recevez donc, MADAME, *je Vous ſupplie, ce Livre qui vous eſt offert du meilleur de mon ame, ne pouvant mieux: & comme dit l'Eſpagnol:*

Reciba V. Maeſtad lo que yo offreſco, qu'es lo poco que puedo por lo mucho que deſſeo, ¡y le plaze dar tal	*Que Voſtre Majeſté reçoive ce que je luy offre. C'eſt peu en comparaiſon de ce que je deſirerois. Mais quil luy plaiſe*

Luſtre, que, cobierto del nombre y bondad de S. M. ſalga ſin verguença a ſus piés.

de l'en rendre aſſez digne; en ſorte que, couvert de ſon Nom & de ſa Bonté, il ſe préſente à elle avec plus de confiance.

Sur ce, MADAME, *je vous baiſe très-humblement les mains, & vous ſupplie me tenir tousjours en qualité de*

Voſtre très-humble, & obéyſſant Subject, & très-affectionné Serviteur,

BOURDEILLE.

Suit un ſecond *Titre*, & une ſeconde *Epiſtre Dédicatoire.*

RECUEIL

D'AUCUNS

DEVIS, CONTES, HISTOIRES,

COMBATS, ACTES, TRAITS,

GENTILLESSES,

MOTS, NOUVELLES, DITS, FAITS,

RODOMONTADES,

ET

LOUANGES,

De plusieurs Empereurs, Roys, Princes, Seigneurs, grands & simples Capitaines, Gentils-Hommes, Advanturiers, Soldats & autres ; ensemble plusieurs Reynes, Princesses illustres, vertueuses, & généreuses Dames, tant grandes, moyennes, basses, que communes : lesquels j'ay pu voir moy-mesme, connoistre, sçavoir, & apprendre, de mon temps, tant des uns que des autres.

Par PIERRE DE BOURDEILLE, Seigneur DE BRANTOME, Gentil-Homme ordinaire de la Chambre de nos deux derniers Roys, Charles IX & Henry III.



A MADAME

MARGUERITE

DE

FRANCE,

Fille & Sœur reſtée unique de nos Roys derniers treſpaſſez, maintenant Reyne de France & de Navarre, la plus belle, la plus noble, la plus grande, la plus généreuſe, la plus magnanime, & la plus accomplie Princeſſe du Monde.

MADAME,

Si j'ay eu quelquefois, par voſtre permiſſion, ceſt honneur de parler à VOSTRE

A v

MAJESTÉ *aussi privément que Gentil-Homme de la Cour, abaissant en cela par vostre généreuse bonté vostre grandeur, j'ay remarqué en Vous telle curiosité, qu'encore que vous soyés la Princesse & la Dame du monde la plus accomplie en toutes Vertus & Sciences, si voulez-vous tousjours apprendre quelque chose de plus, s'il se peut. Que c'est que d'une belle ame, qui dépend du Ciel en toute perfection, & toutesfois elle s'applique en tout!*

Je le dis, MADAME, *d'autant que je vous vis un jour curieuse d'ouyr raconter les* Rodomontades Espaignoles, *en quoy vous y prinstes tel plaisir, que, dès-lors, je m'advisay de faire cest œuvre, où Vous y en verrez de toutes façons, non-seulement de celles des Espaignols, mais de vos nobles François, & autres.*

Je vous le dédie, MADAME, *& l'appends à vos pieds, n'estant digne d'estre touché de vos belles & royales mains: car & qui est l'œuvre, tant parfait soit-il, qui se puisse toucher de Vous, si ce n'est ce qui vient de Vous-mesme, qui estes toute parfaite? Toutesfois,* MADAME, *pour la fiance que j'ay en vostre curiosité, j'ay opinion que possible en passant vous y jetterez vos beaux yeux; & par ainsy, je vous l'adresse, vous priant,* MADAME, *de l'asseurer & le*

fortifier de vostre ſacré & divin nom. Que s'il en peut eſtre le moins du monde ſupporté, il peut braver par-deſſus toutes les Rodomontades *qui ſont icy écrites.*

Je n'en ay mis aucunes eſtrangeres en leurs langues, ſi-non les Eſpaignoles, *d'autant que le langage en eſt plus bravaſche, & reſſent mieux ſa ſuperbeté. Auſſi l'Empereur Charles-Quint le diſoit fort brave, ſuperbe, & de Soldat; comme il tenoit l'Italien pour le Courtiſan & l'Amoureux: & le François, le réſervoit pour les Roys, les Princes, & les Grands.*

Au reſte, MADAME, *s'il vous prend envie, par curioſité, à quelque meſchante heure de loiſir, en lire quelques feuillets, & qu'y remarquiés quelques fautes, excuſez, je vous ſupplie, le peu de profeſſion que j'ay fait du ſçavoir & de l'art de bien écrire & de bien dire: car depuis que j'ay commencé à voir le monde, je me ſuis amuſé tousjours à faire voyages en pluſieurs endroits, à ſervir les Roys mes maiſtres en leurs armées, les ſuivre & les courtiſer en leurs Cours, paſſer ainſy mon temps en autres exercices.*

Je ſeray donc excuſé, MADAME, *ſi vous ne voyez point ici un ſeul bel ordre d'eſcrire, ny aucune belle diſpoſition de paroles élegantes. Je les remets aux mieux diſants: j'entends ceux qui vous ont pu*

imiter en voſtre beau parler. Bien vous diray-je, MADAME, *que ce que j'eſcris eſt plein de vérité: de ce que j'ay veu, je l'aſſeure; de ce que j'ay ſceu & appris d'autruy, ſi on m'a trompé, je n'en puis mais. Si tiens-je pourtant beaucoup de choſes de Perſonnages & de Livres très-véritables & dignes de foy.*

Voilà comme je me préſente à Vous, & dédication que je fais à VOSTRE MAJESTÉ *de vous demeurer pour jamais,*

Voſtre très-humble & très-obéyſſant Subject, & très-affectionné Serviteur,
BOURDEILLE.



AVERTISSEMENT.

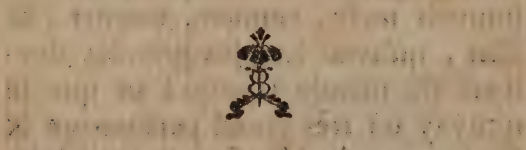
J'ESCRIS cecy, eſtant dans une chambre & un lit, aſſailli d'une maladie ſi cruelle ennemie, qu'elle m'a donné plus de mal, plus de douleurs & tourments, que ne receut jamais un pauvre criminel eſtendu à la geſne.

Hélas! ce fut un cheval malheureux, dont le poil blanc ne me préſagea jamais de bien, qui, s'eſtant renverſé ſur moy contre terre, par une très-rude cheute, m'avoit briſé & fracaſſé tous les reins : de ſorte que j'ay demeuré l'eſpace de trois ans & demi perclus & eſtropié de mon corps; tellement que je ne me pouvois tenir, remuer, tourner, & aller, qu'avec les plus grandes douleurs du monde : juſqu'à ce que je trouvay un très-grand perſonnage & Opérateur, dit Monſieur Saint-Chriſtophle, que Dieu me ſuſcita pour

mon bien & ma guériſon, qui me la remit un peu, après que pluſieurs autres Médecins y eurent failly.

Cependant, durant mon mal, pour le ſoulager, je m'adviſay, & me propoſay, de mettre la main à la plume : & faiſant reveue de ma vie paſſée, & de ce que j'y avois veu & appris, fais ceſt œuvre. Ainſy fait le Laboureur, qui chante quelquefois pour alléger ſon labeur : & ainſy le voyageur fait des Diſcours en ſoy, pour ſe ſouſtenir en chemin.

Je prie donc tous ceux & celles qui me liront, excuſer les fautes qu'on connoiſtra icy, ſur ma maladie, qui me rend, comme le corps, mon eſprit imbécille, bien que tel je l'aye de nature.





DISCOURS
D'AUCUNES
RODOMONTADES
ET GENTILLES
RENCONTRES ET PAROLES
ESPAIGNOLLES.



Es *Rodomontades Eſpaignolles*, certes elles ſurpaſſent toutes les autres, de quelque nation que ce ſoit; d'autant qu'il faut confeſſer la nation Eſpaignolle, brave, bravaſche, & valleureuſe, & fort prompte d'eſprit, & de belles paroles proférées à l'improviſte.

J'accommenceray donc lorſque le grand Marquis de Peſcayre, après la chaſſe des François hors de l'Eſtat de Milan, eut bravement forcé & pris la Ville de Genes, qui tenoit pour les François. Il ne faut demander

quelles richesses il y avoit trouvées, & de combien l'armée Espaignolle s'en emplit : si-bien que, quelques jours après, la mettant aux champs, il la trouva si chargée & embarrassée de bagages, de caréages, mulles, mulets & chevaux, que le Marquis fut contraint de faire un bandon (1), pour faire cesser cest embarras de bagages, de caréages, & empeschements, comme les nomme César. Par-quoy fut commandé que les Capitaines de chaque Bande n'eussent chascun que quatre chevaux pour soy & deux pour l'Alfier (2), & nul pour soldat qui fust sain : mais ouy bien que les malades en eussent chacun le leur pour les porter; encore falloit-il qu'ils fussent visitez par les Médecins, pour voir s'ils estoient vraiment malades, & qu'ils eussent tousjours sur eux leur patente pour faire foy, signée, & de son Capitaine, & de son Médecin.

Ce bandon fait, il y eut un Capitaine, nommé Vega, Grenadin,

el qual, con arrogança militar, y con gesto y palabras desbaratadas de enojo, en un corrillo de soldados,	*lequel, avec une arrogance militaire, & avec des gestes & des paroles toutes remplies de colere,*

(1) Ordonnance.
(2) Enseigne.

commenço, quazj rafonando en publico y braveando, que si hallava humbres semejantes à si en animo y juyzio, que trabajaria de modo que los soldados no tuviessen necessidad de aquella Patente, los quales siendo debilitados por la sangre derramada en tantas batallas y victorias, merescian, por la honra de su valor, no solamente ser llevados à cavallo, mas en carros triumphales à manera de los antiguos Consules y Emperadores, en sus glorias y triumphos.

commença à dire dans une assemblée de soldats, en parlant presque tout haut & en menaçant, que s'il trouvoit des hommes semblables à luy en courage & en jugement, il feroit en sorte que les soldats n'auroient aucun besoin de cette Ordonnance ; eux qui, étant affoiblis par le sang qu'ils avoient répandu en tant de batailles & de victoires, méritoient, pour l'honneur dû à leur valeur, non seulement d'être portez par des chevaux, mais encore d'être conduits dans des chars de triomphe, comme les anciens Consuls & Empereurs Romains dans leurs jours de gloire & de triomphe.

Voyez quelle brave superbité !

Moy, estant un jour au Louvre, je vis entrer deux soldats Espaignols, braves, & bien en poinct, & de fort belle façon. Je conneus aussi-tost qu'ils estoient Espaignols: & d'autant que mon humeur a esté tousjours de les aymer, les pratiquer, & entretenir, comme certes parmy les gens de guerre il me semble n'estre point plus brave entretien que du soldat Espaignol, car il triomphe de discourir de son art, je me mis à les accoster & arraisonner en Espaignol; car j'ay veu que j'avois cette langue aussi familiere que la mienne, & telles gens sont fort ayses, quand ils rencontrent un Estranger qui parle leur langage. Je leur demanday d'où ils venoient? ils me respondirent:

Da Flandes, Segnor. Y que nuevas? *leur repliquay - je.* No otras, Segnor, *me dirent-ils*, sino quando semos partidos, ay seys dias, vinieron al Principe de Parma mil y dozientos Humbres d'armas de las viejas Compagnias de Napoles, las mas bravas de valor y de Cavallos que salieron mas del Reyno, tan

De Flandres, Monsieur. Et quelles nouvelles? leur repliquai-je. *Il n'y en a point d'autres, Monsieur,* me dirent-ils, *si-non que quand nous sommes partis, il y a six jours, il arriva au Prince de Parme douze cents hommes des vieilles Compagnies de Naples, les plus braves, & les mieux montez, qui*

bien armados, tan luzidos d'oro y de plata, tan bien ataviedos y emplumados de grandes y gentilles panachos, à manera de los antiguos Soldados y Legionarios Romanos, a los quales se pueden ygalar en todo: de modo qu'agora la Flande no a da tener, pues questa brava Cavalleria esta juntada en nuestra Infanteria Espagnola, que se puede dezir là flor de todas las otras nationes, sin gastar (digo yo) l'honra de los soldados Francezes, quen verdad bravos estan. Mas, adonde son los soldados Espagnoles, todos con razon deven callar, come V. M. lo puede bien saber, pues que los aveys pratiquados y tratados, come y o lo co-

sortirent jamais du Royaume, si bien armez, si brillants d'or & d'argent, & si bien ornez & empanachés de grandes & belles plumes, à la maniere des anciens Soldats & Légionnaires Romains, auxquels ils se peuvent égaler en toute maniere: de sorte, qu'à présent la Flandre ne peut plus tenir, puisque cette brave Cavalerie est jointe avec notre Infanterie Espagnolle, qu'on peut appeller la fleur de toutes les autres nations, sans faire tort pourtant aux soldats François, qui certainement sont braves. Mais où sont les soldats Espagnols, tous les autres doivent céder avec raison, comme vous le

noſcò en ſu trage y hablar ſoldadeſco.	*pouvez bien ſçavoir, puis que vous les avez vus & pratiqués, comme je le connois à votre maintien & à votre diſcours ſoldateſque.*

Conſidérez, s'il vous plaiſt, où ces gens m'allerent faire & prendre leur comparaiſon! Comme de vray, parmy ces belles antiquitez de Rome, il n'y a rien encore ſi beau à voir, que ces braves Légionnaires Romains, avec leurs habillements de teſte, tant couverts de plumes, les unes hauſſantes, les autres panchantes. Et ſi telle veue eſtoit agréable, elle eſtoit bien autant effroyable, par la repréſentation des horribles teſtes & grandes gueules de lyons, & autres beſtes eſpouvantables, qu'ils portoient naïfves avec leurs peaux, ou faiſoient engraver pour les repréſenter ſur les-dicts habillements & caſques.

Par ce dire donc de ce ſoldat, vous voyez, en ceſte Rodomontade précédente, comme les Eſpaignols ſe ſont donnez & aſſeurez de tout temps la gloire d'eſtre les meilleurs de toutes nations. Et certes, ils ont raiſon d'avoir ceſte opinion & créance; car les effects s'en ſont enſuivis.

Ce ſont eſté eux qui, depuis cent à ſix vingts ans en ça, ont conquis par leur valeur & vertu les Indes-Occidentalles & Orien-

talles, qui ſont tout un monde complet.

Ce ſont eſté eux qui nous ont tant de fois combattus & rebattus au Royaume de Naples, & puis nous en ont chaſſés.

Ce ſont eſté eux qui en ont tout de meſme fait en l'Eſtat de Milan, qui nous avoit couſté tant de ſang & de moyens pour l'avoir ; & nous en ont fruſtré, en nous oſtant noſtre ancien patrimoine.

Ce ſont eſté eux qui, de ces biens à nous ravis, ont paſſé en Flandres, & ſont venus en France, pour eſſayer à nous chaſſer de nos fouyers : mais ne pouvant, nous ont fait de grands maux, nous ont pris de nos Villes, nous ont donné des battailles, & gagnées ſur nous, & nous ont fait mourir je ne ſçay combien de cent mille hommes : auſſi leur en avons-nous bien fait mourir des leurs.

Ce ſont eſté eux qui ſont venus à bout des Allemands, & leur ont mis le joug en la guerre d'Allemagne : choſe non encore ouye, ny faite, dès le grand Jules Céſar, ny des autres grands Empereurs Romains.

Ce ſont eſté eux qui, ſuivant la deviſe de leur grand Empereur Charles, de paſſer PLUS OUTRE, ont traverſé les mers, ont donné dans l'Affrique, pris leur principale Ville & fortereſſes Tunis, & la Golette.

Ce ſont eſté eux qui ont paſſé en Barbarie, ont pris le Royaume d'Oran, les Villes d'Affrique & de Tripoly, Belys & ſon Pignon,

& qui euſſent fait davantage, ſans le barbare élément de mer, & le Ciel non pas plus doux ny piteux que l'autre, qui les empeſcha ſous l'Empereur, oſtant occaſion de ne prendre le Royaume d'Alger, qui eſtoit emporté, ne faut point douter, ſi ces deux éléments tant ſoit peu euſſent voulu favoriſer & incliner à ſes entrepriſes.

Ce ſont eſté eux, leſquels, par petites poignées de gens enclos dans les citadelles, rocques & chaſteaux, tiennent & ont tenu en bride, & ont donné les loix aux Potentats d'Italie, aux Eſtats de Flandres, & en pluſieurs endroits de la Chreſtienté, juſques à la Barbarie, Morée, & autres Pays infidelles, voire juſques en la Tranſylvanie ſous ce brave Caſtaldo, & Ongrie, & Boëme.

Ce ſont eſté eux, leſquels l'Empereur Charles, au plus fort de ſes affaires & combats, quand il s'en voyoit entouré ſeulement de quatre ou cinq mille, ſe tenoit du tout invincible, & haſardoit, & ſa perſonne, & ſon Empire, & tous ſes biens ſous leur valeur ſeulement : & diſoit ſouvent que

la ſugma de ſus guerras era pueſta en las mechas encendidas de ſus Harquebuzeros Eſpagnoles.	*le ſuccès de ſes guerres repoſoit ſur les mêches allumées de ſes Arquebuſiers Eſpagnols*

Car certainement, de ce temps, ils en ont

emporté le prix, & si nous en ont appris l'art & les premieres leçons; car avant eux, nous n'usions que d'arballestes, & n'avions pas l'esprit de nous accommoder & approprier des harquebuzes.

Ce sont esté eux qui, en nostre temps, & à nos veues, ont remis (sous la conduite de ce grand Duc d'Albe, qu'ils appelloient leur *Pere*,) en un tour de main, toute la Flandres rebellée à leur Seigneur.

Ce sont esté eux, desquels environ mille à douze cents, en ceste mesme guerre en Zélande, traverserent un bras de mer d'un quart de lieue large estant basse, sans autres armes que leurs espées qu'ils tenoient en leur bouche, aller deffaire environ quatre ou cinq mille Zélandois de Commune, qui les attendoient sur le bord de propos délibéré, & les mirent tous en pieces. Grand miracle de main, certes!

Ce sont esté ceux-là qui ayderent Dom Joan d'Austrie à gagner ceste belle & signallée battaille de Lépantho. Ce sont ceux-là encore qui, avec ce grand Capitaine le Prince de Parme, ont fait trembler toute la France, & long-temps tenue en allarme.

Ce sont esté eux pour les quels ce grand & mesme Empereur Charles s'humillia à l'Espaigne, lorsqu'estant party par mer de Flandres, pour y aller finir ses jours convertis, s'estant desembarqué à l'Are d'O

(1), port vers Biſcaye, & y prit terre, on dit qu'il s'agenouilla auſſi-toſt, & remercia Dieu, de ce qu'à ſes derniers jours, il luy avoit fait ceſte grace de pouvoir encor revoir ce Pays, lequel par-deſſus tous autres il avoit aymé, pour luy avoir aydé à eſtre parvenu à l'Empire, & à une ſi haute grandeur qu'il avoit eue en ſon temps; attribuant, après Dieu, à la Nation Eſpaignole toutes ſes victoires & triomphes: & profféra ces paroles:

Dios os ſalve y guarde, ò mi querida madre. Come deſnudo ſaho del vientre de my madre, y come deſnudo tam bien me buelvo à ti, come a mi ſegunda madre, a la qual, en favor de tan grandes mereſcimientos qu'io recebi de ti, no podiendo por àgora, ny mas, ny mejor, yo le hago un preſente deſte pobre corpo enfermo, y deſtos pobres hueſ-	*Dieu vous garde & vous maintienne, ô ma chere mere! Comme je ſuis ſorti nud du ventre de ma mere, de même comme nud je me tourne vers vous, comme vers ma ſeconde mere, à qui, en reconnoiſſance de tant de grands bienfaits que j'ay reçu de vous, pouvant pour le préſent faire, ni mieux, ni davantage, je fais préſent de ce pauvre*

ſos

(1) Laredo.

ſos ſeccos y debilitados.

corps infirme, & de ces pauvres os ſecs & débiles.

Ainſi ayant parlé les larmes aux yeux, il ſalue très-courtoiſement tous les Seigneurs qui eſtoient venus au-devant de luy; & s'acheminant peu-à-peu par terre à ſon Monaſtere, il paſſa à Vailledollid, où il veid ſon petit-fils & filleul, Charles le Prince d'Eſpaigne, à qui il fit de fort belles leçons pour enſuivre ſes prédéceſſeurs. Conſidérez, s'il vous plaiſt, l'humiliation de ce grand Empereur! Luy qui, en ſon temps, avoit cru, par maniere de dire, que la terre n'eſtoit pas aſſez digne de le porter, s'agenouiller à elle! Il ne l'euſt pas fait, ſi la vieilleſſe, la maladie, & l'indiſpoſition, qui font humilier les plus orgueilleux, ne l'y euſſent pouſſé.

Ce ſont eſté ceux, & ſont encore, par leſquels le grand Roy d'Eſpaigne donne terreur à tous ſes ennemis, ſoient cachés, ſoient deſcouverts, que quand on parle qu'il y a en ſon armée ſeulement huit mille Eſpaignols, on s'oſte de-là, & fait-on place.

Et ce qui eſt plus à remarquer en toutes ces belles factions, c'eſt qu'ils n'y ſont allez, ny ne les ont exploictées, par des montaignes, grands monceaux, & mouées d'hommes, mais par de petites troupes; car il ne s'eſt jamais trouvé dix mille Eſpaignols naturels tout à un coup enſemble, que la plus

grande ne montoit pas à plus de huict à neuf mille ; desquels en quelques combats desastreux pour eux & battailles infortunées, quelque grand carnage qui ait esté, jamais on n'a veu, ny leu, ny ouy, qu'on ait trouvé estendus morts sur la place trois mille Espaignols : & n'en desplaise aux battailles de Ravanne & de Serizolles, assez malencontreuses & sanglantes pour eux. Certes, il en mourut près de trois mille à Saincte-Maure, en Dalmatie, assiégés des Turcs ; mais ce fut par une longueur de siege, par une grande fatigue & famine du dedans, & par faute de secours, après avoir fait si bien : mais pour le coup de main, il en mourut peu, je dis en combattant. Au siege de Mets, il en mourut aussi une grande quantité : mais le Ciel leur fit bien autant de mal que les hommes ; si-bien que l'on dit que l'Empereur Charles, estant devant, & ayant demeuré environ quinze jours dans son lict malade de ses gouttes sans visiter ses tranchées, & s'estant levé pour les voir, & reconneu la batterie & les bresches qui avoient esté faites, s'estonnant & bien fasché, il se mit à dire assez haut :

Y como no se entra alla dentro ? Ha ! bien veo yo, que no tengo mas humbres !

Eh ! comment n'entre-t-on point là-dedans ? Ah ! je vois bien que je n'ay plus d'hommes !

Il y eut quelques ſoldats là-préſents, qui ouyrent cela; & fort faſchés de telles parolles, reſpondirent:

Sacra Mageſtad, no os quexays de nos otros. Si teneis aun algunos humbres, y de los bravos; mas, no podemos combater lo Cielos come los humbres.

Sacrée Majeſté, ne vous plaignez point de nous autres. Vous avez encore quelques hommes, & des plus braves; mais nous ne pouvons pas combattre le Ciel comme les hommes.

L'Empereur, les regardant en pitié, hauſſant les eſpaulles, dit ſeulement:

Es verdad. Dios es mas poderoſo que nos otros:

C'eſt la vérité. Dieu eſt plus puiſſant que nous:

& leur fit donner le vin.

Mais de quoi m'amuſe-je tant à eſcrire la louange de ces braves hommes, veu que d'eux-meſmes ils la ſçavent publier à mon advis, & ne la cachent nullement? Car ſi leurs beaux faicts s'eſtendent ſeulement d'un doigt, ils les rallongent de la coudée. Ils ont raiſon: auſſi à bien faire, bien dire. Et ſi j'ay veu remarquer à des grands perſonnages & Capitaines, que, peu ſouvent, eux eſtans en troupes, ont failly de leur devoir & valeur, ſi-non derniérement à la priſe de la Gollette, faite par Lochaly (1), qu'il prit

(1) Occhialy, Corſaire Turc.

en trente & un jours, comme l'Efpaignol l'avoit gardée trente & un ans : en quoy Lochaly, avant qu'y aller, le dit au Grand-Seigneur, qu'il la prendroit en autant de jours comme on l'avoit gardée d'années, qui eftoient trente & une, (j'en fais le Difcours ailleurs (1),) à quoy il ne faillit. Mais certes, les Efpaignols, pour le coup, y eurent un grand blafme, & offenferent grandement leur belle & antique valeur & réputation ; car tout-à-coup, fortirent de la garnifon quatre cents Efpaignols, (c'eftoit trop,) qui s'allerent jetter dans le camp de Lochaly, & fe renierent.

Et ne tiens ce conte de moy, mais de feu Monfieur de Savoye, (& qu'il eft affez commun auffi ;) car luy eftant à Lyon, ayant accompaigné le Roy à fon retour de Poulogne, nous l'eftant allé voir un jour Monfieur d'Eftroffe & moy, & lui ayant demandé des nouvelles de la Gollette, car en cefte faifon, elle eftoit affiégée, il nous dit : *Venez vous en demain au matin difner avec moy, vous deux, & difnerons à part tous feuls enfemble. J'attens mon courrier, qui fans faillir viendra à ce foir, ou cefte nuict, & je vous en diray.* L'endemain nous

---

(1) *Voyez fon Article, ci-deffus Tome VI, Difcours XXXVIII.*

n'y fallifmes, qui nous conta la prife, & la faute grande de ces Efpaignols ainfi retirez de leur debvoir & réputation, dont il en eftoit très-defpit : & dit, que les foldats Efpaignols en une grande multitude n'avoient erré jamais, ny fait telle veillaquerie que celle-là, & qu'ils faifoient grand tort à leurs compagnons; & pour une telle fi énorme faute, il ne falloit blafmer le refte. Car ils avoient toujours fi bien fait, en toutes parts qu'ils avoient efté, qu'à jamais ils méritoient une éternelle gloire; & que de ce que de fes yeux il avoit veu, il ne pouvoit dire autrement que c'eftoient les meilleurs foldats du monde, & plus dignes pour la guerre, & pour en porter mieux toutes les fatigues: & allégua, qu'à la guerre d'Allemaigne, il veid huit cents foldats Efpaignols deffaire douze cents chevaux en campagne raze; cela fe lit auffi.

Je n'aurois jamais fait, fi je voulois par trop m'arrefter fur les vertus & louanges de ces gens-là. Je retourne à mon prix fait de leurs *Rodomontades*.

Lorfque nous autres François fufmes à Malte pour le fecourir, le Roy d'Efpaigne, comme bon Catholique, & brave Prince, certes, y envoya neuf à dix mille hommes de guerre, pour le fecours, foubs la conduicte du Marquis de Pefcayre, dernier mort, brave & gentil Seigneur, noftre Capitaine général,

& tenant fort de ses prédécesseurs. Je vins à demander à un soldat Espaignol, qui me paroissoit galand par dessus les autres :

Segnor, de quantos soldados esta compuesta esta armada ? Segnor, (*me répondit-il*,) yo le dire : ay très mil *Italianos*, très mil *Tudescos*, y seys mil Soldados.	*Monsieur*, *de combien de soldats est composée cette armée ? Monsieur*, me répondit-il, *je vous le dirai. Il y a trois mille Italiens*, *trois mille Allemands*, *&* *six mille soldats.*

Voyez un peu, & considérez quelle response ; car les Italiens & Tudesques, il ne les conte (1) point pour soldats. Quelle gloire pour eux, & quel mespris pour les autres ! Si est-ce que les Italiens leur firent la honte toute entiere à ceste expédiction de la Gollette ; car estans reserrez dans un fort tout auprès, qui avoit esté fait à la haste, & commandé par Pagan d'Orio (2), & Gabrio Cervellon, & eux pouvant estre de cinq à six mille, tindrent bon long-temps après la Gollette prise, & combattirent très-bien, & y acquirent un grand honneur, ainsi que Monseigneur de Savoye nous conta, & que ce seul coup les pouvoit advantager sur les Espai-

---

(1) compte.
(2) Doria.

gnols, & non jamais d'autres. Cela disoit-il fort à la gloire des-dicts Espaignols; disant & affermant, que les Italiens ne les avoient jamais surpassez que ce coup; mais ouy bien les Espaignols, les Italiens en mille endroits.

Sur-quoy il nous fit un conte, qu'il tenoit d'aucuns vieux Capitaines, que, lorsqu'il fallut à Antoine de Leve s'aller jetter dans Pavie, que le Roy François premier alloit assiéger, il demanda sur-tout à Monsieur de Bourbon, à Charles de l'Annoy (1), & au Marquis de Pescayre, que sa garnison fust complette & parfaicte du tout des Bandes Espaignolles; mais on ne lui octroya que quatre cents Espaignols, & le reste Tudesques & Italiens; & mesme les Capitaines & soldats Espaignols luy refuserent à plat qu'ils n'y iroient point, encore qu'il fust fort aimé & conneu d'eux. Car, disoient-ils,

Que las Compagnias Espagnolas en ninguna manera devian repartir por gardias de Ciudad; si no que devian ser adjuntadas en un cuerpo de orden invincible gardadas por las cosas incier-

Que les Compagnies Espagnoles ne devoient en aucune maniere être employées à la garde des Villes: mais qu'on en devoit faire un corps d'un ordre invincible, & les garder pour les

(1) de Lannoy.

tas, difficiles, y ſcalabroſas, de la guerra.	*choſes incertaines, difficiles, & périlleuſes, de la guerre.*

C'eſt bien ſe louer cela; mais auſſi, ils avoient raiſon. Car tant que ce corps de ſoldats Eſpaignols a eſté bien ferme, ſolide, & bien joint enſemble, ils s'en ſont bien fait accroire; & meſme ceſte fois-là : car ils furent le principal gain de la battaille de Pavie, conduicts par leur brave Marquis de Peſcayre. Auſſi, lorſqu'il eut fait rompre le parc, & qu'ils commencerent à parreſtre dans le champ de battaille, ils commencerent tous à crier :

A quiſta el Marques, con ſus Eſpagnoles.	*Voici le Marquis, avec ſes Eſpagnols.*

Auſſi, eux & lui ſe rapportoient ſi bien enſemble en toutes façons, que jamais ils n'ont eſté battus enſemble, tant leurs créances des uns & des autres ſe correſpondoient; ſi-bien qu'ils ne ſe contrediſoient en rien, quand il falloit quelque choſe de beau. Si que ſouvent, eſtans preſts à ſe mutiner pour leurs payes, auſſi-toſt qu'il les avoit arraiſonnez le moins du monde, ils eſtoient auſſi-toſt gaignés : meſmes qu'un jour, les voulant mener à une entrepriſe en l'Eſtat de Milan contre nous, & aucuns ſe mutinans, & demandans deux payes avecques les Tudeſques qui en demandoient de meſme, Monſieur le Marquis ne leur ayant dit que ce ſeul

mot, qu'il ne s'attendoit nullement d'eux, ny de leur brave courage, aucun refus, mesme non pas seulement.

para hazer tremar l'Italia, y la Francia, mas para poner Leyes,

pour faire trembler l'Italie & la France, mais encore pour leur faire la loy;

soudain tous d'une voix se mirent à crier :

Vamos, vamos, adonde quisierdes: que los soldados Espagnoles no van a la guerra come obreros, segun el uso de los soldados mercenarios, si no à ganar gloria, triumphos, victoria, y reputation.

Allons, allons où vous voudrez. Les soldats Espagnols ne vont point à la guerre en ouvriers, selon la coutume des soldats mercénaires; mais pour gagner de la gloire, des triomphes, des victoires & de la réputation.

Je vis à la Cour de Madrid un brave soldat, qui avoit une très-belle façon. Il estoit Gascon, mais fort Espaignollisé, & nourry de longue-main parmy les Bandes Espaignolles, & s'estoit desbandé de sa Compaignie pour quelques affaires qu'il avoit à la Cour, comme disoit-il : & le voyant ordinairement se pourmener dans la Cour, & parmi la Ville, sans espée, je lui demanday pourquoi il ne portoit point d'espée, luy qui estoit soldat? Il me respondit en Espaignol:

Segnor, yo tengo

Monsieur, c'est que

miedo de la Juſticia, porque mi eſpada ſta tan carniçera, qu'a cada paſſo me daria prieſſa de ſacar la fuera; y ſacada una vez, no haria otra coſa que carne y ſangre.

je crains la Juſtice : parce que mon épée eſt ſi carnaciere, qu'à chaque pas elle me donneroit la peine de la tirer hors du foureau; & une fois tirée, on ne verroit que carnage & que ſang.

Celuy-là n'eſt pas mauvais, & l'eſpée encore plus mauvaiſe. Aux premieres Guerres civiles, que nous tenions Orléans aſſiégé, un jour que nous paſſions par le cartier des Eſpaignols, Monſieur de Maiſon-Fleur, qui eſtoit un fort galant & gentil Cavallier, & moy, nous viſmes un ſoldat Eſpaignol, qui avoit un débat avec une pauvre femme revandereſſe d'harans, & y avoit plus de crieries entre luy & elle, que vous euſſiés dit qu'il eſtoit queſtion d'une grande ſomme : enfin, c'eſtoit pour deux harans blancs, ſi-bien qu'il vouloit frapper la pauvre femme. Maiſon-Fleur, ſe voulant faire de feſte, s'advança pour luy en dire un mot de remonſtrance. Lui, regardant dédaigneuſement Maiſon-Fleur, ne lui dit autre choſe, ſi-non :

Pues, qui en ſois, vos que hablays? *Maiſon fleur, qui parloit fort bon Eſpagnol,*

Et qui eſtes-vous donc, vous qui me parlez? Je ſuis Capitaine.

respondit : Yo soy Capitan.

L'autre luy repliqua, après avoir songé un peu en soy, & regardé en terre :

Pues, vaya se a todos los Diablos con sus Capitanerias, y no me digays nada;	*Eh bien, allez-vous-en à tous les Diables, avec votre Capitainerie, & me laissez en repos;*

& passe outre. Maison-Fleur demeure estonné, & non pourtant sans en faire colere-face, mais riante. Car moy, je luy dis aussi-tost : *Par Dieu! il la vous a donnée belle, & vous a fait vostre compte prestement en trois gettons. Il n'a pas fait grand cas de vostre qualité. Aussi estiés-vous bien à loysir de vouloir, vous François, entreprendre de corriger un soldat Espaignol en son cartier.*

Je vis une fois à Cremone un soldat Espaignol de fort belle façon, qui ne portoit point d'espée par la ruë ; & ainsi que nous nous vinsmes à raisonner, je luy demande pour-quoy il n'en portoit, & si la Justice de la Ville le luy avoit prohibé ? Il me respondit :

No, Segnor. La Justicia d'esta Ciudad no ha que veder sobra mi, porque soy soldado viejo segnalado, y en Compagnias bien advantagado : mas,	*Non, Monsieur. La Justice de cette Ville n'a que voir sur moi, parce-que je suis un vieux soldat, qui me suis signalé & bien distingué dans nos*

yo mesmo me soy ordenado la Pragmatica; por que soy tan presto de mano, que por el menor viento que me passa por las orejas, yo luego buelvo, y saco la man a l'espada, y lo primero che se me topa muere a su mal hora, come quatro o cinque vezes me a acontescido assy por las calles me passeando. De manera che, por no caer en las manos de nuestro Argusil, y en peligro de vida, ho hecho voto à Dios de no traer mas espada, sino quando vamos a la guera, o intramos in gardia.

Compagnies : mais je me suis à moi-même fait cette loy; parce que je suis si prompt à la main, que, pour le moindre vent qui me passe par les oreilles, je me tourne sur le champ, je mets la main à l'épée, & le premier qui se rencontre, meurt à son malheur, comme cela m'est arrivé quatre ou cinq fois, en me promenant par les rues. De-sorte que, pour ne point tomber entre les mains de notre Alguazil, ny en peril de ma vie, j'ai fait vœu à Dieu de ne plus porter l'épée, que quand j'irai en campagne, ou quand je monterai la garde.

Un soldat Canarien de l'Isle des Canaries, mais pourtant Espaignollisé, & affiné par les Bandes Espaignolles, allant à un assaut, son Capitaine, le voyant pasle & tremblant, luy

reprocha qu'il tremboit, & qu'il avoit peur. Il luy reſpondit d'une belle aſſeurance :

Treman las carnes, porque, come humanas y ſentibles, el mi bravo, valiente, y determinado coraçon las lleva, y las trae, al poſtrero paſſo, donde mas no ha da bolver.	*Mes chairs, comme humaines, & ſenſibles, tremblent, parce que mon cœur, brave, vaillant, & déterminé, les conduit & les entraîne dans un péril où elles ne ſçauroient plus ſe reconnoître.*

Ce ſoldat eſtoit bien diſſemblable à pluſieurs, qui ſont bonne mine allans aux combats, mais dans l'ame ils tremblent.

Une autre ſoldat, en menaçant un autre, luy dit :

Si yo te tome, yo te echare tan alto, que mas preſto ſentirayslas muerte, que la cayda.	*Si je te prends, je te jetterai ſi haut, que tu mourras, avant que de retomber.*

L'autre diſoit bien mieux :

Que de tantos Moros, que matava, les corta las cabezzas, y pues las echava tan alto, que antes che bolvieſſe, venian medio comidas de moſquas.	*Qu'à tous les Mores qu'il tuoit, il leur coupoit les têtes, & puis les jettoit ſi haut, qu'avant qu'elles retombaſſent, elles eſtoient à demi-mangées des mouches.*

Un autre louoit encore ſa force d'une autre façon.

En tomando un humbre, dando le una punta pie, lo embiare dos o tres leguas hazia riva; y antes che buelva, quiero que queda un anno.

En prenant un homme, & lui donnant un coup de pied, l'enlever deux ou trois lieues; & avant qu'il en retombe, je veux qu'il se passe une année.

Pensez qu'il l'eust si bien endormy de sa boutade, qu'il luy eust fallu autant de temps à s'esveiller & se remettre.

Ceste force n'est pas moins grande que l'autre qui dit, après la bataille de Lépanthe:

En la batalla de Lepantho, con Don Juan estando en su Real, envestimos con la Galera Real del Turco, yo no meti gran fuerça en mi braço, yo tire con mi montante una pequena cuchillada, che fue tan hazia al fondo de la mar, que profondio hasta l'Infierno, y coge la punta de la nariz à Pluton.

En la bataille de Lépanthe, lorsqu'étant avec Dom Juan dans sa Galere, nous investîmes la Galere Royale des Turcs; je ne ramassai point toute la force de mon bras: (cependant,) de mon espadon je poussai une petite estocade, qui fut si avant au fond de la mer, qu'elle pénétra jusqu'aux Enfers, & y friza la moustache de Pluton.

Taisons ces ridicules & fausses Rodomon-

tades, & parlons d'une vraye & de faict. Du temps de nos guerres de Lombardie, que les Impérialistes avoient assiégé, soubs Prospero Columno, le Chasteau de Milan, Monsieur l'Autreq (1) vint de dehors pour donner secours; & ce fut lors, que le-dict Prospero fit ce beau traict pour l'empescher, dont j'ay parlé ailleurs faisant mention de luy (2) : & ne pouvant, se campa devant, faisant quelque forme de forcer la tranchée de l'ennemy, ce qu'il ne fit. Cependant qu'il demeura là-devant campé, l'ennemy estant en soucy de prendre langue de l'ennemy, duquel il n'en avoit aucune, il fut fait cas audit Prospero, qu'il y avoit-là parmi les Bandes Espaignolles, un soldat Espaignol qui s'appelloit Lobo, qui estoit le meilleur ingambe, & le plus grand coureur qu'on sceust voir; car ayant un mouton sur les espaules, il eust couru contre le meilleur coureur quiconque fust sans aucune charge. Cela pleust au-dict Prospero; &, pour ce, l'ayant envoyé querir, luy déclare le service qu'il desiroit tirer de luy pour le service de l'Empereur, & qu'il falloit qu'il essayast avec bonnes jambes sçavoir ce que l'Ennemy faisoit. Sou-

---

(1) Lautrec.

(2) *Tome V, Discours VII des* Capitaines Estrangers.

dain Lobo luy promit, qu'il feroit merveilles, & prit avec luy un ſien compagnon d'armes, gentil ſoldat Eſpaignol, bien ingambe auſſi comme luy, & ſur-tout fort adextre, & prompt à charger ſon harquebuze, & à tirer une harquebuſade. Le-dict Lobo va près du camp de l'ennemy, de nuict, & là rencontre en ſentinelle perdue un grand & demeſuré advanturier François, qui ayant demandé *Qui-va-la*? Lobo ſoudain à luy, le ſaiſit, & le charge ſur ſes eſpaulles comme un mouton, & ſoudain reprend ſa route vers ſon camp, & s'y retire avec l'eſcorte de ſon compagnon, qui tira trois fois. Il arrive ſeurement avec ſa charge au Sieur Proſpero, qui, le voyant arriver, ſe mit à rire, & tous les Capitaines, d'un tel exploict, bien admirable certes : & ayant interrogé l'Advanturier, prit telle langue & advis qu'il peut de luy, après le renvoya à ſon camp ſans luy mal faire ; & fit bien récompenſer Lobo & ſon compagnon. Voilà une belle force d'homme & belle dextérité, & de ſon compagnon & tout. Ceſte Rodomontade vaut bien autant que les autres de paroles. Voylà de terribles forces ! J'aymerois autant ouyr parler des forces d'Hercules, ou bien du Rynoceros de l'amphitéaſtre de Martial, qui ſe jouoit d'un taureau comme d'une pelotte, & le jettoit auſſi haut, ainſi que le portent les Vers.

Quantus erat Cornu cui Pila Taurus erat?

Un autre, ayant querelle contre un autre, alloit disant par tout :

Cognosceis un tal, o es su amigo? Ruega Dios por el porque tiene pendentias con migo.	*Connoissez-vous un tel, ou êtes-vous son ami ? Priez Dieu pour lui ; car il a pris querelle contre moi.*

Comme l'autre qui disoit :

Estas son mis Missas, que hazer cuchilladas, y matar humbres, y quebrar las muelas à una Puta.	*Ce sont mes Messes, que de faire des balafres, de tuer des hommes, & de casser les mâchoires à une Putain.*

Ce dernier est une grande vaillance !

Lorsque l'Empereur passa par France, il y eut un Capitaine Espaignol avec luy qui, voyant entrer un jour le Chevalier d'Ambres, bravasche autant ou plus comme luy, & avec cela très-vaillant, il vint demander à un autre,

Segnor, este Cavallero es tan valiente come es bravo?	*Monsieur, ce Cavalier est-il aussi vaillant qu'il est fier ?*

Et luy estant respondu qu'ouy :

Juro a Dios, dunque se puede ygalar à my.	*Par Dieu,* dit-il, *il peut donc se comparer à moi.*

Ce Chevalier d'Ambres, ayant entendu ceste parole, vouloit fort s'aller esprouver con-

tre luy, ſans la deffenſe que le Roy avoit faite de ne quereller aucun Eſpaignol. Monſieur de Buſſi avoit cela, que s'il fuſt venu à la Cour quelque brave nouveau, de le quereller, & ſe battre contre luy.

Un ſoldat Eſpaignol diſoit:

Yo no harto tengo che hazer en conſolar eſta my eſpada, que ſe quexe de my, y deſeſpere, porque ha tantos dias que la hago holgar, y que no ſaca frutō de ſus ennemigos.	*Je ne ſçai que faire, pour conſoler mon épée, qui ſe plaint de moy, & qui ſe déſeſpere, de ce qu'il y a ſi long temps que je la fais repoſer, & qu'elle ne remporte aucun avantage ſur ſes ennemis.*

Voilà une bonne eſpée, & auſſi bonne que de l'autre, qui diſoit de la ſienne, en la tirant à demy:

O! eſpada, ſi ſupieſſes hablar, diziardes quantos humbres mataſtes.	*O! épée, ſi tu ſçavois parler, tu dirois combien tu as tué d'hommes.*

Un autre, que l'on louoit devant luy, il dit:

No ay neceſſidad de contar mys valores y virtudes, que toto el mondo las ſabe.	*Il n'eſt pas néceſſaire de raconter ma valeur & mes exploits, par ce que tout le monde les ſçait.*

Un autre, qui contoit ſes vaillantiſes, diſoit:

En Scicilia o muerto dos Salteadores, en Sardegna tres, en Napoles dos, y tres en Lombardia; de manera che ſegun buena Cuenta ſon diez. Pues no los eſcrivi, mas pero accuerdo me bien dellos, porque tengo excelente memoria : de manera que no ſe habla d'otre que de my virtud, de my geſto, y hazagnas, que me hazen temer de los humbres y amar de las mugeres; de manera que paſſeando por las calles todas tiravan mi muchacho por la capa, y entendia ellas come por detras le pedian : *Quien es eſto Cavallero tan bravo, y diſpueſto, y hermoſo? Es eſte Dom Juan de Mandozza? No*, reſpondia el mu-

En Sicile, j'ay tué deux voleurs; en Sardaigne, trois; à Naples, deux, & trois en Lombardie; de maniere qu'à bien compter, ce ſont dix. Et puis, je ne les écris point, mais je m'en ſouviens bien, parce que j'ay une excellente mémoire: de maniere qu'on ne parle d'autre choſe que de ma vertu, de mes geſtes, & de mes actions, qui me font craindre des hommes, & tellement aimer des femmes, qu'en paſſant dans les rues, elles tirent toutes mon valet par le manteau, & on les entend lui demander par-derriere : Qui eſt ce Cavalier ſi beau? Eſt-ce Dom Juan de Mendoza? Non, *répond mon valet;* mais c'eſt ſon

chacho, *sino su hermano.* Y ellas respondian : *Mira come se assentan bien los cabellos, y la barba. O quan valerosas son las que alcançan su amor!* Y entrambas rogavan mi muchacho, que tuniesse forma com, intrasse en sus casas : de tal suerte, que las tengo importunas de me tanto rogar y amar, porque para complir sus ruegos, impido mis negotios, y mis guerras.	frere. *Et elles répondent* : Voyez comme ses cheveux & sa barbe conviennent bien ensemble. O ! qu'heureuses sont celles qui possedent son amour ! *Et entr'elles elles prient mon valet de trouver moyen de m'introduire chez elles : de sortes qu'elles me sont importunes de me prier & aimer, parce que, pour accomplir leurs desirs, je dérange mes affaires & mes combats.*

Voilà un bel Adonis! Et pensez qu'il estoit aussi laid qu'un beau Diable.

J'aimerois autant un autre, lequel battoit son Page ou Laquais, & luy disoit:

Di, vellaco, quantas vezes te he yo mandado que no andes a cada passo publicando my valor ; porque, oyendo lo las mugeres no se pierdan por my, de suerte que	*Dis, maraut, combien de fois t'ai-je défendu de publier à chaque pas ma valeur ; de peur que les femmes l'entendant, ne se perdent pour moy, & que je ne*

ſoy mas impedido à mueſtrar à ellas la magnificencia de mi animo, que no en tomar las Ciudades, y matar ennemigos?	*fuſſe plus empêché à leur faire connoître la grandeur de mon courage, qu'à prendre des Villes, & tuer des ennemis?*

Feu Monſieur d'Eſtroſſe (1) & moy, ainſi qu'une fois en Italie nous interrogions un ſoldat Eſpaignol, qui nous vint accoſter, & luy demandions ſon nom, il nous dit qu'il s'appelloit Dom Diego Leonis,

porque havia in Berberia matado tres Leones.	*parce qu'il avoit tué trois lyons en Barbarie.*

Je vous aſſeure qu'il ne s'en alla pas ſans nous donner bien à rire, non-ſeulement pour ce coup, mais pour beaucoup de temps après.

J'aymerois autant celuy qui ſe vantoit & diſoit:

qu'en las Indias havia quebrado un braço à un elephante: y aun oſaria jurar, che ſi havieſſe ponido una mas de fuerça, havieſſe paſſado el braço al elephante, por el	*que, dans les Indès, il avoit arraché la jambe à un éléphant: encore oſoit il jurer, que s'il avoit mis un peu plus de force, il auroit pouſſé ſon bras juſqu'au cœur & aux*

(1) ou Strozzi.

cuero, y por las entrannas, y las haviesse sacado por la boca.

entrailles de l'éléphant, & les lui auroit fait sortir par la bouche.

Un jeune soldat Espaignol estant interrogé, comme estant si jeune, il avoit desjà les moustaches de sa jeune barbe si grandes? il respondit:

Estas Bigotas fueron hechas a la fumada del canon, y por esto crescen tan grandes, y tan presto.

Ces moustaches sont venues à la fumée du canon, & c'est par cette raison qu'elles sont si grandes, & qu'elles croissent si vîte.

J'aymerois bien autant un Capitaine Espaignol, auquel estant demandé si sa Compagnie estoit composée de vieux soldats? il dit,

que si porque hazia el los soldados nuevos luego viejos, no con las pagas de muchos annos, come acostubravam los otros Capitanes, sino en muchas peleas y continuas escaramuças, con honrada y provechosa sua disciplina de guerra.

que quoi qu'il fît de nouveaux soldats, il les rendoit bientôt vieux, non pas par la paye de plusieurs années, comme faisoient d'autres Capitaines, mais en les exerçant par beaucoup de combats, & par de continuelles escarmouches, dans

une honorable & profitable discipline de guerre.

Il avoit raiſon de dire cela. Car couſtumiérement, ce ne ſont les longues années, que l'on fait aux armées, qui ſont les bons ſoldats, mais les continuels combats, & ordinaires exercices des eſcarmouches, & menements de mains. Dont je déſeſpere ſouvent, quand j'oy dire, *tels & tels ſont aux armées*, & meſme aucuns Grands. Et qu'y ſont-ils, ſi-non aller voir le Général au matin, & luy donner le bon-jour, s'en aller au quartier, jouer tout le long du jour, faire bonne chere, ſe donner du bon temps? Et tels y aura-il qui auront eſté ſix ou ſept fois en des voyages, qui n'auront tiré eſpée du coſté; & eux arrivant à la Cour, ou à leur patrie & maiſons, font la mine, & eux, & leurs gens, publieront qu'ils ont fait monts & merveilles, & auront tué Mardi-gras. Au Diable s'ils ont tué une mouche. Voilà comment les longues fréquentations des guerres ne font pas les Capitaines ny les bons ſoldats, mais le continuel maniement des armes, & la continuelle recherche des combats & des haſards.

Mais comment me ſuis-je perdu en ceſte digreſſion, & meſgare de mon premier thême de Rodomontades? C'eſt tout un. Elle n'eſt point mauvaiſe, puiſqu'elle eſt venue

à propos; une autre fois, je l'euſſe oubliée au bout de ma plume. Or, retournons à une plaiſante & ridicule Rodomontade d'un ſoldat Eſpaignol, lequel ſe trouva au deſarmer & au deſpouiller du Roy François, à ſa priſe à Pavie : car il n'eſtoit pas fils de bon pere, ou de bonne mere, qui n'en euſt quelque lopin, les uns pour récompenſe d'honneur, & les autres pour celle du proffit. Or il advint que le bonheur tomba à ce ſoldat d'oſter les eſperons du Roi, dont il s'en ſentit ſi glorifié, que, par-tout où il alloit, il diſoit :

Segnor, no aveys ſentido mas nombrar y renombrar a quel que ſaco las Eſpuelas doradas de Rey Franceſco en Pavia, quando fu preſo ? Yo ſoy aquel.	*Monſieur, n'avez-vous point entendu nommer & renommer celui qui ôta les éperons dorez du Roy François, quand il fut pris à Pavie ? C'eſt moy-même.*

C'eſt tout de meſme d'un qui diſoit :

Grandes palabras dixo el Rey Don Hernandes a Don Joan mi Abuelo *ſaca mis Botas.*	*Le Roi Dom Ferdinand dit de grandes paroles à Dom Jean mon grand-pere :* Otez-moy mes bottes.

Voilà de belles Rodomontades, & fort ambitieuſes ! Laiſſons-les-là, & parlons-en d'autres.

Lorſque l'Empereur Charles eut pris la Gollette,

Gollette, & qu'il fallut marcher parmy les ſables chauds & ſtériles, & avec grande incommodité, vers Tunys, s'apparurent au-devant de luy, pour l'empeſcher, environ trente mille Mores, tant à cheval qu'à pied. Il y eut un jeune ſoldat Eſpaignol, qui, s'eſtonnant de voir tant de gens tout-à-coup, commença à s'eſcrier :

Jeſus, y con tantos Moros havemos da pelear ?	*Jeſus ! avons - nous donc à combattre contre tant de Mores ?*

Soudain, un vieux ſoldat, marchant près de luy, luy remonſtre :

Calla, biſogno; a mas gente y Moros, mas ganancia y gloria.	*Tai - toy, poltron ; plus il y aura d'ennemis, plus il nous en reviendra de profit & de gloire.*

Un ſoldat à la Camiſade que ce brave Dom Juan d'Auſtrie donna en Flandres au camp des Eſtats, & en deviſant avec ſes compaignons & marchant, il vint à demander des ennemis.

Quantos ſon ?	*Combien ſont-ils ?*

Un ſien compaignon luy repliqua ſoudain :

Vala te al Diablo, con tu inquiſition y cuenta; mas diga : *Vamos, a ellos quantos que ſean.*	*Va-t'en au Diable, avec ta queſtion & ton compte. Dis plutôt :* Allons à eux, en quelque quantité qu'ils ſoient.

L'Empereur Charles, en la guerre d'On-

grie, un jour qu'il faisoit la reveuë de son camp, & estant avec luy Ferdinand son frere, Roy des Romains, lequel portoit ses cheveux longs & grands en fenestre, comme l'on disoit à l'antique, à la mode de son ayeul Ferdinand, il y eut un soldat, qui en eut despit, & s'escriant il dit :

Sacra Magestad, vi do mis pagas, y haga rasquillar hermano tuyo Don Hernandes.	*Sacrée Majesté, je vous abandonne ma paye, & faite raser vostre frere Dom Ferdinand.*

Il falloit bien dire que ce soldat estoit bien haut à la main, de ne souffrir une chose qui ne luy touchoit en rien. L'Empereur l'ouyt, & ne s'en fit que rire avecques son frere.

Un autre fit bien pis à ceste fois mesme : car ainsi que l'Empereur passoit par les batailles, & faisoit reveuë, il se mit à crier :

Vala te al Diablo, bocina fea, que tan tarde seys venido, que todo el dia semos muertos de hambre y frio.	*Va-t'en, au Diable, vilaine bête, qui viens si tard, que tu nous a fait mourir de faim & de froid pendant toute la journée.*

L'Empereur l'ouyt aussi ; mais il n'en fit que rire, sans en vouloir tirer punition : pensant grandement faillir, non-seulement en celuy-là, mais en autres, s'ils eussent délinqué ; car il aymoit & chérissoit ses soldats Espaignols comme ses enfants.

Une plaiſante Rodomontade fut d'un Hydalgo (1) Eſpaignol, lequel, ayant fait un jour une demande au Roy Ferdinand dans ſa ſalle, & le Roy demeurant aſſez, & ſongeant pour luy faire reſponſe, il lui dit:

Sacra Mageſtad, haga mi por Dios reſpueſta; ſino allabaxo eſta mi macho.	*Sacrée Majeſté, pour l'amour de Dieu, rendez-moi réponſe; ſinon, mon mulet eſt là-bas.*

Comme voulant dire: *Si vous ne me deſpeſchez viſte, je m'en retourne ſur mon mulet.* Quel fou, fat, glorieux, eſtoit cet Hydalgo, plaiſant pourtant avec ſon mulet.

Le Marquis de Peſcayre, eſtant à la bataille de Ravenne, & combattant vaillamment, luy ayant eſté donné pour Gouverneur un fort honneſte homme qui ſe nommoit Placidio de Sangra,

Cavallero muy noble y efforçado:	*Gentil-Homme très-noble & très-vaillant:*

après avoir combattu, & l'un, & l'autre, long-temps, fort courageuſement,

conſiderando el peligro del dano vezino; bucho al Marques le dize: *O! Cavallero*	*conſidérant le péril de la défaite prochaine, & s'étant tourné vers le Marquis,*

(1) Gentil-Homme.

valeroſo, pues che no es coſa de animo varonil, ſino de loco de todo, contraſtar tanto tiempo con la fortuna contraria, porque entanto quel Cavallo eſta ſano, y las fuerças baſtanno, os librays de la muerte, y os gardays para mejor ventura. Entonçes, el Marques le reſpondio: *De buen grado obedeſçeria, o ſangre muy fiel à eſto conſejo ſaludable, ſi me perſuadierades coſa tanto honroſa quanto ſegura: antes quiero yo que me lloren mis amigos muerto con honra, que yo llorar affrentoſamente con vyda infame en caſa, tantas muertes de tan grandes Capitanes.*

il lui dit : O! valeureux Chevalier, puiſqu'il n'eſt pas d'un homme prudent, mais d'un vrai fou, de diſputer trop long-temps contre une mauvaiſe fortune, pendant que ce cheval eſt encore ſain, & que vos forces vous ſuffiſent, délivrez-vous de la mort, & conſervez-vous pour une meilleure fortune. *Alors, le Marquis lui répondit :* Je vous obéïrois de bon cœur, & je ſuivrois fidélement ce conſeil ſalutaire, ſi vous me conſeilliez une choſe auſſi honorable qu'avantageuſe : mais j'aime mieux que mes amis me pleurent mort avec honneur, que de pleurer honteuſement, en menant une vie très-déshonorable dans ma maiſon, la mort de

tant de grands Capitaines.

Voilà, certes, une très-belle & courageuſe Rodomontade, & à laquelle, tout ainſi qu'elle fut dite, le Marquis ne faillit à l'effect; car pluſtoſt que fuyr, il fut priſonnier : obſervant en cela très-bien auſſi la deviſe, qu'il avoit pris d'un bouclier, avec ces mots :

Aut cum hoc aut in hoc ; *Ou avec, ou deſſus ;*

que ceſte brave mere de Sparte dit à ſon fils, quand il alla à la guerre, & luy commanda, ou de s'en retourner honnorablement avec luy en vie, ou bien porté deſſus eſtendu mort.

On dit que Tallebot le Grand, quand il mourut à Caſtillon, dit à ſon fils ſemblables paroles aux précédentes pour ſe ſauver; mais le fils ne voulut obéyr à ſon pere, & mourut avec luy.

Froiſſard, parlant de la battaille de Nicopoly contre les Turcs, dit qu'il y eut un Chevalier François, nommé le Sire Montcaré, vaillant Seigneur, & gentil Chevalier, qui eſtoit d'Artois, lequel, quand il vid que la deſconfiture tournoit ſur les François, il avoit-là ſon fils fort jeune, il dit à un ſien Eſcuyer : *Prend mon fils, & l'emmene; tu le peux faire partir par ceſte allée, qui eſt toute ouverte. Sauve toy, mon*

fils, & j'attendray l'advanture avec les autres. Ce ſont les meſmes paroles de Froiſſard. L'enfant reſpondit *que point ne partiroit, & ne lairoit ſon pere* : lequel fit tant à force, que l'Eſcuyer l'emmena, & le mit hors de péril, & vinrent ſur le Danube : mais l'enfant, qui eſtoit tout triſte de ſon pere, ſe noya par grand malheur entre deux barques, & ne le peut-on ſauver.

J'ay leu dans un Livre Eſpaignol, parlant de la battaille de Pavie, de Galeaz Sanſurin (1), qui eſtoit Grand-Eſcuyer du Roy François,

que, combatiendo valeroſamente murio delante del Rey, con honrado fin de vida, y ſatisfizo lo que devia a la gracia Real, y a ſu honra eſclarecida; el qual, caiendo de ſu Cavallo, buelto à Don Guilhielmo de Langeay, noble Cavallero, que lo querria ſoccorrer en aquel extremo ca-	*que, combattant valeureuſement, il mourut en préſence du Roy, finiſſant honnorablement ſa vie, & ſatisfaiſant à ce qu'il devoit à la bonne volonté que le Roy lui portoit, & à ſon honneur. Ce Seigneur, tombant de ſon cheval, ſe tourna vers le Seigneur Guillaume de Lan-*

(1) San-Severin.

so, le dixo : *Dexad me, hijo, gozar a lomenos de mi hado, y partyas de à qui, con toda la presteza que pudieredes, y corred a deffender al Rey; y si os librays salvo de la pelea, os accordareys, come amigo y piadozo, de mi nombre y honrado fin.*

geay, noble Chevalier, qui le vouloit secourir dans cette facheuse extrêmité, & il lui dit : Laissez-moi, mon fils, au moins jouïr de mon malheureux sort, & partez d'ici avec toute la vîtesse que vous pourrez, pour aller secourir le Roy; & si vous vous tirez de la bataille, comme un bon & pieux ami, vous vous souviendrez de mon nom & de ma fin honorable.

Ces Rodomontades & paroles graves sont belles.

Mais encore plus, est une que prononça le Marquis de Pescayre de cy-devant, lequel, allant un jour à un combat contre Barthelemy d'Alviano, grand Capitaine Vénitien,

dexando el cavallo, a pié, con una pica en la mano, buelto atras, dixo : *Ea soldados, tened cuydado que entrando yo*

ayant quitté son cheval, & étant à pied, avec une pique à la main, se tourna en arriere, & dit : Or ça, mes amis, en en-

en la batalla, si quierra mi ventura que muera honradamente en ella, vos otros no permitays, que sea antes hollado de los pies de los enemigos, que de los vuestros. Los soldados, gridando animosamente, le respondieron, muy alegres, que passassea delante con buen animo, porque ellos estavan determinados ganar loor de tan gran virtud, siendo le muy obedecientes come a Capitan, y come a soldado peleando efforçadamente: y no engagno el successo a sus trocadas esperanças, porque todos combatieron muy bien con furioso assalte.

trant à la bataille, si par hasard j'y meurs honnorablement, ayez soin vous autres de ne point souffrir que je sois foulé aux pieds des ennemis, plutôt qu'aux vôtres. *Les soldats, criant avec ardeur, lui répondirent fort joyeusement, qu'il passât devant avec sûreté; parce qu'ils étoient déterminez à remporter la louange due aux grands courages, lui étant très-obéïssants, comme à leur Capitaine, & comme à un soldat qui combattoit vaillamment: & le succès ne trompa point leurs espérances; parce qu'ils combattirent tous très-bien, & avec une ardeur incroyable.*

En ceste Rodomontade, il y a à remarquer deux choses. L'une, qui se peut mieux

représenter que dire : d'autant qu'il se faut représenter, que c'est une grande gloire au soldat, alors qu'il void son Coronnel abattu mort par terre à sa teste, qui ne s'estonne point, & ne reculle point en-arriere, mais pousse plus avant; aymant mieux fouler le corps de son Général, & luy passer sur le ventre, en vangeant sa mort vaillamment, que si son ennemy venoit après triomphant, & luy foulast le corps, & passant par-dessus en suivant les autres siens ennemis sans autre forme de vengeance; ce qui estoit certes très-bien advisé & remonstré à ce grand Marquis. L'autre chose qui est à noter, est que les soldats disoient qu'ils estoient prests d'obéyr, non-seulement à leurs Capitaines, mais à un soldat qui en vouloit faire le mestier avec eux; comme certes rien n'anime tant le soldat, que quand il void son Coronnel, son Maistre-de-Camp, & son Capitaine, faire de mesme comme luy. Les soldats dudict Marquis ne faillirent pas à son dire; car ils firent si bien, qu'ils gaignerent la battaille : & se lit que le Roy Ferdinand voulut voir le nom, non-seulement des Capitaines, mais des soldats, & les fit mettre par escrit de ceste façon, que,

aun oy dia, en los Libros de los Thesoreros estan elegantamente escritos los nombres de aquellos	*encore aujourd'huy, l'on voit élégamment écrit dans les Livres des Tréforiers, les noms des soldats qui*

soldados, que en hecho de las armas de Vincencia, al Rio Brenta, combatiendo en la advenguardia, ganaron la batalla con maravilloso valor.

dans l'affaire de Vicence, sur la riviere de Brente, gagnerent, avec une merveilleuse valeur, la bataille, en combattant à l'avant-garde.

Lorsque ce grand Roy d'Espaigne, qui fut l'an 1588, fit & dressa un si grand & superbe appareil de mer contre l'Angleterre, après leur naufrage, je vis aucuns soldats & Capitaines, voire Gentils-Hommes, Espainols, passant par la France, & tirans vers leurs Pays, qui m'en firent de hauts contes. Entre autres choses, ils me faisoient l'armée de six vingts vaisseaux, dont le moindre étoit de trois cents tonneaux. Il y en avoit vingt de mille à douze cents tonneaux, dont il y en avoit quatre ou cinq grandes galléasses du tout incomparables; plus de quarante à cinquante de sept à huict cents; si-bien qu'il y avoit mis tous ses esprits, ses efforts, ses desseins, & ses moyens: & puis m'allerent dire ceste Rodomontade, qu'un an avant que l'armée partist du port,

el Rey havia mandado à la gran mar Oceano, que se aparejasse para recibir en su Reyno y Aguas sus vas-

le Roy avoit mandé à la grande mer Océane, qu'elle se tînt prête à recevoir, dans son Royaume, & sur

ſelles, non propriamente vaſſelles, para dezir verdad, mas montaignas de legne: y tan bien a los vientes, para ceſſar y callarſe, y fovoreſcer ſin ninguna tempeſtad a la navigation de ſu armada, la ſombra de la qual queria el que hizieſſe caer y baxar con grand humilidad, no ſolamente los arboles y maſteles de los navios, mas las puntas de los campanillos de toda Ingalaterra.

ſes eaux, ſes vaiſſeaux, non proprement des vaiſſeaux, pour dire la vérité, mais des montagnes de bois. Il avoit de même mandé aux vents, de ceſſer, & de ſe taire, & de favoriſer, ſans aucune tempête, l'arrivée de ſon armée navale, à l'ombre de laquelle il prétendoit faire tomber & renverſer, non-ſeulement les arbres & les mâts des vaiſſeaux, mais encore les pointes des clochers de toute l'Angleterre.

Certes voylà une belle Rodomontade & menace Eſpaignolle, ſi la fortune euſt voulu favoriſer l'entrepriſe. Mais ceſte grande armée s'en alla en rien: moitié par la prévoyance & conduite de ce grand Capitaine le Millort Drap (1), l'un des plus grands Capitaines qui ait baſtu la mer Océane deux cents ans y a, voire & poſſible jamais; & moi-

(1) Drack.

tié par les tourmentes & vagues de la mer, par trop irritées possible des menaces qu'on leur avoit faites : lesquelles de soy sont fort orgueilleuses & ne veulent estre bravées en nulle façon. Rodomont en sceut bien que dire. Lorsqu'il voulut passer de Affrique en Europe, il se mit à maugréer Dieu par ces mots :

Se gli e alcun Dio nel Cielo, ch'io no'l so. Certo, huomo, non he, chi l'habia visto experto. Ma la vil gente lo crede par paura. El mio buono brando, e la mia armatura, el l'animo ch'io ho, sono il mio Dio.	*S'il y a quelque Dieu au Ciel, je n'en sçai rien. Certainement, il n'y a aucun homme qui le sçache avec certitude. Mais la canaille le croit par crainte. Ma lance, mon armure, & mon courage, sont le seul Dieu que je connoisse.*

Force autres vilains & exécrables mots dit-il qui sont escrits dans *Roland l'Amoureux*, qu'il vaut mieux taire que dire, tant ils sont vilains : & puis parlant aux vents,

Soffia il vento, si sai soffiare ;	*que le vent souffle, s'il sçait souffler.*

& les brave & mesprise, & monte sur mer contre l'advis de tous les pilottes & mariniers. Et ce qui est le bon, y estant, ne s'estonne, & ne laisse à continuer ses bravades & blasphêmes. Toutes fois, il y fut bien secoué, & prest à périr.

Ovide raconte qu'Ajax Oylée, tournant de la guerre de Troye, son navire fut mené de toutes façons par les ondes, les tempestes & les vents, luy les maugréant & détestant. Le-dict navire vint à donner à travers d'un escueil, où se brisant, Ajax eut l'adresse de s'en jetter soudain hors sur l'escueil, où, s'y agraffant des mains & des ongles, se mit à maugréer davantage. *En despit de Jupiter, & Minerve*, dit-il, *je me sauverai des eaux de Neptune.* Mais Jupiter, irrité de tels blasphesmes, envoye soudain son foudre sur l'escueil, qui s'esclattant en deux parts, l'une demeure ferme, & l'autre de la salvation d'Ajax tombe dans l'eau, & emporte l'homme, & tous deux subruerent & se sumergerent ainsi dans la mer dont il pensoit estre sauvé.

Quand les Rodomontades de paroles portent leur coup & leur effect, elles sont fort à estimer; car il y a deux sortes de Rodomontades, l'une de paroles, & l'autre d'effects; & ceste-cy derniere mérite louange sur les autres, comme ceste-cy que je vais dire, que j'aye leue dans le Livre *de la Guerre d'Allemagne*, fait en Espaignol par le Seigneur d'Avila qui estoit présent, & que j'ai veu confirmer au feu Capitaine Vallefremaire (1) Gentil Soldadin s'il en

(1) Vallefreniere. *Voyez ci-dessus, T. V, Discours XXVI*, des Capitaines Estrangers, *pag.* 292.

fuſt oncques, & qui eſtoit lors Page de Dom Alvaro Deſando (1) en ceſte meſme guerre, l'ayant pris jeune garçonet en Piedmont, & depuis mourut devant Bourg-ſur-Mer, tenant le party Huguenot : de la perte du quel ce fut grand dommage : car il avoit beaucoup veu, & croy qu'il eſtoit des bons Capitaines qu'euſt Monſieur l'Admiral, & le plus pratic. L'Hiſtoire raconte donc :

que el Emperador, viendo que era neceſſario de ganar la otra parte del rio Albis, tantas vezes nombrado por los antiquos Romanos, y tan poca viſto por ellos, y de los Eſpagnoles bien recognoſcido y ſegnalado, y que havia mandado que l'harquebuzeria uſſaſſe toda diligencia, y que paſſaſe auſſi ſubitamente, ſe deſnudaron diez Harquebuſeros

que l'Empereur, voyant qu'il étoit néceſſaire de gagner l'autre bord du fleuve de l'Elbe, ſi renommé chez les anciens Romains & ſi peu connu d'eux, mais ſi bien connu & ſi célebre pour les Eſpagnols ; & ayant donné ordre que ſon harquebuſerie uſât de toute diligence, & qu'elle paſſât promptement, dix Arquebuſiers Eſpagnols ſe

(1) Alvaro de Sande. *Voyez ſon Article, ci-deſſus Tome V, pag. 292 & ſuiv.*

Eſpagnoles à la viſta del Emperador, y eſtos, nadando con las ſpadas atraveſſadas en las bocas, llegaron à algunas barguas, tirando a los ennemigos muchos harquebuzazzos, de la ribera, y ganaron las, y mataron a los que havian quedado dentro, y aſſi las traxeron, en las quales paſſo l'Harquebuzeria, y quedo Segnora de la ribera, y los ennemigos commançaron del todo a perder el animo. Y queriendo el bravo Emperador reconoſcer y galardonnar tan valientes ſoldados deſpues la ganada batalla mando venir los dichos ſoldados a delante S.M., y dar les un veſtido de tarciopelo cramezi, otros dizen de grana, a ſu modo, y

dépouillerent à la vue de l'Empereur, & nageant avec leurs épées dans leurs bouches, ils s'approcherent de quelques barques, malgré les arquebuzades que les ennemis leur tiroient de la riviere, les gagnerent, & tuerent ceux qui y étoient reſtez, & les amenerent aux Arquebuziers, qui paſſerent dedans, & reſterent maîtres de la riviere, les ennemis ayant tout-à-fait perdu courage. L'Empereur, voulant reconnoître & récompenſer de ſi vaillants ſoldats, les fit venir devant ſoi après la bataille gagnée, & leur donna un habit de velours cramoiſy, d'autres diſent d'écarlatte, à leur choix, & bien garni d'or & d'ar-

bien garnecido d'oro y plata, y cien ducados a cada uno, y grandes ventages en sus Compagnias; de manera que assi segnalados, adelante todo el campo, yvan braveando y passeando con gran superbia, de manera que toda la gente yva diziendo dellos, *a qui estan los bravos y determinados de las barcas.*

gent, & cent ducats à chacun, avec de grands privileges dans leurs Compagnies; & ainsi distingués dans toute l'armée, ils se promenoient avec beaucoup de fierté, & tout le monde disoit d'eux: Ce sont les braves & déterminez des barques.

Le Livre n'en dit pas tant; mais le-dict Capitaine, fort mon amy, me l'a conté ainsi. Je vous jure qu'on avoit raison de les admirer, & de les appeller tels; car leur acte estoit brave: & telle Rodomontade valloit plus que cent de paroles.

C'est assez sérieusement parlé: retournons encore un peu à la bouffonnerie touchant ces Rodomontades.

Un certain Espaignol, louant une espée qu'il avoit, à un sien compaignon, disoit:

De cinquo, que tengo, essa es en la qual yo tengo mas confiença, y la que nun-

De cinq épées que j'ai, voilà celle en laquelle j'ai le plus de confiance, & qui ne

qua me falto de la mano. Essa es la que tan famada esta en toda la tierra : y es la que tantas vezes me pedi emprestada Don Pedro recuero : y esta misma es que treyenta annos a esta parte no se ha hecho campo en toda l'Andelozia, donde ella no se haya hallada ; porque de Cordua, de Cadiz, de Malaga, de Cartagena, y de otras muchas y diversas partes, donde succeden algunos desafios entre los amigos, luego me embian por ella : y con esta fue con la que mataron el Sacristan de San-Lucar : y con esta cortaron los muslos à Navarico, el soldado de Ducque : y con esta Ravanal bizo grandes cosas en Toledo, al tiempo que Don

me manque jamais au besoin. C'est celle qui est si renommée par toute la terre. C'est celle que m'a tant de fois empruntée Dom Pedro . . . C'est la même, sans laquelle il ne s'est point fait de querelle dans toute l'Andalousie depuis trente ans, où elle ne se soit trouvée ; parce que, lors qu'il arrive quelques défis entre les amis à Cordoue, à Cadix, à Malaga, à Cartagene, & en plusieurs autres lieux, sur le champ ils m'envoyent chercher par rapport à elle. Ce fut avec elle qu'ils tuerent le Sacristain de St. Lucar. Ce fut avec elle, qu'ils couperent les jarrets à Navarico, soldat du Duc. Ce fut avec elle, que Ravanal fit

Galtero mato el Viscayno en Alcazar; y no fue otra cosa de su salvo, sino tener esta espada : y esta es misma, por quien ha un anno que tienen y a por costumbre en los desaffios sacar por condition, que nunguno lleve la espada mia. De manera, qu'es tan famada por todas las tierras y Compagnias, come la espada encatada de Roldan, y del Rey Artus. Que si yo quiziesse contar las virtudes d'esta espada, nunca acabaria.

de grands exploits à Tolede, du temps que Dom Galtero tua le Biscaïen à Alcaçar; & rien ne fut cause de son salut, que ce qu'il avoit cette épée. C'est celle là-même, au sujet de laquelle ils ont accoutumé, depuis un an, de mettre pour condition dans leurs défis, que personne ne prendra mon épée. En sorte, qu'elle est aussi fameuse par toute la terre, & dans les Compagnies, que l'épée enchantée de Roland & du Roi Artus; & que, si je voulois raconter ses merveilles, je ne finirois jamais.

Ceste espée me fait ressouvenir d'une de nos vieux Capitaines du Piedmont, que j'ai conneu, qui, pourtant, ne faisoit pas plus grands miracles de son espée, qu'un autre; & disoit : *Quiconque aura affaire à moy, il faut qu'il aye affaire à Martine que me*

voilà au costé (appellant son espée *Martine* :) *& quiconque me la besoignera* (usant de l'autre mot sallaud qui commence par *f.*,) *qu'il die hardiment , qu'il aura besoigné la meilleure espée de France.*

Voilà une plaisante louange d'espée de cest Espaignol ! Mais le galland s'oublie en cela ; car il ne conte point les vaillantises qu'il a faites avecques ceste espée, si-non celles des autres : mais il pourra dire, que si les autres faisoient si bien avecques ceste espée emprumptée, infailliblement, estant sienne, & entre ses mains, elle faisoit rage. Toutesfois il y en a aucuns, & plusieurs, aux espées desquels ne faut attribuer leurs beaux faicts & vaillantises, mais à leurs bonnes mains & braves courages. Cestuy-cy, que je vais nommer, se loue bien mieux.

Il y avoit donc un Espaignol, qui disoit:

No sabeys que me acontescio, en Cordoua, porque no hay cosa mas publica en Andelozia, d'a quel Francisco Cordonero el qual hyzo muestra de hazer mano contra mi? No se vuo acabado de desembolver de su capa, quando yo lo tenia	*Ne sçavez-vous pas ce qui m'arriva à Cordoue, puisqu'il n'y a rien de plus connu en Andalousie, de ce François le Passementier, lequel fit mine de lever la main contre moy? Il n'eut pas plutôt achevé de se déveloper de dedans sa cappe, que*

con ſu miſmo pugnal cortada la mano derecha, y clavada en cima del bodegon del gayetaneto. Pero, ny por eſſo perdy la tierra, ny dexe de paſſearme por las calles y Rinconnes, ſin temer la Juſticia; porque ella, y la Cuareſma, no ſon ſino para los quines, vellacos, y deſdichados; y, de mas, ſiempre andava yo bien armado, ſiempre la eſpada en la mano, y con la media vayna, y tambien nunca dexava un broquel de los Sevillanos, de la cinta, con la barba larga, y cabellos traſquillados; y quando era meneſter de ſalir acompagnado, no me faltavan amigos, que, a medio repiquete de campana, ſe juntavan trecientos compagne-

je luy coupai la main droite avec ſon propre poignard, & que je la clouai au-deſſus du cabaret de la petite Comemuſe. Cependant, je ne m'abſentai point pour cela, & je ne laiſſai point de me promener par les rues & par les endroits les plus détournez, ſans craindre la Juſtice; parce qu'elle n'eſt faite, non plus que le Careſme, que pour les petites gens, pour la canaille, & pour les malheureux. Et, de plus, je marchois tousjours bien armé, l'épée à la main, & à demi-dégaînée: & je ne manquois jamais d'une rondache de Seville avec ſon attache, la barbe large, & les cheveux préparez; & quand je devois ſortir accom-

ros, y todos en verdad hombres de bien y de mano.	*pagné, mes amis ne me manquoient point, qui, au nombre de trois cents, & en vérité tous hommes de bien & d'expédition, se joignoient à moi au moindre bruit.*

Un Gentil Homme Espaignol, qui estoit fort gros & gras, montant un jour les degrés du Chasteau de Madrid, il y eut deux autres Gentils-Hommes qui estoient au haut, qui, le voyant monter, s'entredirent assez haut que l'autre l'ouyt:

Mira el puerco, que sube.	*Regardez ce cochon, qui monte.*

L'autre, estant monté, leur dit:

Si, yo soy puerco; mas vos no me matareis, *dit il à l'un*; y vos, no me comereys, *dit-il à l'autre.*	*Il est vrai, je suis un cochon; mais vous ne me tuerez point*, dit-il à l'un. *Et pour vous, vous ne me mangerez point*, dit-il à l'autre.

Picquant l'un, qu'il ne le tueroit pas, pour son pèu de valeur quil connoissoit en luy; & l'autre, qu'il ne le mangeroit point, d'autant quil estoit soupçonné d'estre Marrane, lesquels ne mangent point de pourceau.

Un Médecin dit bien mieux, lequel estant allé voir un Evesque, qui estoit mala-

de, mais fort gros & gras; & l'ayant laiſſé, ainſi que aucuns de ſes amis, en ſortant de ſa chambre, luy euſſent demandé comment il ſe portoit, il ne dit autre choſe, ſi-non:

Pluguieſſe a Dios que fueſſe tal mi macho!	*Plût-à-Dieu que mon mulet ſe portât auſſi bien !*

Un pauvre Diable Eſpaignol, qu'on menoit pendre, ainſi que le Cordelier l'admoneſtoit de ſon ſalut, & luy demandoit s'il ne s'eſtoit pas bien tousjours ſouvenu d'une oraiſon qu'il luy avoit appriſe, & s'il ne l'avoit pas tousjours dicte, laquelle, la diſant tous les jours, il ne mourroit jamais de feu n'y d'eau, & ſi ſçauroit le jour de ſa mort; le galand, tout preſt a eſtre jetté au vent, luy reſpondit arrogamment:

Vala te al Diablo, Segnor Frayle, que tan bien aveys prophetizado, y tan mal ma ſervido tu oration; porque no muero en fuego ny agua, mas en el ayre, qu'es peor, y tanbien yo ſabe y cognoſco el dia de mi muerte:	*Eh! allez au Diable, mon Pere. Vous n'avez que trop bien prophétiſé : puiſque je ne meurs pas, à la vérité, dans le feu, ni dans l'eau, mais dans l'air qui eſt encore pire; & que, quoique votre oraiſon ne m'ait de rien ſervi, je ſçai néanmoins le jour de ma mort :*

& ainſi mourut-il. Le conte tient pluſtoſt de la plaiſanterie, que de la Rodomontade; & l'ay pluſtoſt eſcrit que penſé : toutesfois je ne m'en repens; car il n'eſt point mauvais.

Un Capitaine Eſpaignol eſtant allé un jour voir une Courtiſane ſa Dame à Toledo, elle, luy penſant remonſtrer, qu'il ne venoit à la bonne heure, d'autant qu'à telle heure du ſoir paſſoient & repaſſoient trois braves & Rodomonts de la Cour, tous couverts d'or, & leurs rondelles en la main chaſcun, qui eſtoient les deux Pymantels & Dom Juan de Guſman. Il luy reſpondit en bravant:

Que vengan, que vengan, eſtos bravos de Corte, y de los mas pintados, tan bien arodelados! Que vive a Dios, ſus rodelas y broqueles no me eſpantan, ny mas, ny menos, que los coſſeletes y harquebuzes de cien ennemigos en campagna. Y ſi vienen, yo los moſtrare, que peligroſa coſa es de tocar a mis amores.

Qu'ils viennent, qu'ils viennent, ces braves de la Cour, ſi bien ornez, & ſi bien garnis de rondelles! Vive Dieu! leurs boucliers & leurs rondaches ne m'épouvantent, ni plus, ni moins, que les harquebuzes de cent ennemis en campagne. Et s'ils venoient, je leur ferois voir combien il eſt dangereux de toucher à mes amours.

Mais le bon fut, qu'ainſi comme il bravoit, les voici venir toucher à la porte avecques grand' rumeur de leurs armes, & que luy entendant le bruit, il dit à ſa Dame:

Segnora, grand locura ſeria, y trato d'un atrevido, temerario, y ignaro de las armas, d'un ſolo accometer a tres: y por eſſo, mejor es por my de recognoſcer la puerta por detras, y me regoger, y me ſalvar fuera.

Madame, ce ſeroit une grande ſolie & un trait d'étourdi, de téméraire & d'ignorant dans les armes, d'attaquer trois hommes moi tout ſeul: c'eſt pourquoi il vaut mieux que j'aſſure la porte par dedans, que je me retire, & que je me ſauve dehors.

Je tiens ce conte de Monſieur de Savoye, qui en ſavoit de fort bons, & les racontoit bien quand il vouloit (1).

Et certes, ce Capitaine avoit raiſon, après avoir bien penſé en ſon faict, de ſe deſdire de ſa bravade, & ſe retirer de bonne heure; car ces Pymantels eſtoient des fendants de la Cour de l'Empereur, & des plus accomplis & adroits. Ce furent ces deux, qui

(1) *Voyez ci-deſſus ſon Article, Tome VI, Diſcours XLII, pag.* 159.

qui se firent tant signaler en tous les tournois & combats célebres en Flandres pour la réception du Roy d'Espaigne ; & même Dom Alonso l'aisné, ainsi que j'ay leu, & ouy raconter à Madame de Fontaines, l'une des honnestes Dames de France, qui estoit lors fille de la Reyne Eléonor, & se nommoit Torcy. Du despuis, Alonzo fut envoyé Vice Roy à la Goulette, où il fut accusé de sodomie, & pour ce sentencié. Sur-quoi un Gentil-Homme François, que je connois, demandant une fois à Rome à un Espaignol de la mort du-dict Alonzo, lors il respondit naïfvement :

Segnor, fue quemado, porque era Bugaron, comme por ventura vuessa merced.	*Monsieur, il fut brûlé, parcequ'il étoit Sodomite, comme peut-être l'êtes-vous aussi.*

Ce qui fut tourné en risée, voyant la naïfveté dont usoit en son parler le-dict Espaignol, & aussi que le-dict Gentil-Homme estoit soupçonné de ce vice.

Ce Capitaine Espaignol précédent tenoit de l'humeur & opinion d'un autre qui disoit :

Mas quiero yo, que de mi diga la gente, a qui un tal huyo, que aqui un tal murio.	*J'aime mieux que le monde dise de moi, un tel s'est enfui d'ici, que un tel mourut ici* (1).

(1) *Voilà bien l'Original du Moran de* Moliere.

Celuy-là vouloit vivre à bon escient.

Un soldat Espaignol discourant & racontant un jour demie douzaine des blessures ou harquebuzades, qu'il avoit receues à la guerre, l'une prise au siege de Perpignan, l'autre à la Goulette, la troisiesme à Cérizolles, la quatriesme à une rencontre en Piedmont, & la cinquiesme à la reprise de Casal; & venant à la sixiesme, monstrant une grande ballaffre, & faisant la mine de mesmes, qu'il avoit tout le long du visage, il dit:

y esta me la dio por detras un Bugaron Italiano, que me pesa mas que todas, porque luego que me la dio, huyo, y escapo de mis manos, de tal manera que no le pude alcançar; y se tiene tan segreto y abscondido de my, qu'ay dos annos que voy buscando por él, sin poder hallar lo. mas vive Dios! que si yo lo tope, aun que fuesse entre los braços de Beelzebut; yo le dare tantos de palos à la Turques-	*& celle-là, un B.... d'Italien me la donna par-derriere: & elle me chagrine plus que toutes les autres; parceque, si-tôt qu'il me l'eut donnée, il s'enfuit; & s'eschappa de mes mains, de manière que je ne le pus atteindre: & il se tient si bien caché, & si à couvert de moi, qu'il y a deux ans que je le cherche partout, sans le pouvoir trouver. Mais, vive Dieu! si je le trouve, fût-il entre les bras de Belzebut, je*

qua, qu'yo lo hare morir buen martir.

lui donnerai tant de bastonnades à la Turque, que je le ferai mourir bon martyr.

Un de nos Capitaines François dit bien mieux une fois, menaçant un sien ennemy: *Je luy donneray tant de coups de baston, que je l'en feray mourir : & quand il sera mort, je le feray escorcher, & corroyer sa peau; si bien que j'en feray un tambourin, que je feray encore battre vingt ans après, afin qu'il se souvienne de moy en l'autre monde.*

En tournant de Malthe, nous autres François qui y estions allez pour le siege, nous rencontrasmes en Toscane à nostre chemin un soldat Espaignol de moyen asge, & de fort belle façon, comme certes de ceux-là il ne s'en trouve qui l'ait mauvaise; mais pourtant, fort mal mené de sa personne, & bien deschiré. Monsieur de Lansac, & moi, nous nous mismes à luy demander d'où il venoit. Il nous respondit qu'il venoit de là guerre d'Ongrie, & nouvelle volonté luy avoit pris d'aller chercher loingtaine adventure par les armes, encore qu'il fust du tout

ruinco (*disoit-il*) por las armas;

ruiné par les armes;

se repentant pourtant fort du voyage, pour n'avoir trouvé en ces Pays aucune courtoisie,

tant la gent y eſtoit barbare & rude. Puis en ayant aſſez dit de mal, il eut ceſte ſuperbeté de ne nous demander l'aumoſne, ſelon la couſtume des autres pauvres ; mais par ces mots, nullement ne vergoigneux, ne piteux, il nous dit :

Segnores, vueſſas mercedes conſideran con poca peſadumbre, que ſi fueſſen en mi lugar, lo qu'haurian da meneſter para paſſar ſu camino, yo, ſi fueſſe en el vueſtro lugar, lo que les daria de buena caridad y gana, para ſoccoro de vueſtras neceſſitades.

Meſſieurs, conſidérez, avec un peu de commiſération, que ſi vous étiés à ma place, je vous donnerois de bon cœur & de bonne volonté, ſi j'étois à la vôtre, ce que vous auriés de beſoin pour continuer votre chemin, & pour vous ſecourir dans votre néceſſité.

Voyez quelle gloire, & quelle induſtrieuſe façon de demander l'aumoſne, ſans faire le gueux & du Quemant (1) ! Je vous laiſſe à penſer ſi nous en riſmes, & ſi nous en fiſmes le conte ailleurs : & ſi n'y a pas long-temps que nous le fiſmes à feu Monſieur de Guyſe, Lanſac & moy, qui m'en fit ſouvenir, dont Son Excellence en rit bien ; & meſme que, veu ceſte gravité & façon altiere, nous euſ-

(1) Caimant.

mes honte de luy donner peu : mais un chascun de nous luy donna un double ducat ; encore le maraut en fit peu de conte (1), disant :

que no bastarian para seys pastos ;	*qu'ils ne suffiroient pas pour six repas ;*

& que si nous luy voulions donner un laquais jusques à Naples, qu'il le nous rendroit : & Dieu sçait, le maraut, s'il eust tenu sa parole ; & nous autres plus à de loysir que de luy donner le dict Laquais, non pas pour cent fois autant. Asseurez-vous pourtant que nous menasmes bien ce conte.

Il est pareil à un que m'a conté un Gentil-Homme, lequel se pourmenant une fois dans Rome, à l'estrade *de Populo*, toute nuict noire, avec un autre Gentil-Homme, voicy venir un Espaignol assez bien en poinct, qui les vint accoster par telles paroles :

Segnores, la noche m'a tal favorescido de topar a vos otros gentiles Franceses, para suplicar los d'haver lastima de mi pobre y misero ; porque, de dia, por todo el thesauro del mondo, no	*Messieurs, la nuit m'a assez favorisé, que de me faire rencontrer d'aussi braves François que vous, pour vous supplier d'avoir pitié de moi, pauvre & misérable ; parce que, de jour,*

(1) Compte.

queria mueſtrar a la gente mi miſeria : y, por eſſo, ſuplico a Vueſſas Mercedes, que me alargan ſus liberales y largas manos Franceſes.

pour tous les tréſors de la terre, je ne voudrois pas montrer ma miſere au monde : c'eſt pourquoi je vous ſupplie fort, Meſſieurs, de vouloir bien me faire quelque libéralité digne de la généroſité Françoiſe.

Voilà de mes mandiants ſecrets & honteux ; & au partir de-là, qui les verra au jour en Public, il fairont des braves, ne faut point dire comment, & ſi ne craindront point de dire :

Peſi a tal que ſemos hydalgos com el Rey, dineros menos.

En dépit d'un tel, nous ſommes nobles comme le Roy, quoique nous ne ſoyons point ſi riches.

Tels mandiants ne ſont point pareils à ſept ou huict que je vis une fois à Seville, leſquels, venans des Indes, & ayant fait un fracas de leur navire, & s'en eſtans ſauvez au mieux qu'ils avoient peu, ne craignoient, ſe pourmenant par la Ville, à faire entendre au peuple leurs honnorables néceſſitez par ces paroles :

Ea, Segnores, tengan Vueſſas Mercedes laſ-

Eh ! Meſſieurs, ayez compaſſion de ces

tima destos pobres soldados, y marineros, desbaratados y fatigados de la mar y de l'hambre, veniendo de tierras desiertas, commiendo culebras, y lezardos, hasta las suelas de Z, apatos cozidas : commendamos nos à la buena gente que les hagan la caridad al nombre de Dios.	*pauvres soldats & mariniers, battus & fatigués de la mer, & de la faim, venans des terres desertes, où ils ont mangé des couleuvres, des lézards, & jusques à la semelle de leurs souliers, après l'avoir fait cuire. Nous nous recommandons aux honnêtes gens, qui voudront nous faire la charité pour l'amour de Dieu.*

Un soldat Espagnol, se plaignant de sa pauvreté, disoit que son pere avoit eu de grands moyens en son temps;

mas que los havia gastado en fiestas, torneos, regozijos, juegos, bayles, y triumphos.	*mais qu'il les avoit dépensez en fêtes, en tournois, en réjouissances, en jeux, en bals, & en triomphes.*

J'ay ouy dire à un vieux soldat Espaignol, que le Roy François, quand il estoit prisonnier en Espaigne, estoit soigneusement gardé de six Compagnies de vieux soldats Espaignols, & par Alarcon, grand Capitaine, en qui

l'Empereur se fioit fort, leur Commandant,

qu'el Rey Francisco, por su passatiempo, accostumbrava sembrar adelante los soldados de su gardia los escudos de oro, con tanto menos precio de su fortuna presente, que los soldados, accariciandolo, sobervіamente y impiamente se quexavan de Dios, porque el Rey Francisco no era su Segnor, para conquistar todo el mondo, o porque ellos teniedo licentia del Emperador, libres de juramento, no combatian siendo el su Capitan: tanto qu'el Segnor Don Alarcon, Capitan de su Gardia, fue forçado refrenar la cortezia y liberalidad del Rey, y la familiaridad de los soldados.

que le Roi François avoit de coutume, pour se divertir, de semer, devant les soldats de sa garde, des écus d'or, avec d'autant moins de considération de l'état de sa fortune présente, que les soldats, le caressant, se plaignoient à Dieu orgueilleusement, & avec impiété, de ce que le Roi François n'étoit pas leur maître, pour leur faire conquérir tout le monde; & de ce que, licentiés par l'Empereur, & libres de leurs serments, ils ne combattoient point sous ses ordres: de maniere que le Seigneur Dom Alarcon, Capitaine de sa Garde, fut contraint de resserrer la libéralité du Roi, &

d'arrêter la familiarité des soldats.

Car la conséquence s'en fust emprès ensuivie, le voyant après si libéral, & eux si affectionnez à louer sa libérallité, & ne la refuser point ; & aussi qu'ils l'avoient veu si vaillant & si généreux, & faire si généreusement en la battaille, & n'avoient encore ny veu ny senti ce que l'Empereur sçavoit faire : car comme j'ay dit, bien tard se mit-il à se mettre en campaigne ; si-bien que l'un estoit tout fait desjà, que l'autre estoit tout neuf. En quoy nous noterons aussi, que le naturel de l'Espaignol est fort avare, & aymera mieux la bourse de son ennemy, où il n'y aura que deux escus, ou une petite rançon, que de le tuer, comme en toutes les guerres où ils ont estez s'est apparu ; car les Espaignols desroboient, & les Tudesques tuoient.

Un Espaignol, voulant monstrer la grande puissance qu'il avoit en sa Ville où il se tenoit, il disoit :

Esta en mi mano meter Moros en la tierra, y puede pregonar vino, y vender vinagre, y salir me con todo esto.

Il est en mon pouvoir d'introduire ici les Maures, de crier du vin, de vendre du vinaigre, & de réussir dans tout cela.

Voilà un galand qui avoit beaucoup d'authorité en sa Ville, & la vantoit très-bien & glorieusement !

Comme j'ay dit cy-devant, qu'aucuns soldats Espaignols ont esté insolents de paroles à leur Empereur (1), sur cela il me souvient d'avoir leu en un Livre Espaignol, & l'avoir ouy confirmer à deux vieux Gens-d'armes François, qu'estant Anthoyne de Leve une fois dans Milan pressé pour le payement de ses soldats, tant Espaignols, que Tudesques, & ne sçachant de quoy faire argent, il s'advisa,

que ninguno pudiesse cozer pan, o tener harina, en su casa, si-no los que havian arrendado; y a estos les hazia pagar por cada carga tres ducados de derechos: con esta moneda pago abundantemente los Tudescos, y Espagnoles.

que personne ne pût cuire de pain, ou avoir de farine chez soy, que ceux qui les auroient affermez; & il leur faisoit payer par chaque charge trois ducats de droits: avec cette monnoie, il paya largement les Allemands, & les Espagnols.

A quoy fut faite une risée parmy les Espaignols, & mocquerie, qu'ils se mirent à appeller l'Empereur

Emperador Carlos, Segnor Fornero.

l'Empereur Charles, Gentil-Homme Boulanger.

Mais pourtant, la risée se tourna après contre eux; car on se mit à les appeller

(1) *Voyez ci-dessus, pag.* 50-51.

Soldados de la Pagnota;	*les solats de la Pagnotte;*

ce qui leur estoit le plus grand despit que pour lors on leur peust faire, & la plus grande injure qu'on leur eust peu dire : & voylà d'où est venue la premiere dérivation des *Soldats de la Paignotte*, dont despuis, en Piedmont, on les appelloit de ces temps *Soldats de la Paignotte*. Or, faut noter que, quelque temps après, l'Empereur Charles s'estant sorty de son Espaigne, & mis en campaigne, il produisit tant de braves fruicts de luy & de sa valeur, que les soldats Espaignols se mirent à dire en riant parmi eux :

Juro à Dios, que agora no semos mas soldados de l'Emperador Fornero, mas de l'Emperador Guerrero.	*Par Dieu! présentement nous ne sommes plus soldats de l'Empereur Boulanger, mais de l'Empereur Guerrier.*

Et certes, il l'estoit, & très-bon : aussi le pensoit-il bien estre, ainsi qu'il se vanta à son retour du voyage de la Goulette à Rome devant sa Saincteté, & tout le sainct College des Cardinaux, où il déchiffra si bien le Roy François, & le menaça; jusques à dire :

Yo lo forçare, y metre à tal punto de guerra, que servira acobar el postrero Capitulo de los *Illustres*	*Je le forcerai, & le mettrai en tel embarras de guerre, qu'il servira à faire le dernier chapitre*

Desdichados de Bocacio. — *des* Illustres Malheureux de Boccace.

D'autant que Boccace en a fait un Livre, où il exprime la grandeur d'aucuns Grands, & leur déclinaison par après. Ceste Rodomontade estoit belle, si le faict l'eust accompaignée; mais il s'en fallut. Le voyage de Provence, qu'il entreprit & rompit par sa courte honte, avec son grand Conseiller Anthoyne de Leve, qui en fut autheur; mais il y fut bien attrappé par l'advis du Prince de Melphe, grand Capitaine, & très-renommé certes, qui, le voyant, après la prise de Fossan, vouloir venir à Thurin, (belle bute d'espérance pour estre pris, s'il y tournoit visage, comme il vouloit,) le fit advertir par un espion, faisant du bon valet à l'Empereur, & luy monstrer qu'il luy vouloit faire un bon service, & qu'il dressast ses desseins vers Provence, & principalement vers Marseille, où il faisoit très-bon, n'y ayant personne pour le soustenir, ce qu'il eust aysément fait. Le-dict Anthoyne de Leve, voyant les choses facilitées par le-dict Prince, contre l'opinion de tous, il persuada à l'Empereur ce projet, qui réüssit mal, dont il en mourut de despit. Le-dict Anthoyne de Leve fit-là une grande faute de prendre advis & conseil de son ennemy (1).

---

(1) *Voyez ci-dessus le Discours X des* Capitaines Estrangers, *Tome V, pag.* 136.

Ce que ne fit pas Assanagès, Espagnol regnié, que Barberousse avoit laissé dans Alger, pour Gouverneur & son Lieutenant, lorsque l'Empereur l'alla assiéger; & l'ayant envoyé sommer, & luy remonstrer qu'il ne sçauroit mieux faire en toutes sortes, que n'attendre la furie d'un siege, mais de rendre la Ville sans autre cérémonie, il respondit:

Nunca peor cosa fue, que tomar consejo de su ennemigo. Que si me consejerades de no render la tierra, yo la renderia; mas pues que, come ennemigo, me consejays de la render, yo no quiero quitar la.

Il n'y eut jamais rien de plus mauvais, que de prendre conseil de son ennemi. Si vous me conseilliez de ne point rendre cette Ville, je la rendrois; mais parce que, comme ennemi, vous me conseillez de la rendre, je ne veux point la quitter.

Et bien mieux : *Avecques quoy, vous autres, qui bravez & menacez, me pensez-vous prendre, & faire tant de mal?* Avecques tant de gens, de moyens de guerre que nous avons. *Et moy* (respondit-il) *j'en ay de mesme céans, & de ce qu'il me faut pour me deffendre de vous autres.* Ha! quel Renegat & eûnuque tout ensemble!

Il avoit bien raison de parler si bien, & de faire encore mieux; ce qui doit bien ser-

vir d'exemple & d'advis à force Capitaines, qui ont gardé des Places, de peur qu'ils ne se laissent aller aux douces sommations, blandisses, & belles paroles, que leur disent & envoyent ceux de dehors, pour les attirer à se rendre à eux : & faut qu'ils bouschent leurs oreilles, comme on fait au chant des Seraines; car s'ils se laissent glisser le moins du monde dans le conseil de leur ennemy, les voilà perdus & deshonnorez pour tout jamais : ainsi que je sçay d'un Gentil-Homme de par le monde, lequel estant dans un Chasteau de Guyenne, le plus fort qu'il y ait esté il y a trois cens ants, luy tenant le parti de ceux de la Religion, après la battaille de Mont-contour, fut envoyé sommer & prescher par un Gentil-Homme sien parent, qui luy donna tant du bec & de l'aisle, que, misérablement, & à sa grand-honte & confusion, il rendit la place par cette seule sommation & conseil. Place si forte, que, cinq ans après, estant au mesme estat, fut assaillie d'un grand Prince, Lieutenant de Roy, qu'il ne sceut forcer, ny avoir, de trois mois; encore à grande-peine, & par une honnorable composition : ce qui devoit estre une grande honte à ce Gentil-Homme, qu'on disoit de luy par risée, que, pourquoy il l'avoit rendue ainsi aysément : *Ce n'estoit par faute de munition, ny vivres, car il en avoit ce qu'il en falloit; mais parce qu'il n'avoit pas de*

moustarde pour manger son bœuf sallé. J'ay peur de m'estre un peu extravagué de mon premier dessein : mais, pourtant, j'y tourne encore, méritant excuse; car ma digression n'a point esté mal-à-propos, ny inutile, & aussi qu'une autre fois je l'eusse oubliée.

Le Marquis de Pescayre, ayant assiégé une Place nommée Pisquiton (1), en l'Estat de Milan, il y eut dedans

tres Harquebuseros exellentissimos deffensores, puestos en mira de un lugar segreto del muro, tenian ojo si verrian pareſcer algun Espagnol en quien desarmassen los harquebuzes prestamente con tiros ciertos: assi fue, que aviendo caydo muertos subitamente muy maltratados el Capitan Busto y el Capitan Mercado, asseſtando ya el tercero dilligentemente contra el Marques de Pescara,

trois excellents Arquebuziers, qui ayant été mis en garde en un certain lieu secret de la muraille, regardoient s'ils ne verroient point quelque Espagnol sur lequel ils pussent décharger leurs arquebuzes à coups sûrs : & il arriva qu'ayant couché morts par terre le Capitaine Busto, & le Capitaine Mercado, le troisieme, ayant déjà dressé son arquebuze contre le Marquis de Pescai-

(1) Pizighitone.

y queriendo dar fuego à ſu harquebuz, de preſto un Capitan de Pavia, llamado el Fratin, hechando la mano, le quito la necha encendida, gridando a grandes voces: *No quiera Dios, que por nueſtra cruel-dad, muera el mas efforçado Capitan, que vive, el padre de los ſoldados, y que nos mantiene, aun-que le ſeamos enne-migos; mas antes le conſervamos la vida, por que nos otros que vivimos ganada ſuel-do, no muriamos de hambre en una paz negligente y perezo-ſa.*

re, & cherchant à y mettre le feu, tout d'un coup un Capi-taine de Pavie, nommé le Fratin, avan-ça la main, & lui arracha la mêche allumée, criant à haute voix : A Dieu ne plaiſe, que par notre cruauté, périſſe un ſi vaillant Capi-taine, qui eſt le pere des ſoldats, & qui nous maintient, en-core que nous ſoyons ennemis; mais au con-traire, conſervons-lui la vie, afin de vivre du gain de nos ſoldes, & que nous ne mour-rions point de faim au milieu d'une paix len-te & pareſſeuſe.

Ainſi luy fut ſauvée la vie. Il avoit raiſon de parler ainſi; car comme ennemy de paix, & amy de guerre & d'ambition, il leur en-tretenoit tousjours leur gaigne-pain.

Et ce fut pourquoy Monſieur le Mareſ-chal d'Eſtroſſe, ayant eſté un matin ſalué par deux Cordelliers, de ces mots:

Dio vi donna la pace; *Dieu vous donne la paix.*
il leur respondit :
Dio vi tolga el Purgatorio; *Et Dieu vous ôte le Purgatoire ;*
comme disant : *Si vous me donnez ce souhait de malédiction, à me desirer la paix, je vous en donne un autre de mesme, de vous oster le Purgatoire.* Car l'un vit de la guerre, & l'autre vit des pratiques qui proviennent de ce qu'on donne pour les ames du Purgatoire : de façon que l'un & l'autre estoient quittes de-là.

Et certes, je trouve que le Capitaine Fratin avoit raison de sauver la vie à un tel Capitaine, guerrier & ambitieux ; car il n'ayme non plus la paix, ny le repos, que le soldat.

Lorsque ce grand Capitaine feu Monsieur de Guyse, François de Lorraine, mourut à Orléans, quasi aussi-tost après sa mort, la paix fut faite. Je vis forces soldats, tant d'un party que d'autre, le plorer extresmement, pour avoir perdu leur pere nourrisson : & si vous diray que j'y vis plusieurs soldats de la Religion, qui estoient dans Orléans, le regretter autant ou plus que les autres ; d'autant que la pluspart d'eux estoient tous vieux soldats, & de ceux qui avoient combattu soubs luy aux guerres passées estrangeres : car les Huguenots, en ceste guerre, avoient

enlevé avec eux la plus belle vollée des vieux ſoldats ; d'autant qu'ils avoient les devants, & en avoient fait leur proviſion devant nous : & yceux ſoldats l'aymoient & honnoroient très-fort, & pour ce le regrettoient ; & auſſi, qu'ils ne ſçavoient où prendre party & tirer ſolde, & demeuroient en friſche : non comme ceux du Roy, qui furent pluſieurs appointez ; car force Compaignies furent envoyées aux garniſons. Voilà comment ce grand Capitaine fut regretté autant des ſoldats de l'ennemy, que des ſiens : car pour en parler ſainement, le ſoldat n'adviſe pas quel vent tire ſur le droit & ſur le fort de la guerre, mais où il y a à gagner : & qui luy ouvre les moyens pour avoir du pain, celuy-là eſt ſon pere. Auſſi ne faut-il douter, que ſi feu Monſieur de Guyſe ne fuſt eſté tué, encore que la paix euſt eſté faite, il vouloit fort faire la guerre à l'Angleterre, où il y avoit de fort grands deſſeins : & pour ce, ces ſoldats diſoient que, tant qu'il vivroit, ils n'auroient jamais faute de moyens ; ce qui eſt très-certain. Un grand Capitaine diſoit, qu'un *ſoldat ſans guerre eſt une cheminée ſans feu en eſté.*

Pour quant au Purgatoire, cela eſt aſſez certain, que la pratique, l'authorité, & la prééminence, en eſt du tout attribuée aux Gens d'Egliſe, ainſi que le confirma le Pape Alexandre Borgia, Eſpaignol, à qui, comme

un jour aucuns Cardinaux des ſiens euſſent remonſtré une grande faute d'un ſien Peintre, qui avoit peint l'Enfer au naturel, & là-dedans, parmy les Empereurs, Roys & Papes, y avoit peint & repréſenté au vif Sa Sainčteté, & qu'il falloit punir le Peintre, ou l'en faire effacer du tout de la peinture (1); il leur reſpondit de ſang froid :

Ciertamente, no tengo yo poder para quitar a nadie del Infierno; a eſtar en el Purgatorio, bien lo podiera yo hazer.	*Certainement, je n'ai aucun pouvoir de tirer nulle perſonne de l'Enfer. Si c'eſtoit du Purgatoire, véritablement je le pourrois bien faire.*

Je l'ay ouy dire ainſi à un Moyne Eſpaignol; & quand il le faudroit monſtrer par eſcrit, & imprimé, je le monſtrerois bien en quelque petit recoing d'un petit livret. Ce Pape en diſoit bien d'autres, dont je n'en parle pas; car il n'eſtoit pas bon François.

Dom Louys d'Avilla, eſtant aſſiégé dans

---

(1) Michel-Angelo Buonaroti, aſſez connu par les excellents Ouvrages de Peinture & Sculpture qu'il a laiſſés à la poſtérité. Le tableau, dont on parle ici, eſt ſon *Jugement dernier*, qui ſe voit encore aujourd'hui à Rome, au Vatican, dans la Chapelle Pauline, qui eſt entiérement peinte de ſa façon.

la Citadelle d'Anvers, lorſqu'il fallut ſortir & forcer les retranchements de la Ville, entre autres belles paroles qu'il dit à ſes ſoldats, fut ceſte-cy :

Ea, ſoldados, es meneſter mueſtrar en eſte lugar ſu virtud, come en un muy affamado theatro de las coſas de guerra.

Ceurage, enfants : il faut icy montrer tout ce que vous ſçavez faire, comme ſur un des plus fameux théâtres de la guerre.

Avant donner la battaille de Pavie, le Marquis de Peſcayre dit & commanda au Marquis del Gouaſt,

con geſto ſevero y animoſo, pero alegre, primo es meneſter de ganar eſte lugar de Mirabel, con vueſtra virtud, haziendo todo ſu effuerço : que ſi las manos, loqual Dios no quiera, no baſtaren contra el ennemigo tanzas vezes vencido, hazet que los cuerpos muriendo con mucha honra loqual deven, los animos valoroſos, vengandoſe del ennemigo, ſe ſatiſ-

avec un maintien ſévere & animé, mais néanmoins joyeux : il faut premiérement gagner ce lieu de Mirabel, avec votre courage ordinaire, faiſant tous vos efforts : que ſi les mains, ce qu'à Dieu ne plaiſe, ne ſuffiſoient point contre un ennemi tant de fois vaincu, du moins que les corps meurent avec l'honneur qu'ils doivent, leurs valeu-

hagan noblamente. *reux courages se satisfaisant noblement en se vengeant des ennemis.*

Ceste battaille perdue pour nous, se dit parmy les Espaignols, que Sa Majesté ayant esté prise, & le Marquis del Gouast au retour de la chasse de quelques Souysses, ayant sceu la prise, vint dans le mesme champ de battaille saluer Sa-dicte Majesté avec un très-grand honneur & respect, chassant d'allentour de luy une troupe infinie de soldats, qui la pressoient & l'importunoient de toutes parts; & après luy avoir apporté toutes ces belles raisons qu'il pouvoit, pour la consoler de son désastre, & sur-tout luy allégant la bonté de l'Empereur, le Roy luy respondit avec ces belles paroles & dignes de remarque, dont je m'estonne que nos Escrivains François n'ont touché ces Gentilles particularitez & paroles, & qu'il faille que les emprumptions des Estrangers. Je le diray premiérement en Espaignol.

Yo havia determinado, muriendo honradamente con los armados, librar mi animo desta tan gran aspereza de mis cosas, por no quedar vivo, despues de ha-

Je m'estois résolu & déterminé, que, mourant honnorablement parmy les armes, je me peusse délivrer & mon esprit, d'une si grande asprezze, & sur-

ver muerto tantos Capitanes mios muy esclarescidos : pero la fortuna, que y a de mucho tiempo es aspeʀissima , y a grand tuerto muy ennemiga à nuestro nombre por gardar la vida a mi pesar para un espetaculo de escarnio y burla, no ha querido que yo muriesse muerte muy honrada. A lo menos, consolo esto consolare , a mi mismo acordando me de una tan gran perdida que de oy adelante no temere yo mas nunguna injuria ny fuerça de fortuna, porque aviendo sido ella crudellissima siempre y furiosa y nunca jamas abundantemente harta por tantas desaventuras, agora finalmente aura pagado el resto de su odio en esto publico lloro de toda la Fran-

charge de mes affaires, pour ne demeurer en vie, après avoir veu devant mes yeux tant de braves & vaillants Capitaines des miens estendus morts autour de moy. La fortune, qui, de long-temps, m'est si cruelle, & à très-grand tort grand' ennemie de mon nom, pour me conserver la vie à mon très-grand regret, & pour servir de spectacle d'une moquerie & dérision, n'a pas voulu que je mourusse d'une mort honnorable. Pour le moins en cela auray-je occasion de me consoller en moy-mesme, que, me souvenant, & mettant devant mes yeux souvent ma grand-perte, que, d'aujourd'huy en advant, je ne crain-

ciâ, y postrera perdida mia por caso de tan grande desavantura.

dray aucune injure, ny force, de la fortune; parce que, m'ayant esté tousjours très cruelle, & furieuse, ny jamais assez saoulé abondamment de tant de desavantures qu'elle m'a données, elle aura finallement payé le reste de sa hayne en ceste publique plaincte & deuil de toute la France, & derniere perte mienne, par le cas & advénement d'une si grande desadvanture.

Voilà certes de belles paroles, & brave résolution d'un magnanime Roy, à ne se soucier plus de la fortune, puisqu'elle avoit achevé de vomir son venin sur luy en ceste si grande perte & desconvenue. Telles paroles toucherent si fort au cœur des soldats qui estoient à l'entour, qu'ils se mirent tous à plorer, & à admirer ce grand Roy. Cela se tient & se dit parmy les Espaignols.

J'ay traduit en François ces mots précédents Espaignols, & non point les autres;

car il faut croire que le Roy les pronnonça tous en François, & les Espaignols l'allerent traduire en leur langue.

Sur-quoy j'ay pris ce subject de faire ce discours, pour noter que, bien que ce grand Roy parlast force langues, comme la Latine, Espaignolle, & l'Italienne, il vouloit tousjours porter tant d'honneur à la sienne, qu'il la préféroit à toute autre, & ne la vouloit laisser en-arriere, pour faire marcher devant l'estrangere. Aussi, ainsi que j'ay ouy dire à feu Monsieur de Lansac le bonne-homme, qu'il est bien tousjours meilleur, plus séant, & plus grave, quand un Roy parle de grandes choses devant les Estrangers, & mesme ses compaignons, Roys, & Princes, faut qu'il parle son vray langage, sans s'abaisser & se contraindre jusques-là de parler celuy de son compaignon, & contente ses oreilles comme s'il luy vouloit servir de truchement.

L'Empereur en monstra un très-bel exemple en cela, lors qu'il fut à Rome, & parla devant le Pape, les Cardinaux, les Ambassadeurs, & qu'il brava tant, par trop enorgueilly de sa victoire de Thunis & de la Goulette. Il y eut les deux Ambassadeurs de nostre Roy, l'un vers Sa Sainćteté, l'autre vers Sa Césarée Majesté, qui luy remonstrerent de ne parler point Espaignol, mais autre langue plus intelligible. Il respondit à Monsieur

ſieur l'Eveſque de Maſcon, comme au principal, à cauſe du rang qu'il eſtoit vers Sa Sainćteté, & marchoit devant Monſieur de Velly qui eſtoit près Sa Majeſté, & ce avec un certain deſdain :

Segnor Obiſpo, entiende me, a queſiredes ; y no eſparays de mi otras palabras que de mi lingua Heſpagnola, la qual es tan noble, que merece ſer ſabida y entendida, de toda la gente Chriſtiana.

Monſieur l'Evêque, entendez-moy, ſi vous voulez ; & n'attendez point de moy d'autres paroles que de ma langue Eſpagnole, qui eſt ſi noble & ſi belle, qu'elle mérite d'être ſçue & entendue de toute la Chrétienté.

Il y eut bien-là de la natreté à l'Empereur : car s'il euſt voulu, il euſt fort bien parlé François, ou Italien, au Pays & au lieu où il eſtoit, voire Allemand & Flamand, ſon Pays natal, s'il euſt fallu ; mais il les euſt bien rendus *à quia* : car il ſçavoit toutes ces langues ; mais il ne voulut parler que l'autre, poſſible pour faire deſpit à ces Meſſieurs les Ambaſſadeurs, & à aucuns Cardinaux François, & autres partiſans du Roy, ou bien ſefit-il, par un deſdain, & bravade, & oſtentation, pour honorer mieux ſa langue, & auſſi (ainſi que j'ay dit) que ceſte langue eſt fort bravaſche & fort propre pour menaces. Ce Monſieur l'Ambaſſadeur eut

tort en cela : car il le devoit laiſſer parler & l'eſcouter & l'entendre bien, & puis le payer de même monnoye, & luy faire ſa reſ-ponſe en François, ſans deſcouvrir ſon aſ-nerie; mais poſſible n'euſt-il peu entendre ſon diſcours ainſi Eſpaignoliſé. Ainſi les fautes que luy & ſon compaignon firent, & qui cuyderent porter préjudice à noſtre Roy, en font foy de cela. J'en ay eſcrit aſſez dans le diſcours que je fais de ce grand Roy (1).

Tant y a que ces Ambaſſadeurs, & autres qui tiennent leur place, ont grand tort & grand honte, de n'apprendre les langues pour s'en ſervir au beſoing comme eſtoit celuy-là; & monſtrent bien qu'ils ſont de grands veaux, qui ne ſçavent & ne parlent que leur langue de veau, & reſſemblent un certain Eveſque de France, qui alla au Concile dernier de Trente, ſans argent & ſans latin, & retourna de meſme. Quel embarquement ſans biſcuit, & quel retour auſſi! Que diable peuvent faire ces gens qui n'ont nul exercice plus honnorable pour eux que d'eſtudier, & ne ſçavoir que leur langue? Car quant à la Latine, le temps paſſé n'en ſçavoient gueres : les autres qui crachoient quelque Latin, c'eſtoit quelque Latin de Bréviere, mal raffiné & tamiſé. D'autres l'ont

(1) *Tome VII, Diſcours XLV, pag. 276.*

peu bien parler, mais c'estoient des oyseaux rares, ainsi que fit Monsieur le Cardinal du Bellay, quand il harangua le Pape Clément au-lieu de Poyet, qui fit le sot, & perdoit l'honneur de la patrie, sans ce grand Cardinal qui rabilla tout. Pour le temps d'aujourd'huy, nos Prélats se sont ravisé qu'ils commencent à tirer des armes, & à desgainer le Latin. Dieu mercy, les Huguenots, qui leur ont tant fait la guerre, qu'ils les ont aguerris; & de mesmes armes qu'ils les avoient battus d'autre fois, maintenant les battent, dont c'est bien employé. Que diroit-on d'un certain Ambassadeur François que j'ay conneu? Luy, ayant demeuré six ans en Espaigne, en retourna aussi mal en parlant la langue, comme si jamais il n'y eust esté : & disoit-on, qu'*il ressembloit le perroquet de Madame de Brienne, qui avoit demeuré vingt ans en cage, & n'avoit jamais peu apprendre à parler un seul mot :* proverbe ancien du temps du Roys François, & Henry, nos grands Roys, & qu'on pratiquoit à la Cour envers ceux qui n'y avoient rien appris, ny rien sceu dire.

Or, pour reprendre encore mon discours, Monsieur de Lansac disoit qu'il est très-nécessaire qu'un Ambassadeur entende & parle le plus de langues qu'il peut, pour s'en servir à la nécessité aux lieux où il sera; & mesme pour l'Espaignolle, Latine, Françoise

& Italienne : car pour les autres, elles ſont difficilles, pour ce ils en ſont excuſables ; mais pour ces quatre, ils en doivent eſtre taxez & blaſmez, s'ils ne les ſçavent, non pas pour les pratiquer ordinairement, & en faire litiere, comme on dit, mais pour quelque fois, pour la néceſſité, pour la gentilleſſe, pour l'honneur, pour la gloire, voire pour quelque oſtentation, & pour dire que l'on en ſçait d'autant.

Et plus en doivent faire nos grands Roys & Princes, qui doivent tousjours honnorer leurs langues : & quant aux eſtrangeres, il les faut réſerver pour maniere de devis, de cauſeries, de mots à propos, de gaudiſſeries, bravades & gentilleſſes, afin que d'autant plus ils ſe rendent admirables de ſçavoir plus que leur langue naturelle, ainſi que faiſoit ce grand Roy François, qui, aux grandes affaires, ne ſe defferroit jamais de ſon beau parler François, & n'en parla autre devant le Pape Clément, le Pape Paul, à Marſeille, & à Nice, & avec l'Empereur Charles paſſant en France. La Reyne de Navarre, ſa ſœur, ſi ſçavante & bien diſante, bien qu'elle ſçeuſt parler bon Eſpaignol & bon Italien, s'accommodoit tousjours de ſon parler naturel, pour choſes de conſéquence ; mais quand il falloit en jetter quelques mots à la traverſe, des joyeuſetez & gallanteries, elle monſtroit qu'elle ſçavoit plus que ſon pain quotidien. Notre grand Roy Henry

parloit ſi bien Eſpaignol qu'homme de ſon Royaume, pour avoir eſté aſſez en cage dans Eſpaigne, & en oſtage, pour l'apprendre; mais il ne parloit jamais que ſon François avec les Eſpaignols, meſme quand il y alloit d'affaires d'importance : mais pour dire le mot, & de faire une rencontre Eſpaignolle, il la faiſoit fort bien, & de fort bonne grace. La Reyne ſa femme, & mere de nos Roys, parloit encore fort peu ſon Toſcan avecques ceux de ſa nation pour grandes affaires, ainſi que le Roy ſon mary; portant en cela l'honneur qu'elle devoit au Royaume où elle avoit pris ſa grandeur & bonne-fortune. La Reyne Margueritte ſa fille, bien qu'elle entende la langue Italienne, & l'Eſpaignolle, & qu'elle les parle auſſi diſertement comme ſi elle avoit eſté née, nourrie, & eſlevée, toute ſa vie, en Italie & Eſpaigne, elle en uſe de pareille façon en de grandes choſes : mais pour alléguer de belles rencontres & gentils paſſages, & bien dire le mot, elle n'en cede à aucune perſonne, auſſi-bien qu'en ſa langue Françoiſe, tant elle a l'eſprit grand & ſubtil. Nous autres petits compaignons, ſi nous ſçavons ces langues, il eſt très-bon que nous les parlions, & les practiquions; mais il les faut ſçavoir parfaitement, pour ne nous faire mocquer ſi nous y faillons : auſſi ſi nous nous en ſçavons acquitter très-bien, nous nous

en rendrons bien plus aymez, honnorez, & estimez, tant à l'endroit des plus petits, qu'à l'endroit des grands; ainsi que m'arriva une fois parlant au Roy d'Espaigne, qui fit plus d'estime de moy qu'il n'eust fait, quand il m'entendit parler sa langue, ainsi que j'ay dit ailleurs : comme de vray, pour lors je la parlois très-bien, & s'en estonna, & m'en fit très bonne chere. Il faut que je me vante de cela en passant.

Or, pour faire fin, j'allongerois volontiers ce discours (qui est très beau,) si j'estois aussi capable & aussi bien disant que ledict Monsieur de Lansac, duquel j'en tiens la plus grand part; car il s'entendoit très-bien en telles matieres, pour avoir esté par diverses fois, & pour le moins trente fois, en diverses lieux & Pays en Ambassade, durant sa vie. Je ne passe donc plus avant, de peur de m'enrayer, & retourne à d'autres Rodomontades, bien marry d'avoir esté si long en ce discours.

Quand le Roy Henry II assiégea la Ville de Dynant, il la fit battre si furieusement, que ceux de dedans n'attendant que l'assaut général, & leur totale ruyne, ne se voulant trop opiniastrer, adviserent d'envoyer vers Sa Majesté le Capitaine du Chasteau & un Capitaine de la Ville pour parlementer, ausquels fut accordé, que, rendant la Place, & y laissant l'artillerie, s'en iroient vies &

bagues sauves, avecques l'espée & la dague seulement, laissant toutes les autres armes en la Place. Cela estant sceu par Julien Romero, qui avoit léans une Compaignie d'Espaignols naturels, trouve estrange & fascheux de sortir sans toutes ses armes : & pensant faire condescendre Monsieur le Connestable (qui capituloit) à plus honnorable party, le vint trouver, & luy tint tels propos, braves & graves certes,

Monsegnor, si assi es, que de todas las Artes no ay mejor Juez que los mesmos Officiales, pues que no ay Segnor ny Capitán, que mejor tratado y pratiquado las armas comme V. Excellencia, yo espero tanto en ella, que las favorescera hoy, de todo su poder, hazia nos otros soldados Espagnoles, recogiendo nos, y nos tratando, no come vencidos, mas segun nuestra valor y virtud; la qual, in quanto a my toca, e querido confidar en	*Monseigneur, s'il est vrai qu'il n'y ait point de meilleur Juge des Arts que les artisans mêmes, puis qu'il n'y a point de Seigneur & de Capitaine qui ait mieux traité & plus pratiqué les armes que Votre Excellence, j'espere d'elle qu'elle les favorisera aujourd'hui de tout son pouvoir, envers nous autres soldats Espagnols, en nous recueillant, & en nous traitant, non comme des vaincus, mais selon notre valeur &*

la ſuerte dudoſa de una pelea ſingular y deſafio, algunos años ay, a *Fontainebleau*, adelante la Majeſtad Real del Rey Franciſco, mas preſto que padeſcer alguna deshonra y afrenta, y hazer coſa poca degna de ſoldado, y humbre honrado, teniendo mas querida mi honra que mi ſangre y mi vida, laqual ſiempre de buen animo he empleado en tantos millares de pelligros, paſſando y repaſſando tantas tierras y mares, y ſolo eſto para ganar gloria y loor; en que fortuna, amiga de los bravos y valientes, ma tan agradeſcido, que me puedo nombrar entre los que ganaron algo por ſus effuerços y proeſſas; por mi ſoberano bien, del

notre courage; leſquels, quant à moi, j'ai mieux aimé confier, il y a quelques années, à Fontainebleau, en préſence du Roi Francois, au ſort douteux d'un combat ſingulier & défi, plutôt que de ſouffrir aucun deshonneur ni affront, chériſſant plus mon honneur que mon ſang & ma vie, laquelle j'ai toujours employée de bon cœur en tant de milliers de dangers, paſſant & repaſſant tant de mers & de terres, & ſeulement cela, pour gagner de la gloire & des louanges; en quoi la fortune, amie des hommes braves & courageux, m'a tellement agréé & favoriſé, que je me peux compter entre ceux qui ont gagné quel-

qual me puedo alabar y avantagar, ſiendo las armas el cumbre de mi todo, y el fondo de mi nada; de las quales deſſeo mas la gardia y conſervation que de todas coſas; laſquales armas teniendo perdidas, quiero que la gente tenga de mi en poca eſtima; y ſi tal es mi deſdicha de nos las quitar, queremos mas preſto todos nos otros, come deſeſperados, que ſi nos faltan los remos, nos adjudar de las velas y combatir haſta à morir, y mueſtrar por deſeſperation que mas preſto queremos morir con las armas en las manos, que ſalvarnos ſin ellas comme ſoldados vellacos. Por eſſo, Monſegnor, yo, y mis Compagneros, ſuplicamos ſu Sagra

que choſe par leurs efforts & par leurs poueſſes; ce qui eſt pour moi un ſouverain bien, dont je me puis louer & avantager, les armes étant le comble de ce que j'ai & le fond de ce que je n'ai pas; leur garde & conſervation m'étant plus cheres que toute choſe: s'il faut que je les perde, je veux que tout le monde me mépriſe; & ſi ce malheur m'arrive, que nous ſoyons obligés de les abandonner, nous aimons mieux, tous tant que nous ſommes, comme déſeſpérez, ſi les armes nous manquent, nous aider des voiles, combattre juſques à la mort, & faire voir par notre déſeſpoir, que nous aimons mieux mourir les ar-

Majeſtad, que nos dexa yr y ſalgar con tal condition y partido noble y generoſo, y ſe contienta deſta tierra, laqual tantos grandes y principes faltaron de tomar otras vezes; y nos haziendo eſtad merced, juſtamente ſe podra llamar, el Rey Auguſto vencedor por tal illuſtre tratamiento hecho à valientes ſoldados vencidos no por balta de coraçon y animo, mas por mala ſuerte.

mes à la main, que de nous ſauver ſans elles, comme des lâches. C'eſt pourquoi, Monſeigneur, moi & mes compagnons, nous ſupplions Sa Majeſté, qu'elle nous laiſſe aller & ſortir avec cette honorable & noble condition, & qu'elle ſe contente de cette Ville devant laquelle tant & tant de grands Hommes ont échoué d'autre fois; & en nous faiſant cette grace, il pourra juſtement ſe nommer un Roi auguſte & vainqueur, ayant ſi généreuſement traité de vaillants ſoldats vaincus, moins faute de courage, & de cœur, que par leur mauvaiſe fortune.

A ces paroles, par trop audacieuſes pour un vaincu, reſpondit Monſieur le Conneſtable, qui eſtoit de ſon naturel fort impatient d'un glorieux, & qui le ſçavoit gourman-

der & rabrouer très-bien, quand il l'entreprenoit, ainsi que je l'ay veu souvent : *Capitaine ; mon amy, je vous estimerois grandement, si vostre force & pouvoir estoit correspondants à vostre parole & bon vouloir, que vous me voulez tant faire paroistre. Mais je vois bien que vous ne connoissez pas vostre fortune, ou bien que vous la dissimulez : voulant, par advanture, faire nouveaux droits en guerre ; que le vaincu donne loi au vainqueur ; & par advanture vous vouloir réserver un si grand advantage, que de vouloir emporter les armes, non-seulement sur moy, qui sçais assez ce qu'elles vallent, mais sur un Roy, jeune, courageux, & présent en ce siege, qui ne voudroit céder, non à vous (avec lequel le paragon n'est nullement semblable, non plus que du ciel au plus bas de la terre,) mais au plus grand Prince du monde. Et semble que vostre demande est fort contraire à vous-mesme, en ce que faites nostre Roy si grand (comme certes il est assez conneu tel par-tout, sans que le disiés :) & néantmoins, vous prétendez d'emporter sur luy, & avoir l'honneur de ce qu'il pourchasse le plus en ce monde ; comme voulant dire, que, quelque grand Prince qu'il soit, vous n'entendez estre inférieur à luy en la conservation des armes, & réputation d'hon-*

neur. Vrayment, beau Sire, je l'aymerois de vous, & ſeroit bon, que le preneur fuſt pris, & le Victorieux fuſt vaincu; & que celuy qui fait trembler terres & mers, cédaſt en réputation des armes à un tel oyſeau que vous. Or, ſçavez-vous qu'il y a? La grace que l'on peut faire aux malheureux, c'eſt de leur déclarer promptement leur malheur. Par-quoy, la meilleure nouvelle que je vous puiſſe faire ſçavoir, eſt que ſi vous n'acceptez ſur le champ la compoſition que je vous ay propoſée, vous vous retiriés ſoudain; car avant qu'il ſoit quatre heures, je vous auray pris d'aſſaut, & ne vous donneray loiſir de changer d'advis: & vous aſſeurez que, ſi vous eſchappez de l'eſpée, la corde ne vous faudra, pour vous apprendre à vouloir capituler avec celuy qui tient voſtre vie & voſtre mort en ſes mains.

Voilà la reſponſe de Monſieur le Conneſtable, & digne d'un tel Capitaine, & qui ſe peut dire à beau jeu beau retour; dont le Capitaine Eſpaignol demeura ſi eſtonné, que, rongeant le frain de ſon cœur, demanda encore par une importunité, au moins que luy douzieſme ſortiſt avecques ſes armes. Cependant, Monſieur le Conneſtable, par une grande ruſe de guerre, fait advertir les autres Eſpaignols, que Romero ne play-

doit plus pour eux, que pour luy ſeulement, & une douzaine d'autres à ſon choix, laiſſant les autres en crouppe à la mercy de l'eſpée. Ce qu'entendant le reſte des autres Eſpaignols, ſoudain s'accorderent à la meſme capitulation que les Allemands & Flamands, & ſortirent tous enſemble, dont Romero cuyda ſe déſeſpérer, qui demeura priſonnier parmy nous.

Je tiens ceſte Hiſtoire de nos François, qui y eſtoient préſents, & du-dict Julien Romero meſme, qui me la conta mieux que je ne le dis; & ce fut lors que nous allions à Malthe, entrant dans le Far de Meſſine. Nous viſmes derriere nous quinze galleres de Sicile venir d'un bon vent en poupe, avec le Baſtard, qui en un rien (encore que nous fuſſions fort loing d'elles, & nous quaſi touchant Meſſine,) eurent atteint nos pauvres petites fregattes, montant à douze ou treize. Car nous n'euſmes pas pluſtoſt pris port & terre, qu'eux quaſi auſſi-toſt firent de meſme. Ces-dictes galleres venoient de la Goulette pour y porter vivres, munitions & ſoldats, craignans la venuë du Grand-Seigneur, qui la menaçoit, ou Malthe. Parmy ces honneſtes Eſpaignols, qui eſtoient dans ces galleres, ſe trouva le-dict Julien Romero, qui, s'eſtant enquis, & trouvant que nous eſtions François, nous vint, comme très-courtois Cavallier, ſaluer & accoſter le

long du-dict port, & arraisonnant maintenant avec Messieurs d'Estrosse & de Brissac, ores avecques autres, cependant que nous avions envoyé à la Ville chercher logis, & nous promenans le long de ceste belle place de fort, auprès de ceste belle fontaine, & maintenant avecques l'un & l'autre : & fut fort ayse de parler à moy, d'autant que de tous nous autres Gentils-Hommes qui estions-là, il n'y avoit nul qui parlast Espaignol que moy; car il n'y avoit qu'un an que je ne faisois que venir d'Espaigne, & le parlois fort friandement : dont, entre autres propos que me tint ce Seigneur Juliano, fut qu'il me demanda des nouvelles de France, & de Monsieur le Connestable, & comment il se portoit sur son vieil asge? Et luy en ayant dit de bonnes, il monstra qu'il en estoit fort joyeux, ce me dit-il; & puis me continua de dire ses louanges, & comme une fois il luy avoit fait si belle peur qu'il eust eu jamais en sa vie : & me fit ce discours précédent, avec les plus belles paroles du monde; si-bien que je ne vis jamais mieux dire, car il estoit très-éloquent à la soldade.

Outre plus, me dit qu'il craignoit fort ceste fois, que Monsieur le Connestable, ou le Roy, luy fissent très-mauvais party de la vie; d'autant qu'ils le menacerent, & luy reprocherent, qu'après avoir receu du Roy François tant d'honneur en sa Cour, sur

l'octroy du camp clos, qu'il luy avoit donné, sans reconnoistre un tel bienfaict, s'en estoit allé, de son plein vouloir, servir le Roy d'Angleterre en la guerre de Boulloigne, estant pour lors tresves entre l'Empereur & Sa Majesté Chrestienne. Mais il me dit en cela ses raisons, que l'Empereur estoit irrité contre luy, pour avoir esleu le camp en France, à ce qu'il me dit. Nonobstant cela, si faillit-il à courir fortune de la vie; car Monsieur le Connestable estoit sévere en ces choses-là.

Ce combat fut le commencement de réputation du-dict Seigneur Julien, encore que ce ne fust rien qui vaille, à ce que j'ay ouy raconter à force Gentils-Hommes, & autres, qui vivent encore. Il servit plus de risée & mocquerie, que d'autres choses; si-bien que, de despit, le Roy en jetta de bonne heure le baston. Car en lieu de combattre vaillamment à outrance, la partie de Julien, encore que la fortune luy fust au commencement assez bonne, & meilleure que de Julien, commença à crier par trois fois:

No te quiero, Segnor Juliano.	*Je ne vous en veux point, Seigneur Juliano.*

Et de-là vint le proverbe qui a long-temps couru à la Cour, & en France:

No te quiero, Segnor Juliano.	*Je ne vous en veux point, Seigneur Juliano,*

qui se disoit quand quelqu'un fuyoit la luitte. Toutesfois, il y alla un petit plus de l'honneur du dict Juliano que de l'autre, & en a fait depuis toute sa vie grand triomphe, qui luy a aydé, avec d'autres belles advantures qu'il a couru pour son Empereur, & son Roy, aux guerres, pour le service desquels enfin est mort honorablement en ces guerres de Flandres.

Avant que finir, je diray ce mot, que tous gallants Hommes, Cavaliers, & Capitaines, me semble qu'ils doivent fort peser ceste response sus-dicte de Monsieur le Connestable; car il n'y a mot qui ne porte sa sentence, & advis très-nécessaire pour eux, & mesme pour la braveté qu'il usa à son brave. Sur quoy je feray ce petit conte, que lorsque nous allasmes à Malthe, partant de Messine avec nos frégattes, nous vinsmes coucher à une petite Ville entre Messine & Sarragosse, qui se nomme Cataigne, là où l'on dit que le premier fondement & parlement des Vespres Sicilianes fut fait & jetté. Arrivans-là, ceux de la Ville tinrent leurs portes serrées, & firent difficulté de nous laisser entrer. Il y eut parmi nous un Capitaine Provançal, qui, se voulant faire de feste, parce qu'il jargonnoit un peu, & assez mal, l'Espaignol, qui alla se présenter à la porte, & y demander entrée, plus par bravade, que par courtoisie. Sur-quoy, il y eut un soldat Espaignol, peu

endurant, qui s'advançant, pouſſa aſſez diſcourtoiſement le-dict Capitaine, pour s'oſter de devant la porte. Le-dict Capitaine luy dit :

Soldado, que quereys hazer?	*Soldat, que voulez-vous faire?*

L'autre bravaſche luy reſpond :

Te tratar de bravo, porque hazeys del bravo. Vaya ſe : apartad os da qui ; y accuerdaſe de las Viſperas Scicilianas.	*Te traiter en brave, parce que tu fais du brave. Va-t-en : retire-toi d'ici ; & ſouvien-toi des Veſpres Siciliennes.*

Il y eut un honneſte jeune Gentil-Homme François, qui parloit fort bon Eſpaignol, que je ne nommeray point pour ſa gloire, qui ſe mit à parler le friand Eſpaignol. Auſſi toſt qu'il l'euſt ouy, il quitta tout, & vint à luy, & luy dit d'une grand joye :

Boto à Dios que tal hablar me plaze!	*Ah, Dieu! qu'un tel parler me plaît.*

& dit à l'autre :

Apartad os da qui, barragoyno : no quiero hablar con vos; yo hablo con eſto Cavallero muy gentil hablador :	*Retire-toi d'ici, baragouin : je ne veux point parler avec toy ; mais bien avec ce Cavalier, qui parle ſi agréablement :*

& venant à luy, l'embraſſa à la mode ſoldadeſque, & cauſerent fort enſemble de noſtre voyage en paſſegeant, & puis allerent ſouper enſemble, que le gentil Cavallier François

luy donna, & l'autre l'accepta galantement. Car ils ayment ces gens-là à faire aussi bonne-chere que nous, mais que ce ne soit à leurs despens; car autrement, ils se laissent mourir de faim. Ce fut à mon homme à se retirer; car il y eust eu de la rumeur. Toutesfois, cela se passa. Comme il y a tousjours & d'uns & d'autres, & les uns courtois, & les autres arrogans, on nous laissa entrer courtoisement, & vivre & coucher pour nostre argent.

Si faut-il que je fasse à ce propos un plaisant conte, qui m'arriva une fois à Paris, au commencement des premieres guerres. Ainsi que le camp s'estoit acheminé à Estampes pour se dresser, moy ayant envoyé tout mon train devant, & demeuré à Paris pour quelques affaires, qui me restoient, ou possible pour l'amour, je dirois mieux, je prins la poste pour aller joindre l'armée au-dict Estampes. Je n'avois qu'un homme des miens, moy avec mon postillon. Estant entre les deux portes de Sainct-Jacques, voicy venir la garde, qui estoit grosse & grande, & qui se faisoit fort estroictement en ce temps, & entre autres un grand homme, marchant du quartier St. Jacques, qui portoit une grande hallebarde, & grand-barbe, & une cuyrasse, qui arreste fort rudement mon postillon, & prend la bride de son cheval. Je m'advance, & crie: *Mort-Dieu! l'homme à la grand-barbe, que voulez-vous faire?* Il vint à moy aussi-

tost, & me présentant la poincte de l'hallebarde, il me dit : *Mort-Dieu ! l'homme sans barbe, je vous veux arrester. Où est vostre passeport ? Ne sçavez vous pas l'Ordonnance qui a esté faite, de ne sortir sans passeport du Prevost des Marchands ?* Tout-à-coup je me vis entouré de cent pointes d'espées, de picques, d'hallebardes. Ce fut donc à moy à monstrer mon passeport, (car je l'avois,) & luy dire qu'il le devoit demander plus honnestement & doucement, & que je n'estois bastant pour faire teste à un corps-de-garde si remply. Toutesfois, après belles excuses, nous fusmes amis comme devant : & estant arrivé, j'en fis le conte à feu Monsieur de Guyse, qui le trouva bon, tant de la demande, que de la response, & en rit bien, ensemble plusieurs de l'armée, ausquels j'en fis mesme part ; car, comme me dit Monsieur de Guyse, un brave à bravé un brave, & quittes de-là tous deux.

Quand le Duc d'Albe passa en Flandres contre les guerres civiles des Gueux, il ne se voulut servir d'autre Infanterie que de l'Espaignolle, & n'y en mena d'autre. Mais quelle estoit-elle ? L'une des plus belles qui jamais fut mise en campaigne ; car il en fit choix parmy tous les Terces de Lombardie, de Naples, de Seville (1), de Sardaigne ; si-bien

(1) De Sicile, *apparemment.*

que de ce beau choix, il en fit un corps très-beau & bien fourni, jusques à neuf ou dix mille ; n'y ayant rien à dire, soit en belles armes, soit en parades d'habillements, soit en bonté & vertu d'hommes, soit en leur entretien de vivres & de payes, jusques à leurs Courtisannes, qui en parures, paroissoient Princesses. Bref, rien n'y manqua. Et comme par où ils passoient près de la frontiere de France, vers la Lorraine, les chemins estoient rompus de gens quasi (par maniere de dire) pour les voir, on leur demanda pourquoy le Duc n'avoit avec luy pris d'autre Infanterie, Italienne ou Tudesque? Aucuns respondirent :

Porque cognossa bien, que con singular virtud de nos otros Espagnoles, ha de alcançar en esta güerra el clarissimo nombre de gran Capitan, mas que ningun otro que unca fue.

Parce qu'il sçait bien que, par notre valeur & par notre grand courage, il doit acquérir dans cette guerre le nom de grand Capitaine par-dessus tous ceux qui l'ont jamais été.

Comme de vray, par leurs seules armes, il a fait trembler tout ce Pays-là, & remis en son premier debvoir.

J'entretenois une fois, dans le Chasteau de Milan, un vieux soldat Espaignol, morte-paye de léans, qui avoit toute sa vie consommée aux guerres de l'Empereur Charles, &

me racontoit, qu'il n'aymoit rien tant que les soldats Espaignols ;

porque, come buenos officiales y labradores, havian texido con sus manos proprias la corona de laurel que llevana al derredor de la cabeça, no temiendo dar fin a sus vidas, para hazer bivir la fama del, y dellos.

parce que, comme bons artisans & bons ouvriers, ils avoient travaillé de leurs propres mains la couronne de laurier, qui lui ceignoit le front; ne craignant point de perdre la vie, pour établir sa gloire & la leur.

Un simple soldat Espaignol, pour avoir esté trouvé en quelque larcin, fut condamné d'avoir une oreille coupée; à quoy s'écria, en disant :

Una oreja, pesia tal! Mas querria yo morir, que suffrir tal affrenta. En tanto dixo el Capitan concedase esta gratia a este soldado tan desseozo de la honra;

Une oreille, maugrebleu! Mais j'aimerois mieux mourir, que de souffrir un tel affront. Alors le Capitaine ordonna qu'on accordât cette grace à ce soldat si desireux de son honneur;

& il ayma mieux passer par les armes, & mourir, que d'avoir l'oreille coupée.

J'aymerois autant d'un soldat Gascon, lequel, estant sur l'eschelle près de la mort, il y eut une femme qui le vint requerir pour

mary, ainſi que le temps paſſé ſe faiſoit, ſuivant l'ancienne loy des Gots. Luy, la voyant boiſteuſe, laide, & fort contrefaite, & marcher incommodément, il dit : *Que ferois-je de cela? Je n'en aurois que du deſplaiſir & incommodité. Pinge, pinge*, (dit-il au Bourreau ;) qui eſt autant à dire en Gaſcon, *Pends*, *Pends* : ce qu'il fit; & le galland ayma mieux eſtre pendu, que de s'aſſubjectir à une ſi laide beſte. Celuy-là eſtoit fort curieux de ſon ayſe, & ennemy de la laideur.

Aux premieres Guerres civiles, lorſqu'il fallut aſſaillir les Fauxbourgs & Portereaux d'Orléans, feu Monſieur de Guyſe commanda aux François donner d'un coſté, & aux Eſpaignols de l'autre. A la teſte du Régiment des Eſpaignols, ſe trouva un jeune ſoldat, qui, par-deſſus tous, ſe faiſoit ſi bien paroiſtre en ſes armes, & ſon harquebuze, & ſon fourniment fort beau, & très-leſte en grace, en façon, & en habillement, car il avoit un pourpoinct de ſatin jaune, tout couvert de paſſement d'argent, & les chauſſes à bandes de meſme, avec un chapeau de taffetas noir, tout couvert de plumes jaunes, ſi-bien qu'il le faiſoit très-beau voir; car avec cela, il eſtoit beau & agréable de viſage, & d'une jolie, gentille, & maigrelline taille. Enfin, il paroiſſoit tel, que feu Monſieur de Guyſe demanda à Dom Caravajal, (qui leur commandoit,) qui eſtoit ce jeune homme ; car

à ſa contenance, il monſtroit eſtre de lieu & de courage? Caravajal luy reſpondit, qu'il eſtoit de la Maiſon de Mandozze, de laquelle ſont ſortis de grands perſonnages en tout: & ſur ce, il le préſenta à Monſieur de Guyſe, pour luy faire la révérence. Ainſi que mon-dict Sieur de Guyſe le reçeut fort courtoiſement, & Caravajal luy dit la bonne opinion qu'avoit Monſieur de Guyſe de luy, & comment il luy avoit demandé ſon nom; en faiſant la révérence à Monſieur de Guyſe, & luy en rendant humbles graces, alors ce jeune homme reſpondit:

Monſegnor, oy o morire con honra; o mudare mi color amarillo en collorado, por alguna ſangrienta y noble herida; o hare algun illuſtre ſegnal de mi nombre; por la merced y favor de mi General que lo ha pedido.	*Monſeigneur, ou je mourrai aujourd'huy avec honneur, ou je changerai ma couleur jaune en vermeille, par quelque cruelle, mais honorable bleſſure; ou je laiſſerai quelque marque illuſtre de mon nom, pour reconnoître la grace & l'honneur que m'a fait mon Général de s'en informer.*

Ainſi qu'il le dit & promit, ainſi il le tint: car d'abordade, & s'advançant des plus avant, il reçeut une grande harquebuzade au corps,

du costé gauche, dont pourtant il ne mourut; & Monsieur de Guyse le fit penser fort soigneusement, & deux jours après le fit mettre sur l'eau dans un batteau, & le conduire à Bloys avec d'autres blessés : & vis comme Monsieur de Guyse le recommanda à la Reyne par Jehan-Baptiste, qu'on nommoit le Compere, qu'il envoyoit vers elle. Je vis tout cela; car j'y estois.

Certes, ce jeune Gentil-Homme Espaignol accomplit mieux sa parole, que ne fit une fois un grand Seigneur Estranger, que je ne nommeray point, pour sa qualité qu'il faut révérer; lequel, s'estant retiré vers le Roy Henry, pour avoir receu une par trop grande injure de l'Empereur Charles, qui luy avoit fait massacrer son pere, aussi qu'un sien frere estoit mort dans un siege pour le service du Roy. Quelque temps après, ainsi que le Roy Henry marchoit pour livrer battaille à l'Empereur devant Valenciennes, le jour avant, lorsque l'armée marchoit en belle ordonnance de guerre, & que ce jour on tint l'Empereur plus près qu'il n'estoit, le-dict Seigneur, armé de toutes pieces, monté sur un beau coursier, grand & fort, se vint présenter au Roy, & ayant tiré son espée, dit au Roy : Sire,

Hoggi con questa spada io voglio vindicar la morte del pa-

Aujourd'huy, je veux avec cette épée venger la mort de mon

dre,

dre, & del fratello.	*pere, & de mon frere.*

Et voyant que le Roy aplaudissoit à ses beaux mots, plus encouragé, vint à pousser son cheval en-avant, pour luy faire quelques passades. Mais le cheval estant un peu rude & gaillard, & trouvant son homme soubs soy un peu de légere tenuë, s'advisa de s'en deffaire, & le porter par terre, en lui faisant faire la conversion de Sainct Paul : & ce fut au-dict Seigneur à crier :

Ahi me! yo son mezzo-morto;	*Ah! je suis à demi-mort;*

& toute la jeunesse qui estoit près du Roy Henry, à rire leur saoul, & à faire relever le-dict Seigneur. Le lendemain, qui estoit le jour qu'on pensoit asseurément de venir aux mains, puisqu'on y avoit failly le jour précédent, & que les deux armées ne s'en pouvoient desdire, le-dict Seigneur voyant que c'estoit à bon escient qu'il y falloit faire, commença à crier :

Come! non c'e nissun fiumare, nissuno bosquo, nissuno monte, tra noi & loro! Questo non è buono.	*Comment! il n'y a ici aucune riviere, aucun bois, ni aucune montagne, entre eux & nous! Cela n'est pas bon.*

Asseurez-vous qu'il desiroit bien quelque obstacle, ou de montaigne, ou de marets, ou d'une riviere, ou ruysseau, pour se garder

de joindre de près; mais il n'y avoit lieu. Que si l'Empereur eust voulu mordre, le champ de Mars ne fut jamais si beau : mais il fuyt le choc par de bons retranchements qu'il avoit fait auprès de la Ville de Valenciennes; si-bien que, pour le coup, la partie ne fut jouée en gros, si-non par légeres escarmouches : ce qui fut un grand contentement au-dict Seigneur, qui par-advant avoit menacé, & crié vengeance; car il ne vouloit venir aux mains nullement, si-non de paroles bravasches, dont il s'ayda encore pis que devant. Je tiens ce conte de Monsieur d'Uzais, qui le faisoit le plus plaisamment qu'il estoit possible. Au bout de trois ans, le-dict Seigneur, & son frere, & toute sa maison, se retirerent du party du Roy; & sans aucun respect d'injure receue, espouserent & prinrent celluy de l'Empereur.

Le jour de la battaille de Cérizolles, ainsi que le Marquis del Gouast reconnoissoit nostre armée qui marchoit à luy, il vint dire aux gens-de-pied Espaignols:

Ea, soldados; a qui estan, à mi parecer, los Gasgones, vuestros vezinos, y quasi hermanos a ellos. Que si son vencidos, semos vencedores, ny mas ny menos quan-

Courage, soldats; les Gascons, vos voisins, & presque vos freres, sont ici, si je ne me trompe. Que s'ils sont vainqueurs de tous les autres, ni plus ni moins, que quand

do un cuerpo esta derribado y caydo en tierra; todos los otros miembros quedan sin fuerça y valor.

un corps est abattu & renversé par terre, tous les autres membres restent sans vigueur & sans force.

Voilà une grande louange pour les Gascons, mettant toute la force de l'armée ce jour là en eux, comme en estant le vray corps, & que quasi un corps ayant esté deffait & abbattu, toutes les autres forces n'avoient que tenir. Je tiens ce conte de Monsieur de Grillé, brave & gallant Gentil-Homme Provençal, qui, pour sa valeur, fut despuis faict du Roy Sénéschal de Beaucayre ; & qui estoit Capitaine en chef d'une Compaignie de gens-de-pied en ceste battaille ; & qui parloit bon Espaignol ; car ayant esté pris dans Thérouanne, avoit demeuré trois ans prisonnier parmy eux.

Estant à la Cour d'Espaigne, au retour de la conqueste de Belys, force gallants Hommes, Gentils-Hommes, Capitaines, & autres Espaignols, qui y avoient estez, estans venus à la-dicte Cour, pour faire la révérence au Roy, & se faire remarquer & reconnoistre pour leur voyage, je vis passer, estant dans une boutique d'un Marchand, un jeune Gentil-Homme bizarre, & fort bigarré en ses habillements, & force plumes en son bonnet de diverses couleurs, monté sur un

cheval d'Espaigne, beau, avec une housse de velours, relevant ses moustaches à chaque pas de son cheval; enfin, faisant bien la piaffe, vray piaffeur, homme de main, point autrement. Je vins demander à un Capitaine, qui estoit dans la boutique, marchandant avec moy, qui pouvoit estre celui-là qui faisoit si bonne mine? Il me respondit seulement:

Es aquel que tomo el Pignon de Belys, y nunca fue. Dexad lo ir, Segnor, y volar à todos los Diablos, con sus plumas, que tan mal haze del bravo.	*C'est celuy qui prit le Pignon de Belys, où cependant il ne fut jamais. Laissez, Monsieur, aller à tous les Diables, avec ses plumes, cet homme qui fait si mal-à-propos le brave.*

J'aymerois autant d'un Gentil-Homme Tolédan, lequel menaçoit tous les jours, qu'il s'en alloit faire un voyage aux Indes, & jamais ne partoit. Un jour, il parut avecques un chapeau tout couvert de plumes, dont il y en eut un qui rencontra ainsi sur luy:

No es possible que no salga agora este virote, pues questa tan bien emplumado.	*Il est impossible que ce trait ne parte point présentement, puisqu'il est si bien emplumé.*

Faisant allusion sur un vireton, ou traict d'arballeste, qui part & décoche mieux, quand il est bien empenné.

C'estoit lors un grand cas, que ceste conqueste de Belys, & de son Pignon, qui estoit une haute roche, où il y avoit une forteresse fort mal-aisée à monter : & dedans y pouvoit avoir quelques soixante Turcs natutels; mais ils s'effrayerent, & s'en allerent, n'ayant tenu que trois à quatre jours. L'armée, qui estoit devant, estoit très-belle, de plus de dix mille hommes, & de soixante & dix galleres, où commandoit Dom Garcie de Tolede, Vice-Roy de Sicile; car je la vis.

J'ay ouy raconter en Espaigne à de vieux Capitaines & soldats Espaignols, que Gonsalle Pizarre, s'estant esmeu & rebellé contre l'Empereur Charles, luy fit de grandes guerres civiles aux Indes, auxquelles ne fut vaincu jamais, quelque battaille qu'il ait donné, ny rencontre, si-non à la derniere qu'il donna, en ayant combattu jusqu'à l'extresmité luy & ses gens, [illegible]

no come leones, mas come verdaderos Espagnoles :	*non comme des lions, mais comme de vrais Espagnols :*

voulant par-là inférer, qu'ils estoient plus braves & hardis que lyons. Et luy, ne pouvant plus, & ses gens tous deffaicts, il demanda à un de ses compaignons & Capitaines, qui s'appelloit Jehan d'Acosta : *Que fairons-nous, nous autres qui sommes restez seuls? Allons-nous en* (respondit Acosta) *vers la Gasca*, qui estoit un Capitaine de leur

contraire party. *Allons-y donc*, dit Pizarre.

Vamos à morir, come buenos y verdaderos Christianos.	*Allons mourir comme bons & vrais Chrétiens.*

Penſant eſtre un acte de bon Chrétien, ce dict le conte, d'aymer mieux ſe rendre à ſon ennemy, que fuyr. Auſſi dit on que jamais ſes ennemis ne veirent ſes eſpaules. Et voyant auprès de ſoy Villavicencio, il luy demanda qu'il eſtoit? L'autre reſpondit,

qu'era Sergente Major del campo Imperial.	*qu'il étoit Sergent Major du camp Impérial.*
Et yo, *reſpondit-il*, ſoy Gonzale Pizarro el deſdichado;	*Et moy je ſuis le trop malheureux Gonzale Pizarre;*

& luy donna ſon eſpée.

Il marchoit en brave Cavalier, & en contenance Royale. Il eſtoit monté ſur un beau & puiſſant cheval, que ce jour il avoit faict ferrer de treize cloux de chaſque pied, afin qu'il ne luy manquaſt au beſoing, armé d'un jacque-de-maille, & une cuyraſſe fort riche. Ce Sergent-Major fut fort ayſe d'avoir faict butin d'un tel priſonnier, & incontinent le mena devant de Gaſca, qui eſtoit celuy qui commandoit, qui luy demanda ſoudain, *s'il eſtoit beau d'avoir eſmeu & bandé tout ce Royaume contre l'Empereur ſon Souverain & maiſtre?* Pizarre reſpondit :

Yo, y mis hermanos, haviendo conquiſtado eſtas tierras y Paezes, à nueſtras gueſtas, trabajos, gaſtos, y ſangre, no havemos penſado pecar contra la Sacra Maeſtad, gardando las, y regiendo, y gouvernando, come legitimos Segnores y Conquiſtadores.

Mon frere & moy, ayant conquis ces terres & ce Pays à nos propres dépens, travaux, fraix, & par notre propre ſang, nous n'avons point penſé pécher contre Sa Majeſté, en les gardant, & les gouvernant, comme légitimes Souverains & Conquérants.

Alors, Gaſca diſt qu'on l'oſtaſt de devant luy; & y eurent pluſieurs ſoldats, qui eurent chaſcun plus de cinq ou ſix mille peſants d'or pour leur butin. Le lendemain de ſa priſe, il fut ſententié à mort, & à eſtre décapité, & mené ſur une mule les mains liées, & ayant une cappe ſur les eſpaules. Il mourut en bon Chreſtien, par ſignes, ſans parler un ſeul mot, retenant au reſte avec ſoy une authorité encore grande, grave façon, & contenance ſévere. Sa teſte fut portée en la Ville des Roys, où elle fut miſe ſur un pilier de marbre, enfermée d'un treillis de fer, avec ce tiltre ou eſcriteau:

A qui eſta la cabeça del trahidor Gonzalle Pizarro, el qual dio la batalla en la valle de

C'eſt icy la tête du traître Gonzale Pizarre, lequel donna la battaille contre

Xaquſagnava contra la bandera y eſtandarte Real del Imperador ſu Segnor, al Lunes 9 de Abril 1548.	*l'armée Royale de l'Empereur ſon Souverain, dans la vallée de Xaquſagnava, le Lundi 9 Avril* 1548.

Voilà la fin de Gonzalle Pizarre, qui ne fut jamais vaincu en battaille qu'il aye donné, encore qu'il en ait donné pluſieurs. Diego Centeno paya au bourreau ſes habillements, qui eſtoient fort riches, afin qu'il ne le deſpouillaſt point, le faiſant enterrer avec eux en la Ville de Cuſco, nonobſtant qu'il euſt eſté ſon grand ennemy capital. Acte beau, & certes digne, diſant :

Que non era tratto de Chriſtiano, ny tan poco de Cavallero, injuriar y offender los muertos.	*Qu'il n'étoit point d'un Chrétien, non plus que d'un Cavallier, d'injurier & offenſer les morts.*

Il ſe dict de pluſieurs, & s'en voit, qui n'ont faict ce traict à leurs ennemis, dont Dieu les en pardonne.

Après la Sentence de Pizarre, on la donna de meſme à Franciſco Caravajal, l'un de ſes complices & Capitaines, à eſtre pendu, mis en quatre quartiers, & ſa teſte avecques celle de Pizarre, dont il diſt :

Harto es, pues que no puede morir dos vezes.	*C'eſt aſſez, puis que je ne peux mourir deux ſois.*

Un soldat Gascon, en Piedmont, ayant esté ainsi condamné avoir la coupe testée, comme dict Rabelais, il dist :

Cab de Diou, lou cab ! You donne lou reste per un hardyt.	*Testebieu ! la teste ! Je donne le reste pour un denier.*

Il dist bien un autre mot : mais il est trop sallaud ; & pour ce, je le tays, bien qu'il fust plaisant, mesme estant sur le poinct de la mort.

Ainsi en dist de mesme une fois un pauvre Diable Espaignol, qu'on condamna estre pendu :

Harto es. Desde yo muerto, que me ilevan à la carniceria.	*C'est assez. Dès que je serai, mort, que l'on me porte à la boucherie.*

Un autre, ayant esté condamné par le Juge d'estre pendu, il ne sceut que luy dire, si-non, d'un despit, qu'il ressembloit bien à Pilate ; mais le Juge respondit bien mieux :

A lo menos, no levare mis manos, para castigar un tan grand vellaco come vos.	*Au moins, ne laverai-je point mes mains, pour condamner un aussi grand frippon que toy.*

Un autre dist aussi bien, estant condamné d'avoir les deux oreilles coupées. Ainsi que le Boureau luy eut haussé les cheveux pour les voir, & les luy couper, & ne les ayant point trouvées, le Bourreau luy dist de colere :

Burlais vos affi de la gente ?	*Te mocques-tu donc ainsi du monde ?*

L'autre luy respondit :

Cuerpo de tal, soy oy obligado dar orejas cada Martes ?	*Corbieu ! suis-je donc obligé de fournir des oreilles tous les Mardis ?*

Pensez que c'estoit un Mardy qu'on les luy avoit coupées auparavant, & que pour cela il n'en amanda ny n'en empira son marché.

Voilà comment ces marauts se gaudissent, sur le poinct de la mort. Ce ne sont pas eux seulement, mais gens de plus grande estoffe, & de plus saincte vie qu'eux; ainsi qu'il advint à un Fray Bernardin Espaignol. Ainsi qu'il estoit sur les agonies de la mort, & qu'un sien compaignon le vint consoller, & remonstrer qu'il n'en mourroit point ce coup, & que pour le seur il estoit prédestiné de mourir un jour Prélat, il luy respondit plaisamment.

Otros moriran Prelados, & yo morire pelado.	*D'autres peuvent bien mourir Prélats; mais pour moy, je ne mourrai que pelé.*

Cela vouloit inférer, qu'il mourroit la teste pelée & raze, comme Religieux qu'il estoit, ou qu'il eust quelque maladie chaude.

Pour retourner à ce brave Caravajal, outre qu'il fust brave & vaillant en faicts, il estoit aussi subtil à mots, & sur tout avec

cela très-cruel, & tel que le proverbe en sortit de luy:

Mas fiero y cruel que Caravajal.	*Plus fier & plus cruel que Caravajal.*

La nuict paravant qu'il fust exécuté, le Capitaine Centeno le fut voir. Caravajal fit semblant, tant il estoit glorieux, de ne le connoistre point. Quand l'autre luy eut dict s'il ne le reconnoissoit pas, il respondit:

Come te podria yo cognoscer, que nunca te vi por delantera, sino por la trasera y detras?	*Comment pourrois-je te connoître? Je ne t'ay jamais vu pardevant, mais tousjours par-derriere?*

Quelle chasse! par laquelle luy donna entendre soubs bourre, & le piqua, que l'autre avoit tousjours fuy devant luy en tous ses combats.

Chasse certes aussi bonne que celle d'une Dame de la Cour d'Espaigne, laquelle, voulant mal à un Cavalier, qui estoit allé en ceste derniere guerre de Grenade, ainsi que le bruict vint à la Cour, qu'il y estoit mort, elle dist:

No puede ser; porque los Moros no coment mas carne de liebre.	*Cela ne se peut; car les Mores ne mangent point de chair de lievre.*

Villaine attaque pourtant, pour le taxer de couärdise, comme le lievre, qui fuit tousjours, & ne combat jamais: ou possible pour

la lepre; car les Mores n'en mangent point pour ce subject, non plus que du pourceau, & autres animaux deffendus en leur Loy.

Pour parler de la cruauté de ce Caravajal, il se dit, qu'il tua plus de cent hommes de sa main propre en une battaille qu'il donna. Il estoit asgé de plus de quatre vingts & quatre ans lorsqu'il mourut. Quel brave & vaillant vieillard! Il fut fort dur à se confesser. Il avoit porté une enseigne en la bataille de Ravenne, & paravant avoit esté soldat du grand Capitaine Gonsalve, au Royaume de Naples. De bon maistre, bon apprentif; car ç'a esté un des meilleurs hommes de guerre qui ait jamais passé aux Indes, ce disoit on lors.

Les Maisons de Pizarre & de Caravajal, furent du tout rasées, & dedans toutes semées de sel, avec tels escriteaux : *Icy sont les maisons des traistres Pizarre & Caravajal.* De mon temps, que j'estois en Espaigne, leurs noms & valeurs raisonnoient encore par la bouche d'une infinité de gens, & en racontoient de beaux & esmerveillables actes, & ne se pouvoient saouller d'assez les louer. Que c'est que de vaillance! Car qu'elle soit ou mal ou bien employée, elle est tousjours estimée, ainsi que dict le reffrain en Latin :

Fama, sive bona, sive mala, fama est.

Et autres disent:

Sive bonum, sive malum, fama est.

C'est-à-dire,

Toute renommée, soit bien ou mal, est renommée; ou bien : *Soit bonne ou mauvaise, c'est renommée :* & mesme quand elle part d'un cœur vaillant & généreux, & non point poltron; car enfin, tout cœur généreux, qui entreprend quelque chose de grand selon soy, ne sçauroit estre autrement que fort estimé, & loué, comme Máchiavel en est de cet advis. Mais pourtant, il est bien tousjours plus louable & plus sainct, faire bien que mal; car enfin, le bien est tousjours récompensé pour le bien, & le mal pour le mal.

Il faut conter ceste rodomontade en faict, qui est très-belle, & pourtant incroyable.

Muchas cosas han acaecido à los Espagnoles en diversas partes, despues que, con invincibles animos, andan desplegando sus banderas quasi per todo el mondo; por las quales han merescido entre	*Les Espagnols ont exécuté de grandes choses en diverses parties du monde, depuis qu'ils ont porté leurs armes, & qu'ils ont déployé leurs étendards presque par toute la terre; pour lesquelles choses ils*

todas las nationes renombre de immortal memoria. Y dexadas muchas que por varias Historias andan celebradas, el hecho solo de un soldado, el qual indignamente esta puesto en olvido, fuerça a creer quanto sea el animo y valor de la gente Espagnola. Al tiempo que el Marques de Pescara andava en buelto en las profiadas guerras de Lombardia, haviendo se travada entra Franceses y Espagnoles una pelea, vino a herir una pelota à luys de la Segna, soldado, que andava puesto en hilera en su escadron infanteria, y no valiendo la deffensa del cocelete, le entro la pelota en el cuerpo. El animoso soldado, sentiendo, que la pe-

ont mérité entre toutes les nations le renom d'une gloire immortelle. En laissant donc beaucoup dont on parle dans différentes Histoires, la seule action d'un soldat, qu'on a indignement mise en oubli, force à croire quel est le courage & la valeur des Espagnols. Du temps que le Marquis de Pescaire s'en alloit aux guerres opiniâtres de Lombardie, une mêlée s'estant liée entre les François & les Espagnols, Louis de la Segna, soldat Espagnol, posé en file dans son bataillon, fut blessé d'une balle; & sa cuirasse n'étant pas suffisante, la balle entra dans le corps. Le courageux soldat, sentant que cette balle descendoit dans la

ſota baxava por los vazios a las tripas, apartado un poco de ſu ordenença, con incomparable eſfuerço y oſadia, ſacandoſe un cuchillo, ſe hizo una pequegna abertura en la barriga, por donde (coſa que parece fabula) hizo ſalir la bala: y bolviendo con los dedos las tripas para dentro, con animo nunca viſto, hizo con la punta del cuchillo, de una y otra parte, algunos agujeritos en ſus meſmas carnes, y paſſando por ellos la agujeta cozio con grande conſtantia la abertura que havia hecho: y buelto a ſu hillera, no ſe cognoſcio en ſu ſemblante el martyrio que de ſi, con ſus manos, havia antes hizo; ſu perſonado entre los muy ſanos,

concavité du bas ventre, ſe retira un peu de ſon rang; & avec un effort & courage incomparable, il tira un couteau, ſe fit une petite ouverture au bas ventre, par où (choſe qui paroîtra une fable) il fit ſortir la balle: & repouſſant dedans ſes boyaux avec ſes doigts, il fit, avec un courage qu'on n'a jamais vu, d'un côté & de l'autre de ſa bleſſure, divers petits trous dans les chairs mêmes, & y paſſant une éguillette, il recouſut avec une grande conſtance l'ouverture qu'il avoit faite. S'en étant retourné à ſon rang, on ne s'apperçut point à ſa mine du martyre qu'il s'étoit procuré par ſes propres mains: au contraire,

a quel que tenia el cuerpo tan mal disſpueſto; haſta que de ay à poco rato le hirieron de un harquabuſazo en la ceja, y quebraron un ojo, por loqual fue neceſſario que le ſacaſſen del Eſcadron, y no con menos dilligencia que admiration curado, vino a Valladolid donde eſtava el Emperador Don Carlos, y monſtrando el teſtimonio de ſu valencia, Su Majeſtad le hizo merced de cien ducados de rente para ſiempre.

il tenoit bonne contenance entre les plus ſains, quoi qu'il ſe trouvât en ſi mauvais état; juſqu'à ce que de-là à peu d'eſpace de temps on lui tira une harquebuzade dans le ſourcil, & qui lui créva un œil; c'eſt pourquoi, on fut obligé de le tirer de ſon bataillon; & ayant été panſé avec non moins de diligence que d'admiration, il vint à Valladolid où étoit l'Empereur Charles, & lui montrant le témoignage de ſa valeur, Sa Majeſté lui donna pour ſa récompenſe cent ducats de rente perpétuelle.

Je croy qu'après ce conte, il ne me faut meſler d'en faire un autre de plus grande générosité Eſpaignolle que celuy-là. Ceſte Rodomontade en vaut bien cent autres de paroles. Je penſe qu'on ne ſçauroit quel plus louer, où ce ſoldat Eſpaignol, ou M. Sce-

va, l'un des esleus & favoris soldats de Jules César, lequel après s'estre trouvé, luy faisant service, en plusieurs battailles, rencontres & combats, en la Gaule, & s'estre faict signaler pour un des vaillants & déterminez soldats qui fussent à son armée; &, venant la guerre entre luy & Pompée, en ce grand combat qui se fit entre deux à Durachie, ce soldat, après avoir eu un œil crevé, & son corps percé en six divers endroits de part en part, & son bouclier troué, auquel estoit encore fichées & plantées six vingt flesches qui l'avoient percé à jour, se jette (ce néanmoins) hardiment dans la mer, & fit tant qu'il se sauva à la nage, & vint trouver son Général: encore, après avoir si bien faict, se présentant a luy desnué de ses armes (chose illicite en la millice Romaine,) se mit à luy crier: *Ah! mon Empereur, pardonnez-moy si j'ay perdu mes armes.* A quoy César, ne fit autre esgard ny réprimande, mais le louant par-dessus tous, le mit en honneur & lestat de Centenier.

J'ay conneu un brave, scabreux & vaillant Gentil-Homme de Bretaigne, qui s'appelloit Monsieur de Mareuil, de fort bonne Maison, nourry autrefois Page d'honneur du Roy François premier, lequel asgé de soixante ans, en la battaille de Dreux, ayant faict ce qu'un homme de guerre peut faire vaillamment; & y ayant esté blessé en trois endroicts,

l'un d'un coup de piſtollet dans le bras gauche, & l'autre d'eſpée dans le corps au deffaut de l'harnois; & ſe ſentant foible du ſang qu'il rendoit, s'en vint trouver (tout ſanglant qu'il eſtoit, tant du ſang de l'ennemy que du ſien,) Monſieur de Guyſe, & luy diſt en luy monſtrant ſes bleſſures : *Monſieur, je vous ſupplie me dire & juger ſi je ſuis encore en eſtat de combattre, ou de me retirer pour me faire panſer! Que ſi vous me jugez encore bon pour retourner à la charge, & qu'ainſi le voulez, je m'y en vays pour m'achever : ſi-non, & qu'il vous plaiſe me commander de m'aller faire panſer, je m'y en vays; mais autrement, n'yrai-je point, ſi vous ne me le commandez.* Ouy, reſpondit Monſieur de Guyſe, *ouy, Monſieur de Mareuil, je veux que vous vous alliés faire panſer; & le vous commande, quand vous ne le voudriés pas : vous en avez aſſez faict pour voſtre part.* Je vis le ſoir que Monſieur de Guyſe en fit le conte; & le-dict Sieur de Mareuil fut ſi bien ſecouru & panſé, qu'il eſchappa, & veſquit encore plus de quinze ans après, tousjours auſſi brave & vaillant que jamais, & tousjours eſcabreux & querelleux, & avoit tousjours quelque querelle. Encore un an avant que mourir en eut-il une contre Saincte-Colombe le Begue, très-brave & haut à la main, & vaillant, & les trouva-t-on à Bloys

qui s'alloient battre, sans qu'ils furent empeschés, & puis accordez. Ce Monsieur de Mareuil fut pour ses mérites récompensé de l'Ordre de Sainct-Michel, qui estoit peu de chose ; car il estoit par trop commun : il méritoit de plus grands biens & grades.

Les soldats Espaignols, qui vinrent au premier voyage en France, avec le Prince de Parme, disoient :

Qu'eran todos de una volontad, es a saber morir, o vencer, y prestos al mandiamiento de su General; y en su armada, con el claror de les armas de los soldados, sus rayos el sol hazia mas illustres ; de manera, que conquestas luzidas armas, y con las ricas cobiertas y panachos engalanados parescia una muestra de una muy florida huerta, que presentava alli la orgulleza del coraçon, y dava Segnal en los colorados rostros, tanto que solo con el aspecto ponian

Qu'ils étoient tous d'une volonté, à sçavoir, de mourir ou de vaincre, & prêts à suivre les ordres de leur Général; & que, dans leur armée, le soleil rendoit ses raïons plus brillants de la clarté de leurs armes : de maniere qu'avec ces armes luisantes, & richement couverts de leurs habits & de leurs panaches, ils paroissoient un jardin bien fleuri, où l'on voyoit peinte la fierté de leur cœur, & pouvoit voir par leurs visages enflam-

furor, y manifestavan a los enemigos el peligro tan certo que sus presentias.

mez, que leur seule vue suffisoit pour causer l'épouvante, & pronostiquoit aux ennemis leur perte aussi certaine que l'étoit leur présence.

Voilà de beaux mots, certes, & sur-tout les deux derniers.

Un soldat Espaignol, me louant une fois le Roy d'Espaigne, me dit :

Ninguno ay en nuestros tiempos entre los Principes Christianos y Moros, aquien se dava acatimiento y obediencia, come al Catholique Rey d'Espagna, my Segnor, cuyos notables hechos, subidos hasta las estrellas oscurecen los de los Emperadores. Y no es menester que lo diga : diganlo los Reynos y Reyes del vencidos ; diga lo todo el mundo.

Il n'y a personne de notre temps entre les Princes, soit Chrétiens, soit Maures, à qui l'on doive respect & obéissance, comme au Roy Catholique d'Espagne mon maître, dont les belles actions montées jusqu'aux estoilles, obscurcissent celles des Empereurs. Et il n'est pas besoin que je le dise : que les Royaumes, & les Roys, qu'il a vaincus, le disent ; que tout le monde entier le répete.

Le Duc d'Albe, celuy qui conquesta le Royaume de Navarre pour Ferdinand, estant prest d'estre assiégé dans Pampelune, par le Roy Jehan de Navarre, assisté des forces Françoises, que le Roy Louys XII luy avoit envoyées, conduictes par Monsieur d'Angoulesme, jeune Prince, despuis le Roy François, & par Monsieur de la Pallice : les habitants du-dict Pampelune luy ayant remonstré le peu de forces qu'il avoit léans pour faire teste à une si grande armée, il leur respondit :

Aun mas gente no desseava el que se fuessen, por que mas honra a los procos quedava. Los Pampelonenses, acordando se poco d'esta honra, dixeron; *mas la honra sin gente mal se gana.*

Qu'il ne souhaitoit pas non plus qu'ils fussent en plus grand nombre ; parce que, moins on étoit, & plus on en avoit d'honneur. Ces Pampelunnois, se souciant peu de cette gloire, dirent : mais cet honneur ne sauroit se gagner sans monde.

Respondu bien, certes, pour ceux qui veulent jouër leur jeu au plus seur, & au proffit du mesnage de l'honneur. Pélopidas dit bien autrement, lorsqu'il voulut aller contre Alexandre le Tyran : on luy vint dire comme l'on avoit reconneu ses forces, & qu'il y avoit grand nombre de gens montant bien plus que les siens. Il respondit seulement :

Tant plus ils ſeront, tant plus nous en tuerons. Celuy-là avoit l'eſprit tendu plus au carnage, qu'à l'honneur.

Non pas comme un Capitaine Eſpaignol diſoit :

Que adonde ay mas affrenta, alli mas honra ſe gana.	*Qu'où il y a plus de péril, plus on y acquiert d'honneur.*

Un Capitaine Eſpaignol, petit, fort de ſtature, luy eſtant faict la guerre de ſa petiteſſe, il reſpondit :

En los cuerpos pequennos ſo enſerta un grande y fuerte coraçon; porque la natura a quello que falto en el cuerpo, puſo en la virtud del animo.	*Dans les petits corps ſont renfermez des cœurs grands & courageux ; par ce que ce que la nature laiſſe manquer au corps, elle l'employe à augmenter le courage.*

Un autre diſoit, pourquoy il bravoit tant, eſtant ſi petit, & n'avoit tant de quoy à braver ? Il reſpondit :

Humbre chiquito, ſi no brava, no vale nada.	*Si un petit homme n'eſt point fanfaron, il n'eſt propre à rien.*

Comme de vray j'en ay veu une infinité de petits hommes, n'ayans pas bien de quoy à payer leur homme : autrement vous les voyez eſtendre ſur la pointe des pieds, ayans leurs gentes mulles, ou, pour mieux dire, leurs eſchaſſes de Liege, ainſi que j'en ai veu plu-

ſieurs ſe hauſſer le plus qu'ils peuvent, & ſe geſner en leurs poſtures, afin qu'ils puiſſent mieux braver, & faire la piaffe. Enfin, ce ſont des mirmidons, targués pour faire la guerre aux gruës, ou voudroient fort eſtre tousjours montez ſur des clochers pour parler de plus haut. Voilà comment les petites gens ne ſe contentent point de leurs petiteſſes, mais ſouhaitent toujours eſtre grands. Si eſt-ce que ce n'eſt pas le meilleur que d'eſtre ſi grand extravagamment; car j'ay veu force de ces grands n'eſtre pas plus habiles que les petits, voire très-badauts, & fadats de nature & d'art, ny plus vaillants non plus, mais très-poltrons; & outre, l'on les viſe mieux à la guerre; & qui plus eſt ſont fort ſubjects à avoir les jarrets coupez, qui y veut tirer: ainſi qu'il ſe dit & ſe lit, que quand le grand Sultan Soliman fut à Hongrie, & à Vienne, fut pris dans une fortereſſe un ſoldat Lanſquenet, de ſi extreſme hauteur, qu'on le tenoit pour un miracle de nature; ſi-bien que l'on en fit un préſent au grand Soliman, penſant qu'il s'en deuſt ſervir à ſa garde. Mais au-lieu de cela, il en tira ſon plaiſir par une barbare cruauté; car il le fit attacher par les bras & les pieds, & le fit mettre tout debout en une ſalle pour combattre en eſtaquade contre un petit nain qu'on luy avoit donné, & qu'il avoit en délices. Ce petit nain eſtoit armé de ſon eſpée, qui demeura plus d'une

heure à tuër ce géant, tant il avoit peu de force, & afſénoit ſi mal ſes coups, ores luy donnant ſur le corps comme il ſe pouvoit hauſſer, ores ſur les cuiſſes, ores ſur les jarrets; le pauvre géant parant aux coups au mieux qu'il pouvoit, & eſquivant. Enfin, il tomba par terre, & ce nain le paracheva comme il peut: & ainſi en donna le plaiſir à Soliman, & à aucuns Bachas, & Grands de ſa Cour. Il y pouvoit avoir du plaiſir pour ceux qui ſont barbares & cruels & de riſée; mais nullement pour nous autres qui ſommes Chreſtiens. Je croy que les Romains n'exhiberent jamais un tel paſſe-temps.

J'ay leu dans un Livre Eſpaignol, qui ſe nomme *La Conquiſta de Navarre*, que le Roy Jehan de Navarre, ayant envoyé un Héraut vers les Ducs d'Albe & de Nageré, tous deux Généraux de l'armée: ce qui n'eſt pas le meilleur;

porque una hueſte, gouvernada de dos ſoberanos Capitanes, nunca bien ſe conſerva;	*parce qu'une armée, gouvernée par deux Capitaines généraux, ne ſe conſerve jamais bien;*

pour demander battaille auprès de Pampellonne, ils reſpondirent:

Que alli no la querian dar, mas en los razos campos de Bordeos, adonde adereſſavan ſus caminos	*Qu'ils ne vouloient point la donner-là, mais dans les plaines de Bourdeaux, où*

caminos, para conquiſtar toda la Guyenna. — *ils s'acheminoient, pour conquérir toute la Guyenne.*

Ce qu'ils ne firent, & ne tindrent; car l'obſtacle eſtoit trop grand: auſſi ne le vouloient-ils entreprendre; mais il falloit qu'ils fiſſent ceſte bravade.

Après la bataille de Saint-Quentin, les Eſpaignols diſoient:

Eſte Dia perdieron los Franceſes el nombre que Titi Livio les da, diziendo: *Galli ſunt gloria belli.* — *Les François ont aujourd'hui perdu la gloire que Tite-Live leur accorde, en diſant :* Les François ſont la gloire de la guerre.

Ils ne s'en doivent point mocquer; parce que, comme eux-meſmes diſent:

Las coſas de la guerra van mal al tiempo que mas ſin penſallo eſtan. — *Les choſes de la guerre vont fort mal, lors que l'on n'y penſe pas aſſez.*

Lorſque l'Empereur arriva devant Mets, y ayant envoyé auparavant ſon armée, ceux de ſon camp célébrerent ſon arrivée par de grands feux, ſalves, & autres grands ſignals de joye. Ceux de dedans, de leur coſté, eſtans en cervelle de ceſte venue, & qu'à ce premier abord on leur pourroit préparer quelque fricaſſée, firent auſſi par toute la Ville allumer des chandelles aux feneſtres, & allumer feux ſur leurs

remparts; de ſorte que les Eſpaignols diſoient:

Que era coſa maravilloſa de los fuegos, y luminarias, y hachas, qu'eran en la Ciudad, de manera que pareſcia coſa encantada. No menos el real del Emperador era viſto claro y radiante de la mucha lumbre de fuegos, que pareſcia otro cielo eſtrellado.

Que c'étoit une choſe merveilleuſe, que les feux, les illuminations, & les flambeaux, qui étoient en la Ville; ce qui paroiſſoit une choſe enchantée. Non pas moins dans le camp de l'Empereur qu'on voyoit tout éclairé & tout brillant de la quantité de feux, qui le faiſoient paroître un autre ciel étoilé.

Eſtant le Duc d'Albe aſſiégé dans Pampellonne par le Roy Jehan, & Monſieur de la Palliſſe, & attendant l'aſſaut, entre autres parolles qu'il prononça en ſon harangue, exhortant les ſiens, il diſt celles-cy:

Bien creo, Cavalleros, que no podre creſcer vueſtro effuerço con mis palabras, y tan bien ſoy cierto que la viſta de la batalla n'os ponia miedo. Aquello que muchas vezes deſſeaſtes

Je crois bien, Soldats, que votre courage ne ſçauroit croître par mes paroles; & je ſuis bien certain, que l'approche de la bataille ne vous fait point peur. Vous ayez trouvé ce que

haveys hallado, que es ver os con vueſtros ennemigos, y no ſolo vueſtros, mas de Dios. Todo lo que à mi toca de eſtado y con mucha diligencia lo he hecho : de mas en la virtud de veſtros coraçones e fortaleza de bracos, eſto ruego os que accordeys del nombre de Eſpagna, que nunca ſu po ſer vencida. Y ſi me quieres reſponder, que de eſſo no ſe pueden alabar los Eſpagnoles, pues eſtan ſus vanderas en poder de ſus ennemigos, deſpues el dia de la batalla de Ravanna, yo aſſi os lo confieſo : mas mira que tan ſangrienta victoria tuvieron, que los meſmos Françeſes confieſſan que pluguiera a Dios que ellos fueran los vencidos ; porque non tu-

vous avez tant de fois deſiré ; de vous voir avec vos ennemis, & non-ſeulement les vôtres, mais de Dieu. Je me ſuis acquitté de tout ce qui me regarde avec bien du ſoin : le reſte dépend de la vertu de vos courages, & de la force de vos bras. Je vous demande, que vous vous ſouveniez du nom de l'Eſpagne, qui n'a jamais pu être vaincue. Et ſi vous me voulez dire que les Eſpagnols ne ſe doivent point vanter de cela, puiſque leurs étendarts ſont au pouvoir des ennemis depuis la bataille de Ravenne, je le confeſſe : mais, conſidérez qu'ils y ont trouvé une ſi ſanglante victoire, que les François confeſſent eux-

vieran la victoria tan llorosa. Accordad os, que en la tierra, que de baxo de vuestros pies hollays, el Rey Carlo Magno fue vencido y desbratado, con muerte de sus doze Pares. Dezia Rey nuestro Don Alonzo el Casto, qu'es mas gloria de conservar lo acquirido, que ganar grandes tierras, aquellas no podiendo sostener. Y porque à los virtuosos monstrando les el peligro mas les crece el essuerço, os hago saber, que estays sententiados por los Françeses à perder las vidas sin ninguna merced. Ruego os, que assi las vendays, que primero vuestros matadores, que vuestra sangre, cayan en el suelo. Y, porque veo ya las van-

mêmes, que plût à Dieu qu'ils eussent été les vaincus; parce que la victoire ne leur auroit pas été si périlleuse. Souvenez-vous que, sur cette même terre, où vous marchez présentement, le Roi Charlemagne a été vaincu & défait avec ses douze Pairs. Notre Roi Dom Alphonse le Chaste disoit, qu'il y avoit plus de gloire à conserver ce qu'on a acquis, que de faire de nouvelles acquisitions, ne les pouvant conserver. Et puisque, lorsqu'on montre aux hommes courageux le péril, leur courage s'en accroît, je vous avertis, que vous êtes condamnez par les François à perdre la vie sans aucun quar-

deras de los ennemigos acercarſe, os encargo que ſacqueys de verguença el nombre y gloria de ſu Eſpagna.

tier. Je vous prie donc, que vous la leur vendiez, de maniere que vos meurtriers tombent à terre avant votre ſang. Et parce que je vois déjà les étendarts des ennemis s'avancer, je vous recommande de garantir de honte le nom & la gloire de l'Eſpagne.

Voilà de beaux mots, & de grand poids, encore qu'ils ſoient courts. Auſſi un Chef de guerre ne ſe doit jamais amuſer aux grandes harangues, lorſqu'on eſt preſt de venir aux mains : les effects y ſont plus propres. Ainſi que faiſoit ce grand Capitaine Jules Céſar, lequel, ſur le point du combat, n'employoit le temps en grandes & longues concions, comme nous voyons en ſes Commentaires, qui parloit ſi briefvement, & en gallant ſoldat & Capitaine à ſes gens. Ce brave Catilina dans Salluſte, lorſqu'il fallut donner ſa battaille, triompha de bien dire, & courtement, en peu de mots, qui porterent ſi grand poids, que les ſoldats, de ce eſmeus tous, moururent dans le meſme champ de battaille qu'ils avoient choiſy, ſans en bouger le pied. J'ay veu beaucoup de grands

Capitaines, qui se sont mocqués, comme Monsieur le Mareschal d'Estrosse, ainsi que j'ay ouy dire à un de ses Capitaines, de leurs compaignons grands harangueurs, principallement en telles besoignes si hastives & preignantes. Il est bien vray que les Consuls Romains s'en sont meslez bien fort, comme nous lisons en nos Histoires & mesme en Tite-Live : mais c'estoit long-temps devant qu'ils commençassent leur combat, qu'ils haranguoient, se préparoient de bonne heure ; car telle estoit la coustume : autrement le mystere n'en eust rien valu. Mais lorsque ce venoit à enfoncer sans marchander, s'ils se fussent mis sur leurs beaux dires & discours militaires, ce fussent estez de vrays fats, & se fussent trouvez les ennemis sur les bras, de telle façon qu'ils n'eussent eu loisir de songer à eux, ny se reconnoître, ny leur ordre, ny leur place de battaille ; & si n'eussent jamais faict de si beaux exploicts de guerres, & gaigné tant de battailles, & fussent estez ainsi sottement deffaits. Voilà pourquoy les grands Capitaines, s'ils se veulent fonder sur les grands raisonnements, que l'Espaignol appelle *Rozonamientos*, faut que ce soit la vigille de la battaille, lorsqu'on l'attend, ou une heure ou deux devant la battaille, mais non point sur le point du choc, lequel ne demande que les plus courtes & brieves parolles. Guichardin s'est voulu mesler d'imiter

Tite-Live en ses Harangues militaires. Entre autres, il en fait une par trop prolixe, que fit Monsieur de Nemours prest à donner la bataille de Ravenne, qui certes est des plus belles, & des plus dignes pour animer ses soldats comme ils furent : mais il est à présumer qu'il abrégea bien autrement son dire ; car là il estoit question promptement de venir aux mains aussi-tost qu'ils eurent passé le canal. Paolo Jovio s'est aussi ainsi fort amusé à descrire plusieurs longues harangues. Enfin, plusieurs, ou la plusspart des Historiographes, en ont fait de mesme, desquels Belle-Forest a esté curieux d'en faire une recherche & un recueil bien gros, dont nous en voyons le Livre. Celuy qui a fait nostre *Histoire de France*, fait Monsieur de Guyse & Monsieur l'Admiral, haranguant en la bataille de Dreux si prolixement qu'il n'en est rien. Je vis parler Monsieur de Guyse, mais peu, & bon. Quant à Monsieur l'Admiral, il n'eut guieres loysir d'haranguer si longuement, & mesme en la derniere charge qui se fit. Or, à ce que j'ay ouy dire que Monsieur le Mareschal d'Estrozze disoit, ça esté plustost la grande vanité des Historiographes qui les y a poussez, & faict ainsi trouver, excogiter, & mettre par escrit ces grandes & longues harangues ; lesquels, pleins de vent & gloire, vouloient illustrer leur Histoire, & la rendre plus belle par ces gran-

des ſuperfluïtez de parolles. D'autres pauvres fats & ſots penſoient que leur Hiſtoire ſeroit manque & haire, ſi elle n'eſtoit décorée & allongée d'une grand creuë & ſuitte de mots. Pour fin, en matiere de combats, il n'y a que les briefves harangues; ainſi que fit ce brave Monſieur de Guyſe le Grand, le jour qu'il penſoit avoir l'aſſaut à Mets, que Monſieur de Ronſard a miſe en Vers : & ne fut ſi longue pourtant comme la faict Monſieur de Ronſard, ainſi que je l'ay ouy dire à ceux qui l'ouyrent, & y eſtoient : & ſi l'original valoit mieux que la copie. Et fut une choſe très belle de la luy ouyr prononcer; car outre qu'il avoit la grace belle, ſi jamais Capitaine l'eut, il avoit l'éloquence militaire très grande, comme j'eſpere en dire quelques-unes des ſiennes, par un Chapitre que je veux faire d'une centaine d'*Harangues Militaires*, très-courtes, tant de noſtre temps que d'autre (1). Cependant, je laiſſe ce Diſcours; car comme dict l'Eſpaignol:

Otras vaccas tengo a gardar, y otras ovejas a traſquillart :	*J'ai d'autres vaches à garder, & d'autres brebis à tondre:*

& que je veux encore reprendre les parolles de ce grand Duc d'Albe, par leſquelles il ne

(1) On n'a point ce Recueil.

déguise point aux siens d'avoir esté vaincu à Ravenne ; mais pourtant il ravalle fort ceste victoire pour nous. Toutes-fois, quoyqu'il die, luy & autres Espaignols, elle fut grande & très signallée pour nous, & sanglante pour eux, & puis nous rapporta du malheur par la perte de ce qu'avions conquis en Italie & à Milan. Les Espaignols ont cela de bon, qu'ils ne se confessent jamais vaincus, ny battus, & ramenent tout à leur gloire. Ainsi que fit ce grand Duc d'Albe dernier, en Flandres, en une harangue qu'il adressa à son armée, & principalement à ses soldats Espaignols, quelques jours avant qu'il pensoit donner la battaille au Prince d'Orange, près la riviere de Meuse, qui avoit amené une si grand' armée contre luy pour le combattre. Mais le tout s'en alla en fumée, par la providence & sage conduite de ce grand Capitaine, qui le fit retirer avecques sa grande honte en Allemaigne, de quoy j'en parle ailleurs (1). Ce grand Duc donc va rementeveoir à ses Espaignols de bout à autre tous les beaux exploicts qu'ils ont faicts despuis cent ans, & met tout en ligne de compte & de gloire, aussi battus & vaincus, que vainqueurs : & cela m'a conté un soldat François

---

(1) *Dans le Discours XLIV des* Capitaines Estrangers, *Tome VI*, *pag.* 185.

Eſpaignollisé, qui eſtoit lors parmy les Bandes Eſpaignolles, qui entendoit le tout. Ce grand Duć donc premiérement parle des grandes guerres qu'ils ont faiɛtes au Royaume de Naples, ſoubs le grand Capitaine Gonzal; vo, Raymond de Cordoue, de la battaille de Ravenne, bien qu'elle leur fuſt deſaſtreuſe. Parle de ceſte grande conqueſte des Indes, qu'il leur met devant les yeux, faiɛte par Hernando Cortès, & Franciſco Pizarre, qu'il nomme tous les deux par ces mots,

L'honra de la militia Eſpagnola.	*L'honneur de la milice Eſpagnole.*

Raconte le beau combat qu'ils ont rendu en Italie ſoubs ce vaillant Marquis de Peſcayre, & Anthoyne de Leve, & Monſieur de Bourbon, en la priſe de Rome. Les ſieges de Naples & de Florence, ſoubs Filebert le Prince d'Orange. Le levement du ſiege de Vienne, & la chaſſe & fuite de Sultan Soliman. La conqueſte de la Goulette, de Thunis & de Cleves. Les voyages de la Provence, d'Alger, & de Landrecy, où il ne fit trop bien ſes affaires. La guerre d'Allemaigne, qui fut belle celle-là, où l'Empereur acquiſt grande gloire. Les guerres de Piedmont, de Parme & de Sienne. Il ne gaigna rien aux deux premieres, teſmoings la battaille de Cérizolles, & la conqueſte de Piedmont, comme j'en parle ailleurs. Sienne fut gaignée ;

mais elle leur cousta bon. Puis le siege de Mets, qui leur fut très-malheureux. N'oublie le voyage de Monsieur de Guyse, & la rompure de son desseing. Et puis vint finir sur les deux battailles de Sainct-Quentin & Gravellines, qui contraindrent le Roy Henry (n'en pouvant plus) à demander la paix. Il s'en faut les prises de Calais, de Guysnes, de Theonville, & le camp d'Amiens, où le Roy, estant en personne, présenta cent fois la battaille au Roy d'Espaigne, mais point de nouvelles. Enfin, il en conta prou, sans s'oublier aussi, & se disant, estant Lieutenant plusieurs fois de l'Empereur Charles, estre vray tesmoing de leur valeur. Ceste vanterie, pour luy & pour ses soldats, est excusable : autrement, le vent Espaignol n'auroit point de lieu. Ainsi, en ceste harangue, il imita quasi son oncle le conquesteur de Navarre, que je viens de dire, qu'aucuns ont voulu croire avoir esté son pere : mais cela est faux ; car son pere fut Dom Garcie de Tolede, qui mourut aux Gerbes contre les Mores, en la fleur de son asge, y ayant esté envoyé avec Dom Pedro de Navarre, Lieutenant du Roy Ferdinand en l'armée qu'il y envoya en M. D. X.

Un soldat Espaignol, ayant appellé un Seigneur Italien en combat, l'Italien luy fit responce, que, d'autant qu'il n'estoit son pareil de lignage, il luy envoyeroit son va-

et pour le combattre. Le ſoldat luy repliqua :

Yo lo otorgo ; porque, por muy ruyn que ſea, ſera mejor que vos.

Je le veux bien ; parce que, quelque mépriſable qu'il ſoit, il vaudra beaucoup mieux que vous.

Il s'en dict de meſme d'un Gentil Homme François, qui refuſa ainſi le combat à un qui n'eſtoit de ſi bonne Maiſon que luy, qu'il luy envoyeroit un de ſes valets. L'autre reſpondit : *Je l'en aymerois mieux ; car il ne m'en ſçauroit envoyer pas un des ſiens, qui ne ſoit plus homme-de-bien & de valeur que luy : & par ainſi, en combattant le valet, j'acquerray plus d'honneur, qu'à combattre le maiſtre.*

Un Seigneur de Caſtille fit bien mieux. D'autant qu'en Caſtille pour faire camp, il faut que les deux parties ſoient eſgalles en lignage ; & parce que ſa partie eſtoit fort inferieure à luy, il diſt :

Dezid a tal, que me hago de tanruyn linage come el, y que ſe ſalga a matar comigo a tal parte.

Dites à un tel, que je me fais d'auſſi baſſe extraction que lui, & qu'il vienne ici ſe battre contre moi.

Il y en a force Grands qui ont faict de tels traicts, qui ſe ſont deſmis pour une heure de leurs Dignitez, Charges, Grades, & Ordres, pour combattre leurs inférieurs, à

quoy ils ont plus d'honneur, que de s'ayder de telles cuyraſſes poltronnes. J'en ay faict un beau Diſcours ailleurs (1).

Les Portugais avoient de couſtume de célébrer tous les ans la grande feſte du jour que fut donnée la battaille d'Aliuvarota. Par cas, un Cordellier ce jour eſtant venu baiſer les mains du Roy, qui en célébroit la feſte, il diſt au Cordellier :

Que os pareſce de nueſtra fieſta? Celebran ſe en Caſtilla tales fieſtas por ſemejantes vencimientos?	*Que vous ſemble de notre fête? En célebre-t-on de telles en Caſtille pour de ſemblables victoires!*

Le Cordellier reſpondit :

No ſe hazen; por que ſon tantas las victorias nueſtras, que cada dia ſeria fieſta, y moririan los officiales de hambre.	*On n'en fait point: parce que nous avons tant de victoires, que chaque jour ſeroit fêté, & que les artiſans mourroient de faim.*

Voilà une Rodomontade d'un Moyne auſſi belle que ſoldat ou homme de guerre euſt ſceu dire.

A cela, au bout de quelque temps, un Cordellier Portugais la rendit bonne, fuſt au meſme Cordellier, ou à un autre qui fuſt qui

(1) *Dans le* Diſcours des Duels, *Tome XII.*

en parlaſt; car en preſchant un tel jour de l'an que celluy-là que ceſte battaille fut donnée, il diſt en ces meſmes mots à ſon Sermon, en repréſentant la battaille, (comme tels Preſcheurs font ſouvent quand s'extravaguent de leur thême:)

Nos otros Chriſtianos eſtavamos de un cabo del ryo, y los Caſtillianos de la otra parte.	*Nous autres Chrétiens, nous étions d'un côté de la riviere, & les Caſtillans de l'autre.*

Quelle attacque Fratreſque !

De tous temps, les Portugais & les Caſtillans ne ſe ſont guieres aymez, comme je le conneus une fois, moy eſtant à Lisbonne, & entré dans la boutique d'un Marchand de ſoye, pour y achepter quelque eſtoffe : & d'autant que je parlois bon Caſtillan, je demande à une jeune fille qui gardoit la boutique, où eſtoit le maiſtre? Elle l'appella ſoudain, & diſt, me prenant pour Caſtillan :

A qui ſta un Caſtillano que te pide.	*Voilà un Caſtillan qui vous demande.*

Luy, ſe courrouçant contre elle, luy diſt, après m'avoir conneu pour François,

Vellaca, mal-criada, à un hombre honrado come eſte, no has verguença de llamarle Caſtillano?	*Coquine, & mal-appriſe, n'avez vous point de honte d'appeller Caſtillan un homme, d'honneur*

comme celuy-cy ?

A ceste heure, depuis que le Roy d'Espaigne a mis le Royaume de Portugal entre ses mains, ils sont grands confédérez & amis; mais c'est par force.

Le combat qui fut au Royaume de Naples entre douze Gentils-Hommes François, & douze Cavalliers Espaignols, demeura fort doubteux sur la victoire. Après qu'il fut finy, le grand Capitaine, après qu'il eut envoyé les siens pour bien choisis, demanda à celuy qui en avoit porté les nouvelles comment estoit allé l'affaire ? L'autre, parlant ambiguëment, ne luy respondit que,

Segnor, los nuestros vinieron a nos por buenos.	*Seigneur, les nôtres vinrent à nous comme bons soldats.*

Le grand Capitaine respondit :

Por mejores os avia yo embiado.	*Je vous avois envoyés pour meilleurs.*

Comme voulant dire qu'il les avoit envoyés pour très-bons & très-bien choisis, & pour faire mieux qu'ils ne firent. Par-là on peut connoistre que les nostres n'y furent pas tous desconfits, comme aucuns anciens Estrangers Historiographes en ont parlé. Mais il leur faut pardonner, pour vouloir mal à nostre nation. Mais qui lira le *Roman de Monsieur de Bayard*, trouvera bien que nos François y firent mieux que les Espaignols, encore que les-dicts Espaignols s'adviserent

de donner aux chevaux du commencement, tenant la maxime:

Muerto el cavallo, perdido l'hombre d'armas.	*Le cheval mort, le cavalier est perdu.*

Monsieur de Bayard acquist là une très-grande gloire.

Lorsque les François perdirent le Royaume de Naples, & Monsieur d'Aubigny leur Général avec eux, le grand Capitan leur fit tous les honnestes traictements & conditions qu'il fut possible, & leur donna toutes choses nécessaires, & chevaux pour les emmener. Monsieur d'Aubigny, voulant braver, encore qu'il fust vaincu, pria le grand Capitan, qu'il les accommodast au moins de bons & forts chevaux pour retourner. Le grand Capitan, interprétant le mot *retourner*, pour revenir à la guerre, & retourner au Pays pour la faire & renouveller, luy respondit:

Torna en buen hora, quando quisierdes; que siempre hallareys en my la misma liberalidad que hasta aqui.	*Revenez à la bonne heure, quand il vous plaira; vous trouverez toujours en moi la même libéralité que j'exerce maintenant envers vous.*

Bonne & belle responce, certes, d'un tel Capitaine, & si courtois, & picquant doucement.

Durant le ſiege de Perpignan, non pas de ce dernier, il y eut le Marquis de Cenette, qui demanda un coup de lance : & voyant que de-là à peu deux cavalliers ſortirent, ainſi que le dict Marquis ſe retiroit; & luy, les voyant, voulut à eux retourner, dont il y eut ſon Eſcuyer qui lui diſt :

No buelva V. S. que yo yre, y deribare uno de aquellos, y V. S. llegara a cortale la cabeça. Reſpondio el Marques, antes yo quiero yr, y deribar le he yo, y llegareys vos deſpues, y bezar le heys en el rabo.	*N'y retournez pas. J'yrai : j'en mettrai un à bas; & vous viendrez lui couper la tête. Le Marquis répondit : Je veux plutôt y aller, & le renverſer; & vous yrez vous après, pour lui baiſer le cul.*

Il fut bien employé de faire ceſte reſponſe à ce brave.

En quoy j'en ay veu en ma vie de tels braves fats que celuy-là, qui veulent faire ainſi des vaillants, & diſent : *Monſieur, n'allez pas-là; il y fait dangereux : laiſſez-m'y aller, & ne bougez d'icy.*

Et Dieu ſçait, quelque bonne mine qu'ils faſſent, & parolles qu'ils diſent, ils ſe conchient. Il leur faudroit dire ce que dit le grand Capitan à un autre qui luy tenoit meſme propos :

Si no tengo miedo,	*Si je n'ai point de*

porque quereys me la meter ?	*peur, pourquoi cherchez-vous à m'en donner ?*

Et comme dist un grand Capitaine des nostres à un galland, que je sçay : *Pourquoi me voulez-vous faire poltron, moy qui ne le suis poinct ?*

Un Capitaine Espaignol, combattant en estaquade contre un autre, & luy ayant coupé un bras & un jarret, dont il tomba par terre, luy dist : *Rend toy ; autrement, je te couperay la teste.* L'autre luy respondit :

Hazed lo que quizieredes ; que aun que me falta el braço para pelear, sobra me el coraçon para morir :	*Fai ce que tu voudras ; car si je n'ai plus de bras pour me défendre, j'ai encore un cœur pour savoir mourir :*

disant souvent ce mot,

Muera la vida, y la fama siempre viva.	*La vie meurt, mais la renommée vit toujours.*

Un soldat Espaignol ayant, en un deffy, mis son ennemy à un tel poinct, & blessé, qu'il n'en pouvoit plus ; si bien qu'en lieu de luy demander la vie, il luy demanda la mort, & le pria de la luy donner. L'autre ne le voulut ; mais l'estropia très-bien de bras & de jambes ; pour deux raisons, dist-il :

L'una, porque mas	*L'une, parce que tu*

penes a bivir; y l'otra, porque puedas dar razon de quien te hirio y te do tales cuchilladas.

auras plus de peine en vivant; & l'autre, afin que tu puisses dire qui t'a blessé, & d'où te viennent ces blessures.

Comme de vray, ce fut à ce pauvre diable un grand creve-cœur de se voir ainsi vivre estropié de son ennemy, & n'en pouvoir tirer raison. La mort fust esté cent fois plus souhaitable.

Un autre, voyant braver un gallant de parolles & Rodomontades, il ne luy dist seulement que,

Calla cabeça de sobervia, que ella basta à te hazer morir.

Modere ton grand orgueil: il suffit seul pour te faire périr.

Un Capitaine Espaignol, tournant des guerres d'Italie, & en racontant merveilles de ses vaillances en une table, il y eut un certain valet qui, servant, luy respondit froidement en ostant le bonnet:

Supplico a V. M. me de licentia para que lo crea.

Je vous prie, Monsieur, de me donner la liberté de le croire.

Un soldat Espaignol, estant tourné en sa patrie, & se vantant en bonne compaignie, qu'il avoit veu tout le monde, il y en eut un, qui relevant ce mot, luy dit:

Puede ser que V. M.

Il se peut faire, Mon-

avia eſtado en la Coſmografia.	*ſieur, que vous avez été en Coſmographie.*

L'autre luy reſpondit, fuſt à eſcient, ou penſant que ce fuſt quelque grande Région, ou Cité :

Segnor, llegamos a viſta della; pero dexamos la a man derecha, porque y vamos de prieſſa.	*Monſieur, nous en étions à vue ; mais nous la laiſſâmes à main droite, parce que nous étions fort preſſez.*

Quel gallant! Poſſible ſe mocquoit-il d'eux, auſſi-bien qu'eux de luy, ou bien qu'il fut-là deſcouvert.

J'aymerois autant le conte d'un certain Italien, qui, un jour voyant le Roy François diſcourir à ſa table de la grandeur & beauté de ſa Ville de Milan, ainſi qu'un chaſcun en diſoit ſa raſtellée, l'Italien, ſe produiſant, diſt que *certes c'eſtoit une très-belle Ville; mais que le port n'en valloit rien, & qu'il n'y avoit gallere ny navire qui ne couruſt grand-fortune de ſe perdre à l'entrant, ſi l'on n'y adviſoit bien.* Le Roy, avec toute l'aſſemblée, ſe mit auſſi-toſt à rire, & à luy dire, qu'il avoit très-bien veu & reconneu la Place & le port, à ce qu'il diſoit; & qu'il s'advancaſt un peu, pour en parler encore mieux. Par-quoy luy s'avançant, il ne diſt autre choſe, ſi-non en faiſant ſa révérence bien bas :

Basto, Sire, qu'io ho parlato.	*Il suffit, Sire, que j'aye parlé à Votre Majesté.*

Le Roy luy demanda ce qu'il vouloit dire par-là? Luy respondit, que, puisqu'un chascun parloit, il vouloit parler aussi, & que s'il eust dit quelque chose de bon & de vray, il ne l'eust escouté, & n'eust faict cas de luy : & pour ce, s'estoit advisé à trouver ceste bourle, pour estre mieux receu à parler à Sa Majesté, & estre entendu d'elle; sçachant bien que la mer n'estoit pas plus près de Milan que Genes.

Un pareil traict fit un que j'ay conneu Capitaine de Galleres, nommé Monsieur de Beaulieu, fort mon grand amy, qui avoit esté Lieutenant d'une des Galleres de feu Monsieur le Grand-Prieur de France de la Maison de Lorraine, qu'il aymoit par dessus tous ses Capitaines & serviteurs; car c'estoit le meilleur compaignon, & qui disoit le mot de la meilleure grace, qu'homme de France. Ceux de Marseille, ayant un jour une affaire à la Cour de grande importance, ils envoyerent par deux fois deux Consuls des mieux choisis, & des plus sages, qui n'y peurent rien faire, & s'en retournerent comme ils estoient venus. Sur-quoy ils s'adviserent de prier le-dict Monsieur de Beaulieu d'aller à la Cour, & prendre la charge de ceste affaire; ce qu'il entreprend fort libre-

ment : car il eſtoit prompt & très-officieux. Après qu'il eut faict ſon harangue à la Reyne-Mere, qui gouvernoit tout pour lors, elle luy diſt, en riant bien fort: *Et quoy! Beaulieu, ceux de Marſeille n'avoient-ils point en leur Ville un plus ſage perſonnage que vous, pour envoyer en ambaſſade?* Il luy reſpondit : *Ouy, vrayment, Madame. Mais quand ils ont veu que les deux qu'ils vous ont envoyés, n'ont rien peu faire, ils ſe ſont adviſez d'y envoyer un fou, ſi qu'il feroit mieux qu'un plus ſage; & pour ce, ils m'ont dellégué. Que ſi vous me faictes ce bien, Madame, de m'octroyer ma requeſte, vous me mettrez en réputation; & de fou qu'on me tient, je ſeray deſormais eſtimé très-ſage.* La Reyne, qui aymoit les bons mots, & à rire, luy accorda ſa requeſte, & le fit deſpeſcher : & puis s'en retourna joyeux, & fort glorieux, & bien eſtimé des Marſeillois, qui luy firent un beau préſent de mille eſcus pour ſa peine, qu'il ne céla point à la Reyne, qui en fut bien-ayſe. J'eſtois lors à la Cour, qui en vis tout le paſſetemps; car le dit Beaulieu eſtoit mon intime amy.

Eſtant demandé un jour à un brave, combien d'hommes il pourroit bien combattre, & en ſortir à ſon honneur? Il reſpondit:

Si es hombre de bien, uno; y de vel-	*Un ſeul, s'il eſt homme d'honneur. Si ce*

lacos, la calle liena. *ſont de lâches, la ruë pleine.*

Comme voulant dire qu'il en tueroit tant que les ruës en ſeroient pleines, & en pueroient. Ceſte reſponſe certes eſt belle, & de conſidération; car il n'y a rien ſi ayſé, que de battre des gens de peu.

Si nous voulons croire à un conte d'un Capitaine que j'ay conneu, vray enfant de la Mathe, s'il en fut onc, qu'on appelloit le Capitaine Freville, brave & vaillant, un grand jeune homme de l'aſge de vingt-cinq ans, de belle & haute taille, & bonne façon, & qui parloit auſſi bon Allemand comme ſa langue Françoiſe, pour avoir demeuré au Pays ſix ou ſept ans. Ce Capitaine eſtoit fort mon amy, & m'avoit ſuivi au ſiege de la Rochelle, & à la Cour quelquefois. Le Roy Henry, à ſon retour de Poullogne, eſtant à Lyon, ce Capitaine eſtoit bien ſouvent avec moy, dont il me fut dict de bon lieu, que je l'advertiſſe, qu'il ne ſe pourmenaſt plus tant, & qu'il pourroit eſtre en peine de la Juſtice; ce que je ne failly de luy dire, & de l'en advertir. Mais il me reſpondit froidement: *Monſieur, je vous en remercie; mais ne vous en mettez point en peine pour moy de cela; car cela n'eſt rien. Ce n'eſt que quelque petite batterie dont on m'accuſe; mais la Juſtice ne me ſçauroit rien que faire.* Je voulus ſçavoir au vray que c'eſtoit. Il me diſt:

Monsieur, c'est rien cela : mais puisque le voulez sçavoir, c'estoit un maraut, Marchand de Paris, qui m'avoit fait un desplaisir. Je le fis guetter, & sceus comment il s'en alloit à Orléans un jour, avec quatre ou cinq autres Marchands de ses compaignons. Je monte à cheval. Je les suis tant que je puis. Je les trouve qu'ils disnoient à Longemeau. Je mis pied à terre, & donne mon cheval à mon homme pour le tenir. Je monte en-haut avecques mon pistollet bien bandé, & le chien abbattu. Je trouve mon homme au bout de la table. Soudain, je vins à luy, & luy dis : Confesse - toy, Marchand de Paris, tu es mort. *Je luy présente le pistollet le quel faut ; & soudain mis la main à l'espée. Je luy donne à travers le corps, & tombe roide mort par terre. Je vis ses compaignons, qui font semblant de faire des mauvais. Je donne à l'un si grand estramasson sur la teste, que je la luy fends à demy ; si bien que, tout estourdy, il tombe dans le feu, qui l'acheva de mourir. Au tiers je donne une grande estoquade, dont il tombe soubs la table, pour amasser les miettes qui y estoient : mais il n'en amassa guieres ; car il mourut. Le quatriesme se mit à fuir, & gaigner les degrés : mais je luy donne un si grand coup de pied parmy le cul, qu'il descendit plus*

viste

viste qu'il ne voulut ; car il se rompit le col. Moy, j'essuye bien gentiment mon espée à la nappe, & bois un coup : laisse mes gens-là morts. Je redescens, & passe sur le corps de l'autre au degré : & tout froidement, remonte sur mon cheval, sans que personne de l'hostellerie s'esmeut, ny bougeast autrement ; & me sauve. Et tout cela, mon espée & moy, l'avons faict en un tournemain. Après luy m'avoir faict ce conte, ne pouvant m'engarder de rire, je lui dis : *Comment ! Appellez-vous cela rien ? Ah ! Par-Dieu ! vous estes mal, si ne prenez garde à vous. Sortez-vous-en de ceste Ville :* dont il me crut ; & l'accommoday d'un bon cheval & d'argent, & se sauva : si-bien que s'il eust esté pris, ou bien eust tardé une heure à partir, il estoit perdu. Encore veux-je bien jurer qu'à grand'peine voulut-il partir, sans que l'en pressasse. Voylà comment ce jeune homme rendit bien malades les quatre personnes, & comment la fortune luy fut bonne. Hé ! quel tueur!

Il arriva un pareil traict à Milan lors qu'Anthoyne de Leyne (1) en estoit Gouverneur pour l'Empereur Charles, à un Conte (2) de cest Estat, qu'on appelloit le Conte Clau-

---

(1) Antoine de Leve.
(2) Comte, *& ainsi par-tout.*

dio ſeulement, & non autrement. Par cas un jour eſtant allé à la chaſſe, & ſon oyſeau ayant vollé une perdrix, quand il fut à la remiſe, qui eſtoit un lieu fort eſgaré, & peu battu, il trouva quatre ſoldats, qui s'eſtoient deffiés, & avoient choiſy pour leur camp & eſtaquade, un parc de brebis & moutons, dont uſent les paſtres en-là, pour y tirer & reſſerrer leur beſtial, afin d'enfumer mieux leurs terres. Quel camp clos, voyez, je vous prie, que ces braves gens-là avoient choiſi! Le Conte Claudio, les voyant tous quatre en chemiſe, & preſts à ſe battre deux contre deux, les pria de ne ſe battre point pour l'amour de luy, & de s'accorder. Eux luy dirent, qu'ils n'en fairoient rien; mais que s'il en vouloit avoir le plaiſir, & en eſtre le juge, qu'il viſt faire ſeulement. Le Conte Claudio dit, qu'il n'en fairoit rien, & qu'il ne luy ſeroit reproché, qu'en ſa préſence, ils ſe coupaſſent ainſi la gorge; & là-deſſus, met pied à terre, & l'eſpée au poing pour les empeſcher de ſe battre. Eux auſſi toſt, comme deſeſpérez, vont concerter enſemble, & s'eſcrier: *Tuons-le, puiſqu'il nous veut rompre noſtre entrepriſe; & amprès nous la reprendrons, & nous nous battrons: & verrons à qui le camp demeurera;* & de faict le chargent à outrance. Mais luy, qui eſtoit pour ce temps-là un des vaillants de l'Eſtat de Milan, ſe garde ſi-bien d'eux,

& les charge si bien tous quatre, que trois demeurerent morts estendus sur la place; & le quatriesme, blessé à la mort, luy demanda la vie, laquelle il luy accorda, & puis s'en alla. Et despuis, ce soldat en fit le rapport & le conte, que j'ay ouy faire à Milan d'autres fois.

Voilà des bonnes fortunes de Mars, qu'il employe à ceux qu'il luy plaist. Faut bien noter en cecy, que, quand des gens-de-bien ont bien envie de se battre, ou qu'ils sont une fois aux mains, il n'y a rien qui leur fasche plus, quand quelques-uns surviennent qui les veullent séparer; & bien souvent a-t-on veu arriver de mesme que je viens de raconter, que les deux ennemis, ou quatre ou plus grand'troupe, s'accordent à charger Messieurs les sépareurs. J'en ay veu deux tels traits en ma vie. N'estant rien si fascheux au monde à un vaillant & brave homme, que de luy rompre son dessein d'armes.

Au siege de la Fere derniérement, ayant esté pris deux soldats à un escarmouche, dont l'un estoit François, & l'autre Espaignol, & menez devant le Roy, il dist au François, que sa sentence de mort estoit donnée par son bandon, pour les François révoltez contre luy; mais qu'il luy pardonneroit, & luy donneroit la vie, s'il luy disoit la vérité. L'autre l'ayant promis, le Roy luy demanda com-

bien ils pouvoient avoir encore de vivres léans? Le François luy respondit qu'il y en avoit encore pour un mois. Et ayant demandé à l'Espaignol de mesme, combien il y en avoit, l'Espaignol respondit, qu'il y en avoit encore pour deux mois, ou trois. Alors le Roy s'adressant au François, luy dist : *Vous serez pendu ; car vous m'avez menty.* L'Espaignol, advisé, prompt & courtois à sauver la vie de son compaignon, dist au Roy :

Sacra Majestad, non miente : porque no as mas para los Franceses, que son grandes comedores ; mas bastan tanto para las Espagnoles, que viven y se contentan da poco.

Sacrée Majesté, il ne ment point : car il n'y en a pas davantage pour les François, qui sont de grands mangeurs ; mais ils dureront autant aux Espagnols, qui vivent & se contentent de peu.

Aussi manderent-ils au Cardinal d'Austriche, qu'il leur envoyast seulement du sel, car ils se salleroient & se mangeroient les uns les autres, avant que se rendre. La Rodomontade ne fut-là bonne ; car ils furent bien-ayses de se rendre à une honneste composition, que le Roy très-généreux leur octroya & tint très-bien.

Certainement, de croire que les Espaignols soient plus sobres que les François, il le

faut : à quoy deux ſoldats, ſe rencontrant une fois en Italie dans une hoſtellerie, l'hoſte leur ſervit un plat de raiſins, ce que le François n'approuva point, & n'en voulut manger ; ce que l'Eſpaignol remonſtra à l'hoſte, diſant :

Que los Franceſes no eran acoſtumbrados hazer ſus edificios ſobre coſas redondas.

Que les François n'étoient point accoutumez à bâtir ſur des choſes rondes.

L'Eſpaignol, quant à luy, il mange de tout ce qu'on luy donne, & ſe contente de peu quand il y va de ſon couſt & de ſa bourſe. Que ſi vous le ſurprenez ſur ſon ordinaire, il en eſt quitte, en vous en préſentant & priant d'en manger, à vous dire :

Segnor, come deſto pedaço de tocino ; que juro à Dios no hay pernyx que lo valga.

Monſieur, mangez de ce morceau de lard ; je vous jure, qu'il n'y a point de perdrix qui le vaille.

Quand ils ſont à la table & aux deſpens d'autruy, ils mangent auſſi bien que les François. Auſſi ſe mocquent-ils d'eux, qu'ils mettent tout à la mangeaille & vont tous nuds ; & eux,

van veſtidos y ataviados come Reyes.

ſont habillés & ornez comme des Rois.

Comme de vray, il n'eſt pas poſſible de voir choſe ſi brave comme j'ay veu d'autres fois les vieux ſoldats des Terzes de

Naples, de Sicile, de Lombardie, de Sardaigne, voire de la Goulette, quand ils la tenoient.

Pour retourner encore à leur ſobriété, & comme ils endurent la faim, je m'en vais faire ce conte & puis plus. A la révolte de la Ville de Sienne, & qu'elle fut ſurpriſe & gaignée par noſtre Roy Henry II, il y eut trois ſoldats Eſpaignols, qui, ne perdant cœur, gaignerent une tour de la porte Romaine, & ſe réſolurent-là de vendre leur mort au plus haut prix qu'ils pourroient. Comme de faict, ils firent ſi bien, que Monſieur de Termes, le principal chef François de l'entrepriſe, vint luy-meſme parler à eux, qu'ils ſe rendiſſent, & qu'il leur faiſoit bonne guerre, & honneſte compoſition; & qu'ils adviſaſſent bien qu'il y avoit quatre ou cinq jours desjà qu'ils n'avoient rien mangé, & qu'ils s'en alloient aux veſpres ou vigiles de la mort, n'ayant nulle proviſion pour vivre, & qu'ils fairoient bien de ſe rendre, & prendre le party du Roy, & laiſſer celuy de l'Empereur : autrement il les fairoit bruſler léans, ou mourir de faim. Par une petite feneſtre de la tour; un reſpondit pour tous de ceſte maniere :

Cavalleros, quales quiere que fuere, todos come eſtamos bezamos vueſtras manos	*Cavaliers, qui que vous ſoyez, nous vous baiſons les mains tout tant que nous ſom-*

muchas vezes, por el buen partido, y volontad, que de nos librar de muerte nos haveys monſtrado. Y quanto a nos rendir, y ſervir al Rey de Francia, el es tan bueno, que no le faltara quien le ſierva; y nos otros tan leales a nueſtro, que ningun temor de muerte nos hara variar; y no eſpanta el fuego, ny otra muerte qualquiere que ſia. En que toca a ſu intanto, y que dezis que no tenemos de comer ſabed que acca tenemos abundantia de ladrillos, y ſempre que a los Eſpagnolles falta la proviſion, con eſtos bien molidos nos ſuſtentamos.

mes, & vous remercions beaucoup pour le bon parti que vous nous offrez, & la bonne volonté que vous nous témoignez de nous vouloir délivrer de la mort. Quant à nous rendre, & à ſervir le Roi de France, il eſt ſi bon, qu'il ne manquera point de ſerviteurs : pour nous, nous ſommes ſi fideles au nôtre, qu'aucune crainte de la mort ne nous fera changer ; & le feu, ni aucun autre genre de mort que ce ſoit, ne nous épouvante point. Quant à ce qui regarde votre réſolution, & ce que vous dites que nous n'avons point de vivres, ſçachez que nous avons ici beaucoup de tuiles, & que, quand la pro-

vision nous manque, nous savons nous nourrir de tuiles bien broyées.

Monsieur de Termes loua fort leur dire & valeur. Toutes-fois, leur ayant encores remonstré leur mal, ils y songerent, & se rendirent; & il les prist à mercy, & les renvoya sains & sauves. Il ne faut point douter pourtant, qu'ils ne mangerent à l'extrémité de ces tuylles broyées, ayant demeuré-là tant de temps, & si longuement, tant ils sont patients de la faim, entre autres vertus millitaires: & ne faut point aussi doubter, qu'ils n'eussent volonté de se rendre; car ils n'en pouvoient plus : mais il falloit avant, qu'ils fissent ceste Rodomontade, & bravassent, tant ils sont coustumiers de braver, aussi-bien en leur prospere qu'en leur adverse fortune; & telle est la vertu de tels généreux.

En ceste guerre, & la battaille de Sienne, faite entre le Seigneur Estrossé & le Marquis de Marignan, les Espaignols donnerent réputation à Astolphe Baglion d'y avoir très-bien fait; si bien disoient-ils,

que tan grande estrago en lo ennemigo hazia, que no hombre topava con su espada cortadora, que a la dulçura de sus

qu'il faisoit un si grand carnage des ennemis, qu'il n'en touchoit aucun avec son épée tranchante, qu'ils ne laissassent

hilos no dexassen la vida en sus manos.	*leur vie entre ses mains par la délicatesse de son tranchant.*

Ils louerent bien autant là-mesme

un Capitan Leon, & un Espinosa, de los quales era tanto el estrago, que en los enemigos hazian, que otra cosa no hollavan entre sus pies, sino hombres muertos de una y otra parte.	*un Capitaine nommé Léon, & un autre nommé Espinosa, qui faisoient un si grand carnage parmi les ennemis, que leurs pieds ne fouloient autre chose que des hommes morts de part & d'autre.*

Un soldat Espaignol du Prince de Parme, durant ces guerres, ayant esté pris des nostres, & interrogé par un Capitaine des nostres aussi, s'il n'y avoit point parmy leurs Bandes quelque brave Capitaine & parmy eux, qui sceust & voulust tirer quelque coup de pique pour gentillesse contre luy? L'autre luy respondit :

Si ay, juro à Dios, muchos; y mas que no ay pelos en sus barbas.	*Ouy, par-Dieu, il y en a; & plus que vous n'avez de poils en votre barbe.*

Un autre, pris vers la frontiere de Picardie, & mené au Roy tournant de la Franche-Comté, après la prise de Cambray, il demanda ce qu'on disoit de luy parmy son armée? Il respondit :

No otra cosa ; sino que por treinta mil ducados que haveys ganado en la Franche Conté, haveys perdido Cambray.	*Rien autre chose, sinon que, pour trente mille ducats, que vous avez gagné en Franche-Comté, vous avez perdu Cambray.*

Celuy là pouvoit dire vray. Car si le Roy ne se fust amusé à la Franche-Comté à y faire la patrouille, il n'eust pas perdu Cambray ; car sa présence seule eust estonné l'ennemy. Bien est-il vray qu'on pourra là-dessus objecter les prises de Calais & Guines, à sa barbe. Cela est vray : mais il faut avoir ouy les raisons du Roy, qu'on dit qu'il n'a esté bien servy, & qu'il ne vouloit desmordre une Place, la Fere, qu'il avoit eue à la fin par sa brave résolution ; & si eust faict l'un & l'autre, s'il fust esté cru, & bien servy.

Quand le Prince de Parme vint pour desassiéger Paris, par le commandement de son Roy, qu'il luy avoit donné exprès, usant de ces propres mots : *Ne faillez d'aller secourir ma Ville de Paris*, comme la tenant desjà sienne : il assiégea Lagny, pour faire à nostre Roy desmordre Paris, & l'attirer à la battaille ; ce que le Roy desiroit fort, & l'autre ne faisoit que le semblant : là-où il y eut eu une grand faute de laisser une telle Ville de conséquence, pour secourir une bicoque, & quitter un beau champ qu'il

avoit à luy desjà, pour en aller chercher un autre bien loing pour combattre. Ce Prince de Parme donc, ayant ſceu que le Roy diſoit, qu'il entreprenoit trop, de vouloir prendre une Ville à ſa barbe, & donner une battaille, comme il ſe vantoit, il fit ceſte reſponſe à quelque priſonnier François : *Dictes-luy que je la luy prendray*,

Aun que fueſſe pueſta en cima de ſu mouſtacha.	*Encore qu'elle fût placée ſur la pointe de ſa mouſtache.*

Le Roy luy fit rendre reſponſe, qu'il luy oppoſeroit tant de montaignes de fer, qu'il l'en empeſcheroit bien.

Le Prince repliqua :

Pluguiſſe à Dios que fueſſen d'oro, que ne ſeriamos mas ricos.	*Plût-à-Dieu qu'elles fuſſent d'or, nous n'en ſerions que plus riches.*

Inférant par-là, qu'après avoir porté par terre toutes ces montaignes de fer, qui eſtoient ſes gens armez, & les avoir deffaicts, pour une tant riche deſpouille, ils viendroient tous riches & opulents.

Le dire ne trompa point le-dict Prince : car il priſt la Ville, ſans donner battaille, & ſi leva le ſiege de Paris, comme il vouloit ; ce qui luy fut un très-grand honneur, & tout pareil encore à celuy qu'il receut à Rouën ; car le Roy, ſçachant qu'il le venoit deſaſſiéger, luy manda qu'il le tiendroit à

ce coup pour le plus grand Capitaine du monde, s'il luy faisoit lever le siege, sans donner à ceste fois battaille. Le Prince luy manda seulement : *Dictes-luy donc qu'il me commence tenir pour tel; car je leveray le siege, & si ne donneray point de battaille.* J'eusse bien mis ces paroles en Espaignol; mais elles sont communes. Il fit encore ceste fois là ce qu'il voulut, ainsi que j'espere le dire au Discours que je feray de luy (1).

Voilà deux fortunes & deux gloires incomparables. Ceux qui veulent gloser sur la parole du dict Prince, disent qu'il entendoit par sa moustache, celle qu'il portoit si grande, & si pendante de ses cheveux, dont plusieurs de son Royaume l'ont imité en cela; mais despuis il l'a faicte couper; car s'il eust entendu les moustaches de la barbe, il eust usé de ce mot propre Espaignol, qui dit las bigotas de sus barbas. *les moustaches de sa barbe.*

En ces deux belles & mémorables actions, les Espaignols s'attribuent la gloire, comme en toutes autres où ils se trouvent ès armées Royalles, que leur valeur, leur discipline militaire, & leur ordre de guerre, triomphent par-dessus toutes les autres. Et pour de grands miracles de cela, je leur ay veu al-

(1) *On n'a point ce Discours.*

léguer force exemples, & en autres celuy de Hernan Cortès:

digno (dizen ello por cierto) de poner lo entre los de la fama; el qual, con menos de mil Infantes Efpagnoles, nueves y ochente Cavallos, prendio dentro de fu Ciudad al gran Rey Monteçuma, y al fin con fola la buena orden fujeto el Imperio Mexicano. Y, en nueftros Dias, Hernan Alvarès de Toledo, aquel gran Capitan y Ducque de Alva, con folos mil Harquebuzeros, y quinientos Mufqueteros, y la buena difciplina y orden de guerra, rompio y degollo en Friza, à la ribera del Rio Amazio, doze mil hombres, con que el Conde Ludovico Nazao avia entrado en aquella Provincia.

digne, certainement, comme ils le difent, d'être mis entre les Capitaines les plus renommez; lequel, avec moins de mille Fantaffins Efpagnols, & 89 Cavalliers, prit dans fa Ville le grand Roi Montezuma; & enfin, avec le feul bon ordre, fe foumit tout l'Empire du Mexique. Et en nos jours, Ferdinand Alvarès de Tolede, ce grand Capitaine & Duc d'Albe, feulement avec mille Arquebuziers, & cinq cents Moufquetaires, & la bonne difcipline & ordre de guerre, rompit & paffa au fil de l'épée, en Frife, fur le bord de la riviere de l'Ems, douze mille hommes, avec

lesquels le Comte Ludovic de Naſſau étoit entré dans cette Province.

Les Eſpaignols, à ce dernier combat, en content beaucoup; car le Duc d'Albe avoit bien plus de gens que dict le conte; mais l'autre en avoit deux fois plus que luy; & ſurtout, huict ou neuf cents François, très-braves ſoldats, qui combattirent bien. J'eſtois lors à la Cour, quand ces nouvelles vindrent au Roy, qui trouva ceſte deffaicte très-belle & mémorable, & meſme de ſi peu de gens contre ſi grand nombre.

Certainement, il faut louër leur diſcipline & bel ordre; en cela reſſemblans aux anciens braves Romains, qui, par diſcipline de guerre, & non par grand nombre de gens, ont conquis tout le monde. Mais qui eſt cauſe de ce bel ordre & diſcipline? Si-non le beau entretenement que le Roy d'Eſpaigne donne à ſes gens de guerre, & les belles ſoldes & payes, qui ne leur manquent jamais, bien qu'ils les attendent, mais pourtant ne les perdent, comme nos ſoldats François font. Car là où l'argent trotte, l'ordre s'y eſtablit; & où il manque, il n'y a plus que confuſion: & ay ouy dire à de grands Capitaines, que nul Grand aujourd'huy, quel qu'il ſoit, ne peut entretenir une armée bien pollicée, diſciplinée, & bien ordonnée long-temps,

qu'un Roy d'Eſpaigne ainſi qu'il a tousjours faict deſpuis que l'Empereur ſon pere luy laiſſa tous ſes Eſtats. Auſſi eſt-il ſi grand & puiſſant en Terres & moyens, que jamais les Romains n'en approcherent. En cas qu'il ne ſoit vray, conſidérons un peu les grands tiltres qu'il porte ſur le front, que je vais mettre icy par curioſité.

Don PHILLIPPE, por la gracia de Dios, Rey de Caſtilla, de Leon, de Arragom, de las dos Sicilias, de Jeruſalem, de Portugal, de Navarre, de Grenada, de Toledo, de Valencia, de Galizia, de Mallorca, de Sevilla, de Cordoua, de Zerdegna, de Corſega, de Murcia, de Jaen, de los Algaves, de Algezira, de Gibraltar, de las Iſlas de Canaria, de las Indias Orientales, Iſlas y Tierra-firme del mar Occeano; Archiducque de Auſtria, Ducque de

Dom PHILIPPE, *par la grace de Dieu Roi de Caſtille, de Léon, d'Arragon, des deux Siciles, de Jéruſalem, de Portugal, de Navarre, de Grenade, de Tolede, de Valence, de Galice, de Majorque, de Seville, de Cordoue, de Sardaigne, de Corſique, de Murcie, de Jaen, des Algarves, d'Algezire, de Gibraltar, des Iſles de Canaries, des Indes Orientales, des Iſles & Terre Ferme de l'Océan; Archiduc d'Autriche, Duc de Bourgogne, de Bra-*

Bourgogna, Brabante, y Milan; Conde de Abſpurg, de Flandes, y Tirol, y Barcelona; Segnor de Biſcaya, de Genova, y de Molina.	*bant & de Milan; Comte de Apsburg, de Flandres, du Tirol, & de Barcelone; Seigneur de Biſcaye, de Gênes, & de Molina.*

Voilà des tiltres qui font peur à les ouyr ſeulement nommer, & meſme ces deux des *Indes Orientalles* & *Occidentalles*. On pourra dire que celuy des Eſpaignes peut porter avec ſoy pluſieurs petits Royaumes qu'on nomme par Villes; mais pourtant, ſont Royaume bons & grands, comme la Duché de Milan, qui porte ſon nom d'une Ville, & non du Pays; & quelle Duché eſt-ce ? & combien y a-t-il de Villes deſſoubs? Le Royaume de Naples, quel Royaume eſt-ce ? De meſme ſont tous les Royaumes de Ville qui ſont en Eſpaigne. Baſte, que c'eſt un grand Roy, & que j'ay ouy dire que les Romains ne furent jamais ſi grands terriens, ny opulents que luy. Cela eſt ayſé à connoiſtre, qui en veut computer & meſurer les Terres de l'un & des autres.

Comme j'ay parlé cy-devant de la diſcipline militaire des Eſpaignols, certes elle eſt très-belle, bien pollicée, & gentiment obſervée: mais il faut confeſſer le vray, qu'ils ſont fort faſcheux & importuns en cela, d'eſtre fort ſubjets à ſe amutiner, quand leur

paye leur manque, & non pourtant guieres pour autre ſubjet ; car ils ne ſe veulent mettre à ſédition que bien à propos, & avec raiſon. Il y a long-temps qu'ils en ont pris ceſte couſtume, l'ont continué ſoubs le grand Marquis de Peſcayre, ſoubs Monſieur de Bourbon, & ſoubs le Duc d'Albe. Ils n'y ont pas faict de grandes fautes en cela ; car ils les ſçavoient avoir, & leur donner tant de pillages, qu'ils avoient beau moyen de patienter, & attendre leurs payes, qu'ils n'en vouloient perdre pourtant pas une ſeule : teſmoing le ſac de Rome, qui les rendit ſaouls juſqu'à la gorge, & pourtant fallut que le Pape baillaſt de l'argent pour les payer.

Or, voicy la façon qu'ils ont à ſe amutiner, ainſi que j'ay ouy dire & conter à aucuns d'eux : ils commencent à ſe plaindre les uns les autres, puis ſourdement font courre ces mots parmy eux,

Motin, motin.	*Mutinerie, ſédition.*

Et puis tout haut commencent à crier :

A fuera, a fuera, los Guſmanes. A partano ſe, porque nos queremos amotinar.	*Dehors, dehors, les Gentils Hommes. Qu'ils ſe retirent ; parce que nous voulons nous révolter.*

Car s'il y a des Gentil-Hommes & des Guſmans, qu'ils appellent ainſi, parmy eux, (comme il y en a force,) ne les veulent

point revoir en leur compaignie : auſſi eux ne le feroient pour tout le bien du monde ; car ils ſeroient deshonnorez pour jamais : bien qu'il y en ait eu aucuns, ainſi que j'en ferois un beau diſcours ; mais il ſeroit icy trop long & ſuperflu. Les Capitaines qui en ſentent le vent, ſe retirent de bonne heure, tant pour ne courir fortune de la vie, que de l'honneur ; car ils penſeroient eſtre deshonnorez à perpétuïté, & leur ſeroit reprochable, s'ils ſe trouvoient brouillés parmy leurs menées. S'eſtans joincts en bonne troupe, qui plus, qui moins, ils eſliſent pour leur chef, le plus habile & le plus adviſé qu'ils peuvent choiſir parmy eux, & l'appellent *Elegido*, & nous autres diſons *Eſleu.* Ils le contraignent d'en prendre la charge : & ne faut pas qu'il la refuſe ; autrement ils le fairoient mourir, & paſſer par les armes. Cela faict, ils luy obéyſſent comme à leur vray Chef & Capitaine ; ſe réſervans pourtant quelque voix entre eux : puis taſchent à ſurprendre quelques Villes, pour leur ſervir de retraictes. De-là ils font mille maux, volleries, & rançonnements.

Entre les plus ſignalez amutinements que j'aye ouy raconter parmy eux, ce fut celuy qu'ils firent en Sicile à Ferdinand de Gonzague, en eſtant Vice-Roy. La premiere ſource en vint de la Goulette, & pouvoient eſtre bien près de quatre mille. Mais Bernar-

din de Mandozze, Général des Galleres de Sicile, en prévoyant le danger, y remédia de bonne-heure; car s'ils se fussent ralliés avecques les Allarbes & les Mores, la Goulette, Thunis, & tout de par de-là, alloit très-mal pour l'Empereur. Par-quoy, soubs belles promesses & parolles qu'il leur fit, il les chargea tous sur les galleres & navires, & les trajetta en Sicile, où estans & pensans toucher argent, n'en toucherent pas une maille : & alors, ce fut pis que devant; car ils firent mille maux, prinrent des Villes, tinrent les champs, rançonnerent & pillerent tout le monde. Enfin, ils firent le diable. Ils avoient esleu par-dessus tous, d'une même voix, pour chef, un certain Heredia; parce qu'il estoit fin, subellin, & sur-tout fort éloquent, & qui parloit d'or: car il avoit esté d'autres fois Moyne bien preschant, & avoit quitté le froc, pour porter les armes. Il avoit pour compaignon un Mont-dragon, Navarrez, qui advisoit sur la criminallité. Pour fin de conte, ils firent tant de maux, & se firent tant craindre, qu'ils donnerent bien de l'affaire à Ferdinand, & à songer à luy; car de les avoir par les armes, il n'en falloit point parler, tant ils estoient forts, braves & vaillants, & se sçavoient très-bien conduire en bons hommes de guerre : & pour ce, fut advisé de les avoir par douceur & belles promesses. Donc, après plusieurs

allées, venuës, conférences & ambaſſades, par Alvare de Sando, Sancho Allarcon, Alfonſe Vivès, & ſur-tout par Juan Varga, le bon vieillard, que les amutinez aymoient & appelloient leur pere, la paix fut faicte. Et, pour la conclurre, & rendre bien ferme & ſtable, il fut dict & arreſté, qu'à un certain lieu où la Meſſe ſe diroit, tous, d'une part & d'autre, au moins les chefs, jureroient ſur le corps de Noſtre-Seigneur, quand le Preſtre le leveroit, qu'ils tiendroient la paix, & ne l'enfraindroient nullement. Quand ce fut-là, les Députez d'Heredia très-volontairement hauſſerent les mains dextres. Il y eut un des-dicts Députez, qui s'appelloit Villalovo, lequel voyant Dom Ferdinand eſtre long & tardif à hauſſer la ſienne, il luy cria tout haut :

Segnor Vi-Rey, alcad la mano, ſi quizierdes, qu'al cuerpo de Dios, qu'aqui vedes. Si no la alcays, luego no nos apartamos del juramento, y quebramos la pax, y guerra come adelante.

Seigneur Vice-Roi; levez la main, s'il vous plaît. Voilà le corps de Dieu, que vous voyez ici. Si vous ne la levez pas, nous nous départons ſur le champ de notre ſerment : nous rompons la paix; & la guerre recommencera comme devant.

C'est parlé cela, à un Général, & bravé un Vice-Roy! Quelle Rodomontade! Ce n'est de pair à pair, ny de compaignon à compaignon, mais d'inférieur à son supérieur. Ce fut à Ferdinand à lever la main aussi-tost, & faire bonne mine pour le coup. Mais après, il en eut bien sa raison: car les ayant séparez & départit aux garnisons qui çà qui là, il en fit mourir, & pendre, tous les Chefs premiérement, & force autres, & plusieurs jettez dans la mer; si-bien qu'on en voyoit les rives bordées de corps morts, jusques environ cinq cents. Les autres, les rellégua & les envoya aux Isles circonvoysines, où la pluspart moururent de faim, comme en l'Isle de Lypary, que je pense n'avoir veu si misérable habitation; car il n'y croist que des capriers. Les autres furent envoyés en Espaigne, pour y estre ignominieusement veus, dont aucuns disoient, quand on les y menoit,

que mas presto los hiziessen morir, que recebir tal affrenta y verguença, por ser trahidos al esquernio de sus parientes, amigos, y compagneros.

qu'ils auroient bien mieux aimé mourir, que de recévoir un tel affront, & un tel opprobre; & que d'être exposez à faire la honte à leurs parents à leurs amis, & à leurs compagnons.

Pour conclure, ils furent très-rigoureusement chastiés.

Ce que le Conseil d'Espaigne trouva pourtant très mauvais, & se mit à en faire le procès à Dom Ferdinand. J'en ouys raconter quelques particularitez du plaidoyé, qui certes sont belles & fondées sur quelques raisons, lesquelles j'eusse mis icy, mais elles fussent esté trop longues. J'espere les mettre ailleurs. Ils luy firent donner un adjournement personnel pour comparoistre; mais l'Empereur fit sursoyer la cause. Aucuns ont dict & escrit qu'il trouva très-bonne ladicte rigueur & punition; & mesme qu'il taxa Ferdinand de n'en avoir pas prou faict. Mais sont menteries; car je tiens de vieux Capitaines & soldats Espaignols, que j'ay veu en Sicile & à Naples, qu'il en fut très-mal content, & en blasma le-dict Gonzague, & en coulla la chose pour le coup: & tant s'en faut que l'Empereur le trouvast bon, que quand les Députez de Milan vindrent vers luy, pour luy remonstrer les maux que d'autres amutinez, conduicts par leur Chef Sarmento, faisoient en sa Duché de Milan; & que, s'il ne leur en faisoit raison, ils seroient contraincts de se la faire eux-mesmes: il s'en courrouça & estomaqua fort, & menaça, s'ils luy tenoient jamais ces propos; & si leur en fit faire une réprimande & menace plus rigoureuse, par son Chancellier de Granvelle.

Or, le dict Ferdinand, ayant envoyé ces pauvres mallotrus en Espaigne, & veus en tel estat de tout le monde, mesme aucuns s'estans présentez au Conseil, ne faut point demander si le spectacle en fut odieux en toute l'Espaigne, & à belles injures après luy ; car ceste nation sçait fort bien

hechar pullas :	*donner des brocards :*

& la pluspart l'appelloient

Vellaco Italiano, enemigo del nombre y valor de los Espagnoles, trahidor, perjuro, burlador del cuerpo sagrado de nuestro Segnor, ingagnador de fe, y verdugo sangriento ;	*Lâche Italien, ennemi du nom & de la valeur des Espagnols, traître, parjure, mocqueur du corps sacré de Jesus-Christ, trompeur contre la foy promise, & bourreau cruel ;*

bref, une infinité d'autres sortes d'injures, que l'ire, le despit, le désespoir, la hayne & l'offense, leur rapportoient en la bouche, que j'ay ouy dire, & que je tays. Au moins, disoient aucuns, s'il les eust décimez, & faict mourir quelques coupables, la chose ne seroit si exécrable : & les renvoyer contre les Turcs, ainsi que fit le Marquis del Gouast ceux qui s'amutinerent en la Duché de Milan, soubs leur Chef Sarmento, qu'il envoya jusqu'au nombre de trois mille, en Dalmacye, à Cataro, & à Castro-novo, là-où

pourtant ils périrent tous, fust ou par le fil de l'espée, ou de la cadene de Barberousse & de ses gens, portans la peyne de leurs maux & de leurs meffaicts, qu'ils avoient faicts en leur rébellion; mais aussi, ils firent bien mourir de leurs ennemis. Possible ceux-cy de Ferdinand s'ils fussent estez employés pour mesme subjet, en eussent faict de mesme, où mieux; & par ainsi, autant de Turcs morts & tuez, & moins d'ennemis.

Certes, il n'est pas besoing d'estre si rigoureux & cruel en telles justices; car telles gens, quelquefois, ayans estez pardonnez, & venant à se reconnoistre, réparent leurs fautes, & font de bons services. Je n'en sçaurois alléguer plus brave exemple, que des amutinez de la Ville d'Alost en Flandres, qui d'eux-mesmes secoururent si bien & si vaillamment la Citadelle d'Anvers, assiégée par les Estats, dont j'en parle ailleurs (1). Ils en ont faict de mesme en plusieurs autres lieux, s'estans ainsi reconcilliés : je dirois bien où; mais je serois trop long.

Je voudrois seulement sçavoir sur ce discours, de quelque grand Docteur, s'il y alla beaucoup de la conscience du-dict Ferdinand en ce serment presté & rompu, qu'aucuns

(1) *Dans le XLVe. Discours des* Capitaines Estrangers, *Tome VI, pag.* 208.

cuns ont dict qu'il ne l'avoit faict que de bouche, & non du cœur; sçavoir, si cela se peut faire en la présence & à la veue du corps de Nostre-Seigneur, & si ce n'est point l'offenser, en abusant ainsi de son Sacrement & de son mystere? Pour quant à l'honneur, il y a tant de raison de *pro* & *contra*, que je les laisse à discourir aux grands Capitaines, & plus gentils Cavaliers que moy. Tant y a pourtant, il me semble qu'on ne doit point estre tant ainsi sévere à l'endroict des pauvres soldats, bien qu'ils fassent tels ou autres délicts; car ce sont eux qui battaillent pour les chefs: ce sont eux qui achepterent de leur sang les victoires; & les Chefs en triomphent de l'honneur & du proffit. A quoy sceut très-bien avoir esgard Scipion en Espaigne contre ses amutinez, qui, ne se contentans de leur rébellion, prinrent l'authorité & enseigne de Consuls à l'instance des soldats. Les Chefs en furent punis, & aucuns soldats; & les autres furent pardonnez, qui, après firent à luy, & à la République Romaine, très-bons services. Je pense bien que ces grands chastieurs de séditions voudroient bien que les soldats fissent de pierre pain, ainsi que le Diable vouloit que Jesus-Christ fist en son désert. Mais ne pouvant faire ces miracles, il faut bien qu'ils vivent: & vivre ne peuvent-ils, s'ils n'ont leurs payes, ou ne brigandent. Et ne leur voulant permettre

le brigandage, leur retenant leur solde, que veut-on qu'ils fassent? Voylà en quoy ces grands Capitaines & Généraux d'armées, doivent bien arregarder sur ces chastiments; car il y va de la conscience. Cependant, je brise icy, estant le discours trop long, & fascheux possible à aucuns.

Un de ces ans, que nostre Roy print & gaigna Paris, de la façon que chascun sçait, les Espaignols, qui estoient dedans, qu'aucuns nommoient Napolitains, mais autant y avoit-il des uns que des autres : ils furent fort estonnez, & comme gens braves & vaillants se résolurent au combat, & s'estans mis en battaille, le Roy leur manda, qu'ils ne s'amusassent point à cela, autrement qu'ils estoient tous perdus, s'ils en venoient-là: toutes-fois, s'ils vouloient estre sages, qu'il leur fairoit si bonne & honneste guerre, qu'ils auroient occasion de se contenter, en leur octroyant leurs vies & bagues sauves, la retraicte de gens de guerre, ensemble seure conduicte. Leur Maistre-de-Camp qui leur commandoit, avec d'autres Capitaines, admirans la générosité de nostre Roy, se mirent tous à dire:

Mira qual Rey valeroso, el qual no se contenta de vencer los hombres con las armas, mas los vence	*Admirez ce généreux Roi, lequel ne se contente point de vaincre les hommes avec les armes, mais*

y gana contodas cortezias y gentilessas.

les vainc encore & les gagne par toutes sortes de courtoisies & d'honnetetez.

Pour ce, ils accepterent le party ; & pour se retirer, marchant par la Ville, le Roy les voulut voir passer, lesquels tous luy vindrent faire de grandes révérences, au moins les Capitaines : les soldats le saluoient avecques leur gentille mode, ainsi qu'ils sçavent très-bien faire. Le Roy leur rendit la pareille, selon le respect de sa Royalle grandeur, & les fit très-seurement conduire au lieu de leur retraicte. Ce ne fut sans dire tous les biens du monde de ce grand Roy, comme ils avoient raison ; car s'il eust voulu estre cruel, ils estoient tous perdus & mis en pieces.

Quasi telles & semblables paroles dirent ces pauvres Espaignols restez devant Mets, de feu Monsieur de Guyse le Grand, lesquels ayant trouvé, au levement du siege, misérables, malades, mourans de froid & de faim, fit retirer, loger, substanter, panser, si-que plusieurs en eschaperent par son bon traictement, & puis les fit conduire tous à sauveté vers Thionville. Ce fut à eux d'en dire tous les biens du monde, comme de raison : & entre autres beaux mots qu'ils en proférerent, furent ceux-cy, qui portent grand poids, bien qu'ils soient courts & briefs :

Qu'era juſto ennemigo, y piadodozo vencedor.	*Qu'il étoit équitable ennemi, & généreux vainqueur.*

Il ne leur fit pas de meſme que firent les Eſpaignols à nos François & Lanſquenets, qui reſterent devant Pampelune, le ſiege levé par Monſieur d'Angouleſme, le Roy Jehan de Navarre, & Monſieur de la Palliſſe : qui leur faiſoient jurer, & promettre,

que, ſi ſanaſſen, de no recebir mas ſueldo del Rey de Francia, pues que contra l'Eglezia ſe monſtrava. A los, que eſto creyan, y prometian, davan el C*orpus Domini*, y los otros Sacramentos de la Madre Santa Yglezia, y, ſi morian, ecleſiaſtica ſepultura. Los, qu'eran interrogados por ſus Confeſſores, que no querian reconciliar ſe, los dexavan alla morir : y, ſi morian, come Moros los enterravan ; porque tal era intention y la Bulla del Pape Julio.	*s'ils guériſſoient, de ne plus recevoir de ſolde du Roi de France, puiſqu'il ſe montroit être contre l'Egliſe. A ceux qui croyoient & promettoient cela, ils leur donnoient le* Corpus Domini, *& les autres Sacrements de la Ste. Mere Egliſe; & s'ils mouroient, la ſépulture eccléſiaſtique. Ceux qui étoient interrogés par leurs Confeſſeurs, & qui ne vouloient point ſe réconcilier, ils les laiſſoient-là mourir : & s'ils mouroient, ils*

les enterroient comme Maures; car telle étoit l'intention de la Bulle du Pape Jules.

Quelle Bulle d'or!

Les Eſpaignols ſe vantent de tout cela.] Mais à ce que j'ay ouy dire à aucuns vieux Gentils-Hommes, & François, & Lanſquenets, confès & non-confès, ils ne furent eſpargnés non plus les uns que les autres; & leur bailloient *dronos* auſſi-bien que Frere Jehan des Entommures, dans Rabelais, le donna à ceux qui vandangeoient les clos de ſa vigne.

Monſieur de Guyſe n'en fit pas de meſme: car bien qu'il y euſt force Lanſquenets, & autres Allemands, ſentans mal de la foy, il les fit ſecourir comme les bons Chreſtiens & Catholiques, mais non pas de ſi bonne affection; s'en remettant à la volonté de Dieu, & ne voulant acquérir la réputation d'un homme cruel & barbare, puiſque l'homme eſt faict à la ſemblance & image de Dieu. Je m'en remets à un grand Théologien ce qu'il en diroit-là.

Ceſte derniere guerre de Grenade, faicte & parfaicte par Dom Juan d'Auſtrie, par cas, en courant la poſte, nous nous trouvaſmes de rencontre un Capitaine Eſpaignol & moy; luy, qui venoit d'Eſpaigne, allant en Flandres; & moy, de la Cour en ma maiſon. Nous nous miſmes luy & moy à deviſer fort

de ceste guerre. A mon advis qu'il m'en conta prou ; & sur-tout il me va louër Don Juan jusques au tiers ciel, en me le nommant, de plein abord,

Sepultura de los Paganos; y que sus obras y valencias mas querian ser vistas, para ser creydas, que no contadas.	*La Sépulture des Payens; & que ses actions & vaillances vouloient plutôt être vues que racontées, pour être crues.*

Quand la capitulation d'Amiens se fit derniérement, il y eut un des Députez de dedans, Espaignol, qui, ayant trouvé Sa Majesté en quelques masures, qui les attendoit pour composer, dist en entrant, pensant faire de l'officieux & du curieux de la vie du Roy:

El Rey no esta qui bien seguro de los canonazzos.	*Le Roi n'est pas ici bien à couvert des canonnades.*

Le Roy, qui l'ouyt, luy respondit *Le Roy est icy plus en sureté, que vous autres n'estes dans Amiens.*

Puis, ayant commencé leur pourparler, la premiere chose qu'ils demanderent,

porque (dirent-ils) es razon que las cosas celestiales vayan primeras,	*parce qu'il est raisonnable, dirent-ils, que les choses célestes soient traitées les premieres,*

fut que l'on ne touchast point à la sépulture de Dom Hernandille, & qu'elle ne fust point

rompue, ny démolie. Le Roy leur respondit gentiment : *Il est raison que la sépulture de Dom Hernandille soit démolie & rompue, puisqu'il a faict rompre & démolir les murailles de ma Ville d'Amiens.* Ils demanderent après,

Ell saco de la Villa. *Le sac de la Ville.*

Demande, certes, très-irraisonnable, & très-impudente, & mesme à un tel Roy, qui leur respondit bravement : *Eh comment ! une chose que vous avez desjà pillée il y a long temps, la demandez-vous ?* Il jurerent aussi-tost qu'ils n'y avoient jamais touché. A quoy le Roy aussi-tost repliqua bravement : *Puis donc qu'elle n'a esté pillée en mon absence, à vostre advis, si je permettrai qu'elle le soit en ma présence ?* Jay mis ces trois articles, non pour belles rencontres de l'Espaignol, ny pour grandes Rodomontades, sinon la derniere, pour demander le sac; mais pour les gentilles responses de nostre Roy, qui est fort subtil en beaux dires, & gentilles responses, & fort courtes, s'il en fut onc. J'espere en dire aucunes en sa vie. (1) Enfin, la capitulation fut faicte, & bien gardée à l'honneur de nostre Roy. Que s'il ne fust été généreux & miséricordieux, il les tenoit tous la corde au col, puisque le Cardi-

---

(1) *On ne l'a point.*

nal d'Austriche avoit failly de les secourir.

Si faut-il que je die quelques gentilles Rencontres & Rodomontades, qui touchent les Dames.

Lorsque la Reyne vint à Bayonne, de toutes les Espaignolles qu'elle avoit, elle n'en mena aucune avecques ses Françoises, que Magdelaine de Giron, fille de la Comtesse d'Yraigne, Dame d'honneur de la-dicte Reyne. Elle y mena bien aussi la Segnora Sofonisba, Italienne, Damoiselle Crémonnoise, belle & honneste fille, & douce, qui avoit tout plein de vertus, & sur-tout qui sçavoit bien peindre & pourtraire au naturel. Les autres filles en Espaigne, bien faschées pour ne se trouver en telle & si belle feste, qui eussent bien certainement paré la Cour; car il y en avoit de belles, & entre autres, Léonor de Tolede, qui estoit très-belle, & qui eust possible effacé le lustre de la-dicte Magdelaine de Giron, dont elle fut bien-ayse de quoy ne vint pour ce subjet. Je ne desduiray les raisons pourquoy ces belles filles ne vindrent point, pour ne servir en rien à nostre conte.

Ceste donc belle Magdelaine parut très-belle, aussi le pensoit-elle bien estre, tant elle estoit arrogante. Si-bien, moy devisant un jour d'elle & de sa beauté, avecques un certain Cavallier Espaignol, il me dist par un certain desdain & despit :

Dexad la, Segnor. *Laissez-la, Mon-*

Juro a Dios, qu'es tan brava y orgullosa por su beldad, que si el cielo se abaxasse, y se arrodillasse adellante sus pies, no dennaria dezir le, que se levantasse, & se remetiesse un su lugar.	*sieur. Je vous jure, qu'elle est si orgueilleuse, à cause de sa beauté, que si le ciel s'abaissoit & se prosternoit à ses pieds, elle ne daigneroit pas lui dire de se lever, & de se remettre en sa place.*

Voilà une parole bien arrogante, & plaisante imagination, de se figurer le ciel descendre de son lieu, pour s'humilier à elle.

Telles paroles sont quasi semblables à celles que jadis tindrent nos braves Chevalliers François, qui allerent en Hongrie soustenir les Hongres contre les Turcs, conduicts par ce vaillant Jehan Duc de Bourgoigne, & par le Mareschal de Bouciquaut; lesquels, trop bouillants, présumans trop d'eux, disoient partout, que leurs lances n'estoient pas seulement bastantes pour deffaire tous les Turcs, & les battre; mais si le ciel vouloit descendre sur eux, pour leur faire guerre, l'empescher par le soustien de leurs bois & lances qu'il ne descendist, & le tenir en l'air comme il estoit. Mais pourtant, le malheur fut tel, que leur Rodomontade ne porta feu; car sans avoir affaire au ciel, ils furent tous desconfits & deffaits, par les hommes, comme on peut voir par nos *Chroniques Françoises.*

J'aymerois autant d'un Capitaine Espaignol. Allant en un combat, & animant ses soldats, & louant leurs forces, il leur dist :

Boto à Dios, que si el Cielo se cayesse, le havemos de tener con los braços.	*Je vous jure que si le ciel s'abaissoit, nous le pourrions soutenir avec nos bras.*

Si ce brave eust fait ce coup, il fust esté estimé un second Atlas, qui soustenoit le ciel de ses espaules. Quel fardeau ! Encore que j'aye ouy dire à un vieux resveur de Philosophe, que l'air est fort léger, & que le ciel, qui en participe, l'est aussi. Je coupe-là, craignant que, pour voller trop haut, je ne vinsse à tomber comme fit Icarus : car le parler m'en est aussi estranger & inconneu, que le haut Allemand ; ny ne veux non plus l'apprendre ny la science & tout, doubtant de mon cerveau débile, & peu capable pour y advenir.

Or, pour retourner à ceste belle Magdelaine de Giron, bien qu'elle fust altiere, elle n'estoit pourtant trop ennemie de l'amour, & ne refusa point d'estre servie (comme toute belle & gentille Dame ne doit faire ce refus) de plusieurs honnestes Cavalliers, & mesme de Monsieur d'Anville, (1) aujourd'huy Monsieur le Connestable, pour lors

(1) Damville.

jeune & brave Seigneur, qui la servit fort discrettement tant que le voyage dura, & en porta les couleurs jaunes & tannées. Il y eut pour lors un Gentil-Homme François, bien honneste & galant, qui, le jour de la procession du Sacre (1), ainsi qu'elle marchoit, luy advint de faire un faux pas. Ce Gentil-Homme s'advance aussi-tost pour la redresser, & luy ayder. Elle le renvoya bien loing, avecques un certain desdain & rabrouement, disant :

Jesus! y qual discretion de Frances!	*Jesus! & quelle courtoisie Françoise!*

Elle estoit bien vrayement desdaigneuse & glorieuse, de rendre le mal pour le bien, & payer la courtoisie par la discourtoisie. Le Gentil-Homme luy eust bien rendu son change; mais il n'osa pour le respect de la Reyne sa maistresse qui le sceut, & luy en fit une remonstrance.

Au bout de quelque temps, elle fut mariée avecques un grand Seigneur d'Espaigne, dont j'ay oublié le nom qui fut après Vice-Roy aux Indes. Ainsi qu'elle l'y alloit trouver avecques la flotte ordinaire, son vaisseau, avecques deux autres, s'estans escartez vers l'Isle de San-Domingo, un Gentil-Homme François, qui s'appelloit Monsieur de Landreau, de bonne Maison, vaillant

(1) du Sacrement, ou de la Fête-Dieu.

& brave, & homme de mer, ayant armé quelques vaiſſeaux pour aller en cours, & chercher advanture, faillit à prendre le vaiſſeau de la-dicte Dame, & de faict le canonna; mais elle fut ſecourue de deux autres vaiſſeaux, qui donnerent la chaſſe au-dict Landreau : & ſans ce ſecours, il la prenoit à ce qu'il diſt à Monſieur d'Eſtroſſe, & à moy, à ſon retour; & que s'il l'euſt priſe, il luy euſt faict bonne guerre, & toute honneſte raiſon, en luy faiſant payer pourtant le tribut de ſon ancienne arrogance.

Certes, il y a des Dames auſſi arrogantes en Eſpaigne comme des hommes & Cavalliers; & l'air du Pays le porte ainſi. Aucuns ayment à ſervir ces femmes & filles de ceſt humeur, qu'ils diſent

brvas y fieras come toros!	*braves & fieres comme des taureaux.*

Auſſi dict-on que chaſcun ayme ſon ſemblable. Si l'on en obtient la victoire, d'autant plus en eſt-elle à priſer : & ſi l'on en eſt vaincu, la gloire n'en eſt pas moindre; ainſi que diſt un galant Cavallier un jour, & qui portoit pour deviſe une branche de laurier, avec ces mots :

Los unos l'an traydo por ſer vencedores; yo, por ſer bien vencido.	*Les uns le portent comme vainqueurs, & moy je le porte comme vaincu.*

Voylà comme tels braves ſe plaiſent en

leur gloire, & ayment les Dames altieres & généreuſes.

J'ay veu d'autres fois chanter en Eſpaigne une vieille chanſon, que proprement on appelle-là *Romance*, qui eſt bien gentille, où l'on introduict une Dame ſe lamentant, & s'affligeant de ſon mary, qui eſtoit priſonnier en Angleterre, & ne le pouvoit ravoir par rançon, ne autrement; & pour ce, elle eſcrit une lettre au Roy d'Angleterre, de ſa propre main, & luy mande qu'il ait à le luy renvoyer ſain, ſauve, & ſans danger, autrement qu'elle luy annonce guerre, & le menace de la luy faire très-cruelle par mer & par terre; & puis dit elle :

Que ſi me falta Capitan, yo meſma llavare la bandiera, y lire a poſar haſta à las puertas de Londres; y tan bien, ſi me falta Bombardier, yo meſma dare fuego à l'artilleria : ſi que dira toda la gente : *Jeſus! qual muger guerrera!*

Que ſi je ne trouve point de Capitaine, je leverai moi-même l'étendard, & je l'irai planter juſques aux portes de Londres; & ſi je manque de Canonniers, j'yrai moi-même mettre le feu à l'artillerie : en ſorte que tout le monde dira : Jeſus! quelle femme guerriere!

Voilà une brave guerriere, & ſeconde Marfiſe, ou Bradamante, qui vouloit elle-meſme, par faute d'autre, conduire ſon ar-

mée, planter ſon eſtendart ſur le haut de la muraille, & ſervir de Canonnier, & bailler feu à ſon artillerie. La chanſon en eſt fort jolie, & l'air plaiſant.

Ceſte Dame eſtoit plus valeureuſe qu'une autre, qui uſa de paroles certes généreuſes à l'endroit d'un Cavallier, pour l'induire à ſe battre pour l'amour d'elle contre un autre qui l'avoit offenſée. Les paroles eſtoient telles :

Bien creo yo, gentil Cavallero que no os faltara tanta virtud, para hazer my ruego, com os ſobra de bondad y valor para haver la victoria de ſu perſona.	*Je crois bien, brave Cavallier, que vous m'accorderez ma priere avec autant de générosité, que vous avez de force & de valeur pour me venger de mon ennemi.*

Gentilles paroles, certes, & pour prier, & pour louer.

Une belle jeune Dame Eſpaignolle, ayant eſté mariée de frais, & venant de bonne-heure à eſtre groſſe, qui paradvant, eſtant fille très-hautaine, deſdaignoit le mariage bien fort, & diſoit;

que no queria ſer ſubjetta à ninguno, ſegun el valor y gloria de ſu perſonna;	*que, conformément à ſon courage & à ſa gloire, elle ne vouloit s'aſſujettir à perſonne;*

& que bien qu'elle y fust contrainte, elle s'efforceroit le plus qu'elle pourroit d'empeſcher ſon mary qu'il n'enlevaſt ſon pucellage que le plus tard qu'elle pourroit. Son dire ne correſpondit point à ſa gloire, ny à l'effect. Car bien-toſt après ſon mariage, elle fut enceinte, & en devint eſtonnée, & honteuſe, & fit ce qu'elle peut pour cacher ſa groiſſe (1), & ne la monſtrer que le plus tard qu'elle pourroit. Dequoy s'appercevant un autre Cavallier, qui d'autres fois l'avoit ſervie eſtant fille, fut bien-ayſe de prendre ceſte occaſion pour luy en faire la guerre; & l'ayant un jour abordée, il luy diſt :

Que no fueſſe avergonçada, porque todos bien ſabian, que de ſemejantes luchas, ſiempre reſultan tales caydas; y por eſſo no ſe maravillavan ſi era verguençada, porque en aquel caſo ella fueſſe novicia, y que ſentia en ſi unos mudamientos nunca por ella ſentidos; y tales que, aunque ſu ef-

Qu'elle ne fut point honteuſe, parce que tout le monde ſçavoit bien, qu'en de telles luttes, il ne pouvoit y avoir que de ſemblables chûtes, que, cependant, on ne s'étonnoit point de la voir confuſe, parce qu'elle étoit novice en ce cas, & qu'elle éprouvoit en elle un changement auquel

(1) Groſſeſſe.

fuerço, virtud, y gloria fueſſe grande, no baſtaria reſiſtir las inclinationes de la naturaleza qu'era de muger.

elle n'avoit jamais été expoſée; & qui étoit tel, que, quoique ſon courage, ſa vertu, & ſa gloire, fuſſent bien grands, ils ne pourroient pas néanmoins réſiſter aux inclinations que la nature avoit données aux femmes.

Ce Cavallier parla bien à elle, & à ſa gloire, & vanterie, & garde de ſon pucellage, & à la fragillité de ſon ſexe, duquel les Dames ne doivent tant préſumer, ny s'enorgueillir.

Par cas, une des compaignes de ceſte Dame, qui eſtoit encore fille, ſe trouvant-là préſente, la voulut excuſer, & un peu brocarder auſſi, en luy diſant:

Come es poſſible, Segnora, que tu generoſa virtud, effuerço, y anime ſuperbo, no excuzaron de ſer herida de Llaga que tantos deſmayos os cauſa? Plegue à Dios, que no ſea mortal, come yo creo que no ſera, porque jamas

Comment eſt-il poſſible, Madame, que votre grande vertu, vos efforts, & votre grand courage, ne vous ont pas empêché de recevoir une plaie, qui vous cauſe tant de chagrin? Plaiſe à Dieu qu'elle ne ſoit point mortelle,

d'estas heridas no morio ninguna Donzella.	*comme je crois qu'elle ne le sera point; car les Dames ne meurent jamais de semblables blessures.*

Sur ce, le Cavallier précédent, qui estoit présent, leva ce oup, & luy dist:

Ha! Segnora, vos, que esso certificays, haveys lo passado?... Garde me Dios (*respondit-elle*) d'esto estrecho. No, Segnor; mas, he lo, oydo certificar a personas de gran credito.	*Hà! Mademoiselle, vous qui assurez cela, l'avez-vous donc expérimenté? Dieu me garde*, répondit-elle, *d'un tel malheur. Non Monsieur; mais je l'ai entendu assurer à des personnes de grand crédit.*

Il ne falloit point alléguer-là de personnes de grand crédit pour servir de tesmoings; car bien que le destroit soit aussi dangereux que celuy de Gibraltar, aucunes le passent bien sans danger, & d'autres non.

Une Dame, ayant perdu son serviteur, qu'elle avoit faict de frais, & peu gardé; car il vint à estre tué aussi-tost en une guerre, & en ayant sceu les nouvelles, elle dist:

Ah! Segnor Cavallero, que si tantarde me cognocistes, muy temprano me perdistes!	*Ah! mon cher Cavalier, qui m'avez connue si tard, vous me perdez trop tôt!*

Un autre Cavallier, la voyant ainsi en douleur, dist à un sien compaignon:

El tiempo cura las cosas; y no ay grave dolor que andando el tiempo no se dismi-nuye.	*Le temps calme toutes choses; & il n'y a point de douleurs si grandes, qu'elles ne se dissipent avec le temps.*

Une Dame, demandant un jour le Livre de la *Célestine* à un Cavallier, il luy respondit, en luy donnant bonne:

Por Dios, Segnora, que me espanto de Vuestra Merced! Teniendo en casa el original, pedir el traslado!	*Parbleu, vous m'étonnez, Madame! Ayant chez vous l'original, me demander la copie!*

Bon, celuy-là.

Les Espaignols sont fort subtils à gentiment brocarder, & picquer, & appellent cela,

motejar, ô golpear.	*railler, & piquer vivement.*

Ainsi que fit un jour un Cavallier, estant parmy trois filles, toutes trois sœurs, & bien noires. Elles luy demanderent un jour de Foire par cas à emprumpter un ducat, pour achepter quelque chose, disant qu'elles n'en avoient point aporté sur elles. Il leur dist qu'il n'en avoit point sur l'heure, & qu'il en estoit bien marry. Elles luy dirent:

Come ! un hombre tan honrado no teneys un ducado ? Dixo el : puesno, cuerpo de tal ? No ay entre vos otras tres una blanca.	*Comment ! un si galant homme n'a point un ducat ? Il leur dit Pourquoy non : corbieu, puisqu'entre vous trois, il n'y a pas une blanque.*

L'allusion n'en est pas mauvaise ; car une *Blanca*, c'est une monnoye d'Espaigne ; & convertissoit ceste allusion sur elles trois, parmy lesquelles n'y en avoit pas une blanche.

Un Médecin Espaignol, ayant receu quelque desplaisir d'une Dame veufve, chargea un jour un maquignon, devant elle, de luy trouver.

una mule, que fuessa viuda.	*une mule, qui fût veuve.*

Le Corretier luy respondit :

Come, Cuerpo de tal ! vos burlays de my, Segnor Doctor? Nunca fue mula viuda.	*Comment, Corbieu ! vous moquez-vous de moi, Mr. le Docteur ? Une mule ne fut jamais veuve.*

Le Médecin luy repliqua :

Digo yo, que tenga tres conditiones de una viuda ; que sia gorda, andadora, y comedora.	*Je veux dire qu'elle ait les trois qualitez d'une veuve ; qu'elle soit fort grasse, coureuse & gloutonne.*

L'on dict que les veufves, au moins au-

cunes, ont ces trois conditions. Pour bien aller, & pour bien manger, je m'en rapporte à ceux qui en ont faict preuve, & y ont pris esgard. Pour quant à la troisiesme, j'en ay veu beaucoup de personnes, & mesme une de très-grande authorité, de très-grand esprit, estre de ceste opinion, & tenir ceste maxime, qu'une femme, aussi-tost qu'elle est veufve, devient fort grasse, & en bon poinct; ce que j'ay apperceu, & m'en suis esmerveillé. Car aucunes femmes ay-je veu entre les mains de leurs marys, maigres, seiches, exténuées, qu'elles en tomboient sur les dents. Venoient-elles à estre veufves, les voylà remises & refaictes aussitost comme un cheval maigre & élangory mis à l'herbe, qui se reffaict & se remet soudainement. De sorte que c'est une maxime, que *qui veut engraisser une femme mariée, qu'il la fasse veufve*; car c'est le meilleur engrais qn'on luy sçauroit donner. Ce n'est pas pourtant que les marys ne leur donnent le traictement & l'ordinaire qu'il leur faut, selon leur faculté & petit pouvoir; mais vous diriés que, venans de leurs mains, elles ne les trouvent jamais si bons comme quand elles sont en viduité, & qu'elles le prennent d'elles-mesmes qui çà, qui là, en leur plainiere volonté. J'en voudrois volontiers demander une raison à quelque bon Médecin : si ce n'est

qu'il me renvoyast à l'Apologie (1) de l'Asne & du Cheval, qui est dans Rabelais; & à leur parlement qu'ils firent quasi sur mesme chose; où enfin, Monsieur l'Asne conclud, qu'il n'y a que la liberté des champs, & choisir sa pasture comme l'on veut, & faire autre chose que je n'ose dire, & n'estre nullement en subjection, bien que l'on mange son saoul à créver dans l'estable.

Un Cavallier, parlant un jour d'amour à une femme asgée, mais pourtant belle encore, & fort desirable, elle luy dist :

Y come, Segnor, me hable V. S. desta cosa a mis completas?	*Eh! Monsieur, comment me parlez vous de telle chose, lorsque j'en suis aux complies?*

L'autre luy respondit :

Segnora, sus completas valen mas que las horas de prima de qualquier otra.	*Madame, vos complies valent mieux que prime de toute autre.*

Faisant allusion gentille là-dessus sur les complies du soir, & sur les heures de prime du matin. J'en ay faict un beau discours sur ce subjet ailleurs (2) : & combien y a-t-il de

(1) Apologue.

(2) *Le Ve. des* Dames Galantes, *Tom IV, page* 148 *& suiv.*

Dames aſgées, qui ſont autant belles & déſirables que les jeunes? De vieillard, il n'en fut jamais un beau ny deſirable pour les Dames; ſi ce n'eſt qu'on ſe vouluſt ayder d'un plaiſant mot qu'un vieux Cavallier diſt un jour à une belle Dame, luy préſentant ſon ſervice, & qu'elle l'en reprenoit. Ceſte Dame s'appellant

Madama de la Torre,	*Madame de la Tour*,

il luy diſt :

Tal torre ha meneſter d'una barba-cana.	*Une telle tour a beſoin d'une barbe cane.*

Ce mot eſt bon, & porte en ſoy deux intelligences, car une *barbe-cane* eſt une eſpece de fortification, & *barba cana* en Eſpaignol, ſignifie *barbe blanche.*

Telle & ſemblable diſt un Cavallier, d'une fort belle & honneſte Dame, laquelle ayant eſpouſé un homme ford laid, & ſale, toutesfois n'enlaidiſſoit nullement, mais s'embelliſſoit de jour en jour. Ce Cavallier alla rencontrer,

que no havia viſto jamas fruta en un tal ceſto, que tanto duraſſe, ſin podrirſe.	*qu'il n'avoit jamais vu de fruit ſi longtemps en pareil panier, ſans ſe pourrir.*

J'ay veu beaucoup de femmes en ma vie de ce naturel, à ne ſe gaſter, ny corrompre leurs beautez, pour hanter des marys laids, ſales, & mauſſades.

Or, faisons une fin, & belle, par trois belles & honnestes Princesses.

A ce mesme voyage & entreveuë de Bayonne, que j'ay dict cy-devant, Madame de Guyse, aujourd'huy Madame de Nemours, y estoit, où elle parut freschement veufve, & très-belle & en bon poinct, ainsi que de son temps jeune il n'y en a point eu une qui l'ait passée, comme son automne en donne encore une belle apparence ; & bien qu'alors elle fust plus asgée de beaucoup que Magdelaine de Giron, elle l'effaça fort, bien qu'elle pensast le contraire ; car volontiers on void aucuns fruicts en automne aussi beaux ou plus qu'en esté. Ainsi donc qu'elle estoit un jour en la chambre de la Reyne, un Cavallier Espaignol, de bonne façon, & bien en poinct, me vint demander :

Segnor, qual es esta linda Dama vestida da luto? Segnor, *luy respondis je*, es Madama de Guyza, muger de aquel grand Capitan Monsur de Guyza. Es Madama de Guyza? *dit-il.* Valame Dios, que linda Dama es, y de muy brava y alta Guisa!

Monsieur, quelle est cette belle Dame vêtue de deuil? Monsieur, lui répondis-je, *c'est Madame de Guyse, femme de ce grand Capitaine Monsieur de Guyse. C'est Madame de Guyse ?* dit-il. *Dieu me soit en aide, c'est une belle Dame, & de très-grande & haute Guise!*

Ce mot est un mot ancien des vieux Romans, qui corresfpond bien à ce nom de *Guyse*: & puis, continuant à la louer, il me dist :

Ay me Dios! que bravo trage tiene, y qu'es bien tallada, y de linda catadura! *Et puis me redemanda :* Es tan buena Catholica, y enemiga de los Luteranos, come su marido? Si Segnor, *luy respondis-je*, y mas; porque l'os Luteranos l'an matado.

Qu'elle est bien mise! Qu'elle est bien faite! Et que son regard est agréable! Est-elle aussi bonne Catholique & aussi grande ennemie des Luthériens, que Mr. son mari? Ouy, Monsieur, lui répondis-je, *& encore plus, parce que les Luthériens l'ont tué.*

Il me redemanda si elle avoit des enfants aussi beaux qu'elle? Je luy dis qu'ouy, & luy monstray Monsieur de Guyse son fils, & qu'elle en avoit deux autres aux escolles à Paris, tous deux semblables. Après ayant songé un peu en soy, & arregardant ceste belle Dame, & de grand' admiration, il dist, par une petite exclamation :

O! bien adventurado Capitan, que tantos hombres ennemigos de Dios peleastes y matastes en campos y Villas! O! bien adventurado, otra vez,

O! trop heureux Capitaine, qui avez combattu & tué tant d'hommes ennemis de Dieu dans les armées & dans les Villes! O! trop heureux,

y mas, que con tantos assaltos combatistes y vencistes esta linda Dama en las camas y pavellones!

encore une autre fois, & plus, qui avez combattu & vaincu à tant d'assauts & de reprises, une si belle Dame entre les pavillons de votre lit!

Et me disoit cela comme par un despit amoureux, jaloux de quoy il n'eust peu participer à une si belle advanture.

Comme de vray, je croy qu'il n'y a au monde si grand chagrin ny despit à un amoureux d'une belle Dame, que quand il songe que son mary ou un autre en jouyssent, & n'en mange son pain qu'à la fumée du festin, ou par imagination. J'ay ouy tenir ceste opinion à un très-grand & brave Prince qui est mort, qui me racontoit un jour privément, que, s'il estoit Roy de quelque grand Royaume, il ne seroit jamais tiran que pour une chose; qu'il entretiendroit très-bien la Justice, & fairoit observer très estroictement ses Edicts & Ordonnances; ne fairoit tort à personne; caresseroit fort sa Noblesse; & surtout, ne foulleroit jamais son peuple de grandes Tailles, tributs, ne subsides: mais que si un sien subjeċt, ou grand, ou petit, eust une belle femme, de laquelle il vinst espris, certes il perdroit tout respect, & estendroit là-dessus un peu la tyrannie; car il fau-

droit résolument qu'il en jouyst, bongré maugré, ou par amour ou par force : mais prèmier tenteroit toutes les voyes de douceur & d'amour; & que si elles estoient trop longues & fascheuses à tenir, qu'il useroit de diligence & de prise. *Car bien gastée*, disoit-il, *seroit-elle d'avoir l'accointance d'un brave Roy, & le mary d'estre son compaignon, à qui, & à elle, fairoit de grands biens, & donneroit de bonnes grades, & ne leur en seroit jamais ingrat, ny sur-tout les escandalliseroit.* Je pense n'avoir guieres changé de ces mots qu'il me dist; car quasi ils sont tous semblables : & me les disoit sur un très beau & très-grand subject, sur lequel ceste tyrannie méritoit bien d'estre exercée.

La Reyne d'Espaigne, pour l'amour de laquelle seule ce voyage & entreveuë de Bayonne se fit, parut aussi très-belle, & n'y en eut François qui, l'ayant veue estant fille, n'advouast d'estre extresmement accreue en beauté, bonne façon, & belle majesté, bien qu'elle eust apporté tout cela dès sa naissance : mais l'asge & le temps font beaucoup de belles & bonnes choses, aussi-bien que de mauvaises & de laides. Ainsi un jour que je devisois avec un fort honneste Cavalier Espaignol, (car certes, force braves & honnestes d'eux me recherchoient, tant pour en avoir veu & conneu aucuns en la Cour d'Espaigne qu'il n'avoit

pas ſix mois que j'en eſtois venu, que pour en parler bien la langue,) il me dit, ainſi que nous eſtions ſur les hautes louanges de ceſte belle Reyne, ces meſmes mots, & beaux certes:

Que de veras, tal principal Reyna, y tan complida, pareſcia ſer antes la creation del mondo quaſi abſcondida y cerranda en el penſamiento de Dios, haſta que fueſſe ſu divina voluntad, que ſe juntaſſe por ſanto Matrimonio con Rey Don Philipe; que ſiendo por ſus buenos hados tan grande, tan poderoſo Rey, y quaſi tocando el ciel con la mano de ſu grandezza y pojança, era meneſter, y no otramente, que no eſpozaſſe otra ſino aquella, que, por ſu grand Hermoſura, ſu honrada majeſtad, y ſus virtudes claras y nobles, ſe-

Qu'en vérité, une Reine ſi grande, & ſi accomplie, paroiſſoit avoir été comme cachée & renfermée dans la penſée de Dieu dès avant la création du monde, juſques à ce que ce fût ſa divine volonté de la joindre par un ſaint mariage avec le Roy Dom Philippe; qui, étant par ſon heureux deſtin un ſi grand, & un ſi puiſſant Roi, qu'il touche preſque le ciel avec la main de ſa grandeur & de ſa puiſſance, il étoit abſolument néceſſaire, & non autrement, qu'il n'en épouſât point d'autre qu'elle, qui, pour ſa grande

mejava mas divina y celestial, que humana.

beauté, sa majesté suprême, & ses belles & grandes vertus, sembloit plutôt divine & céleste, qu'humaine.

C'estoit bien louer son Roy & sa Reyne. Je parle d'elle plus au long, en un Discours que j'ay faict à part pour elle (1), sans passer outre.

Or, si ceste belle Reyne d'Espaigne a esté louée des siens, non-seulement par ces belles, mais par un million d'autres paroles; (car ils l'aymoient fort, voire quasi l'adoroient, ainsi que j'ay dict ailleurs,) la Reyne de Navarre, sa troisiesme sœur, a bien esté autant admirée & louée d'eux, quand ils l'ont veue, les faisant aller à l'égal toutes deux. Mais pourtant la puisnée passoit un peu devant l'aysnée, ainsi que l'on void quelques-fois en un boscage un jeune arbrisseau, par ses belles branches, se hausser sur un autre plus vieux que luy. Mais pourtant toutes deux estoient très-belles, mais par airs différents pourtant; car chascune avoit le sien à part, très-beau, & très-admirable.

Il faut donc sçavoir que, lorsque ceste belle

---

(1) *Ce Discours est le IV. des* Dames illustres; *Tome II, pag. 161 & suiv.*

Reyne de Navarre alla aux bains de Spa, elle passa par Namur, comme j'ay dict ailleurs (1), où elle fut honnorablement receue par Dom Juan d'Austrie, & veue en grande admiration des Capitaines & soldats Espaignols. De-là à peu, je rencontray à Paris, dans le Palais, un Capitaine Espaignol, à qui je demanday s'il l'avoit veue de par-delà? Il me dist que si;

y que por ser extremada de beldad y bonas gracias, havia mas priessa, quando salia fuera, por myrar la, que no à bever agua de los bagnos; y que por l'arte de su hermosura captivava las personas con la fama, y a un muy mejor con su persentia: porque monstrava su hermosura entre las otras Damas, come el sol entre las estrellas. De sus otras illustres y claras virtudes no hablo yo, porque, por

& que, pour la grandeur de sa beauté & de sa bonne grace, il y avoit plus de presse pour l'admirer, quand elle sortoit, que non pas pour boire les eaux des bains; & que, pour l'ornement de sa beauté, elle captivoit les hommes par sa réputation, & encore mieux par sa présence: parce que sa beauté la faisoit paroître entre les autres Dames, comme le soleil entre les étoi-

(1) *Tome II, Discours V, pag.* 187.

ser tan hermosa, ninguna cosa le falta.	*les. Je ne parle point de ses autres vertus illustres; parce qu'elle étoit si belle, que rien ne lui manquoit.*

Je rencontrai une autre fois, dans le Louvre, un autre Capitaine Espaignol venant d'Espaigne vers Flandres, qui, m'ayant choisi par-dessus mes compaignons, comme connoissant en moy quelque façon Espaignolle, ainsi qu'il me dist après, me pria de le faire entrer dans la grande salle du bal, qui estoit un jour d'une grande magnificence, pour voir seulement ceste belle Reyne de Navarre, de qui

la fama vollava per toto el mondo, me dit-il.	*la renommée voloit par tout le monde.*

Je le fis entrer avec moy, lequel, durant tout le bal, ne dist jamais mot, ny fit autre geste, si-non regarder fixement ceste belle Reyne, sans jetter ses yeux ailleurs, comme j'y pris garde, & luy laissay faire, sans le desbaucher de sa comtemplation. Après le bal finy, je luy dis:

Y pues, Segnor, que os paresce de nuestra Reyna de Navarra?	*Eh bien, Monsieur, que vous semble de notre Reine de Navarre?*
Que me paresce,	*Que m'en semble,*

Segnor? me reſpondit-il. Juro à Dios, me pareſce tal, que ſi eſtuvieſſe en nueſtra Corte de Madrid, como es en eſta, el camino ſeria tan poplado, para viſitar y myrar la, que pareſceria un Camino de romeria, donde muchos pardones ſe gaggnan : que aunque ſenalado camino no vui era, ſolamente baſtaria a ſeguir el hilo de la gente, para mitar y adorar-la, come Reyna de la tierra, y la Generala de todas las otras Reynas y Damas las mas ſignalades de la Europa, y pregonar la tal con juſto y honrado titulo, por ſu divina beldad, Real maeſtad, y buenas gracias.

Monſieur ? Je vous jure, qu'elle me paroît telle, que ſi elle étoit à notre Cour de Madrid, comme elle eſt en celle-ci, le chemin ſeroit ſi peuplé, pour la voir & admirer, qu'il paroîtroit un chemin de pélerinage où l'on gagne bien des pardons ; même, s'il n'y avoit point de chemin tracé, il ſuffiroit de ſuivre la file du monde, pour l'admirer & adorer comme Reine de la terre, & la premiere de toutes les autres Reines & Dames les plus ſignalées de l'Europe, & la proclamer telle, par un juſte & honorable titre, à cauſe de ſa divine beauté, de ſa Royale majeſté, & de ſes bonnes graces.

Certes, ceſt honneſte homme avoit raiſon

de tenir tels propos; car je penſe qu'au monde ne s'eſt jamais veu Princeſſe plus belle. J'en puis parler au vray; car j'en ay veu force, & en France, & aux Pays eſtrangers, où la beauté ſe loge. Il ne luy manque qu'une choſe; qu'elle n'eſt autant heureuſe en ce monde comme ſes mérites le requierent, & que ſes plus affectionnez ſerviteurs ſouhaitent & diſent. Je n'en puis conjecturer autre raiſon, ſi-non que le Ciel, qui l'a faicte, ne veut, comme jaloux, qu'elle dépende d'autres que de luy. Bien qu'elle ne ſe ſoucie point de ceſte grandeur du monde, que tous & toutes recherchent tant : ſe fondant ſur une raiſon, qui eſt belle certes, qu'elle me fit cet honneur de me dire, il n'y a pas long-temps, qu'elle n'avoit affaire d'ambition, ny de grandeur, plus haute que celle qui luy eſtoit née & venue d'une ſi grande race de Roys, ſes ayeulx & anceſtres : ſi qu'elle ſe peut dire eſtre aujourd'huy la ſeule reſtée de la plus grande Maiſon du monde; & qu'il n'y a Royaume, Empire, ny Monarchie, qui la peuſt rendre plus grande qu'elle eſt. L'ambition eſt bonne pour les Princeſſes baſſes, & qui ne luy ſont nullement égales; mais pour quant à elle, à part, à part, l'ambition. Elle ſe contente de ce qu'elle eſt, ny ne ſçauroit voller plus haut que ſes belles & amples aiſles de ſa noble Maiſon, de ſes vertus, & de ſes qualitez, luy peuvent don-

ner le vol; voire jusqu'au ciel, quand elle se voudra laisser porter à elles.

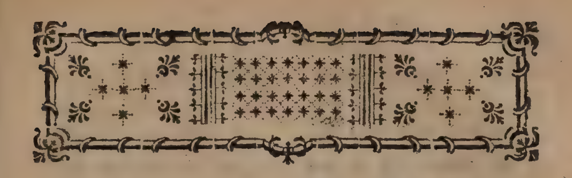
Finissons donc icy par ceste belle fin; car j'en ay faict un fort long & grand Discours à part (1).

---

(2) *Parmi les* Dames illustres, *Tome II, Discours V, pages* 183 *& suivantes.*



DISCOURS
SUR LES
SERMENTS
ET
JUREMENTS
ESPAIGNOLS.



DISCOURS
SUR LES
SERMENTS
ET
JUREMENTS.
ESPAIGNOLS.

APRÈS avoir raconté aucunes *Rodomontades* des Eſpaignols, il m'a ſemblé bon de raconter auſſi aucuns de leurs *Serments* particuliers, que je leur ay ouy dire : en quoy je les trouve plus divers, & plus changeants, qu'aucunes nations que j'aye pratiqué : & ſi en inventent ordinairement de nouveaux. Le plus commun & ancien eſt :

I. Juro à Dios.	*I. J'en jure à Dieu.*

Puis ceux qui s'enſuivent :

II. Si, por aquella Segnora, que naſcio preſervada de	*II. Ouy, par cette ſainte Femme, qui naquit préſervée*

la culpa original.	*du péché originel.*
III. Si, por mis pecados que confesse anteayer a los piez del Confessor.	*III. Ouy, par mes péchés, que je confessai avant-hier aux pieds du Confesseur.*
IV. Si, por el santo voto que hizo faliendo de las galeras de los Renegados.	*IV. Ouy, par le saint vœu que je fis en sortant des galeres des Infideles.*
V. Si, por la casa santa de Hierusalem.	*V. Ouy, par la sainte maison de Jérusalem.*
VI. Si, por la Incarnation de Verbo divino.	*VI. Ouy, par l'Incarnation du Verbe divin.*
VII. Si, por la Veronica santa de Jahen.	*VII. Ouy, par la sainte Véronique de Jaen.*
VIII. Si, por los Corporales santos de Daroca.	*VIII. Ouy, par les saints Corporaux de Daroca.*
IX. Si por nuestra Segnora de Mont-Serrat.	*IX. Ouy, par Notre-Dame de Mont-Serrat.*
X. Si, por l'alma de mi madre qu'esta en Parayso.	*X. Ouy, par l'ame de ma mere, qui est en Paradis.*

Pensez qu'il en avoit un bon certificat.

XI. Si, por las re-	*XI. Ouy, par les*

velationes de San Juan.	*révélations de St. Jean.*
XII. Si, por la purification de Nuestra Segnora.	*XII.* Ouy, *par la Purification de Notre-Dame.*
XIII. Si, por la sagrada Natividad de Christo.	*XIII.* Ouy, *par la sainte Nativité de Christ.*
XIV. Si, por la cinta de San Francesco.	*XIV.* Ouy, *par le cordon de St. François.*
XV. Si, por la vida de mi padre hombre de bien.	*XV.* Ouy, *par la vie de mon pere, homme de bien.*
XVI. Si, o reniego aquel Puto de ruyn Ladron, que motejava Nuestro Segnor en la Crux.	*XVI.* Ouy, *je renie ce Bardache de mauvais Larron, qui se moquoit de Notre Seigneur en la Croix.*
XVII. Si, por la Letania de los Santos.	*XVII.* Ouy, *par les Litanies des Saints.*
XVIII. Si, por el juramento que tengo hecho.	*XVIII.* Ouy, *par le jurement que je fais.*
XIX. Si, por la Madre sin mazilla.	*XIX.* Ouy, *par la Mere sans tache.*
XX. Si, por la Segnora de la Coronada.	*XX.* Ouy, *par Notre-Dame de la Coronade.*

XXI. Si, por los quatre Evangelios ſantos :	*XXI. Ouy, par les quatre ſaints Evangiles :*

& là-deſſus, il ſe faut ſigner, à la bouche, aux poictrines gauche & dextre, & puis à l'eſtomach.

XXII. Si, por el Sepulcro Santo, en el qual Hijo de Dios fue ſepultado.	*XXII. Ouy, par le St. Sépulchre, dans lequel le Fils de Dieu fut enſéveli.*
XXIII. Si, por las Novenas de Segnora Santa Elizabet.	*XXIII. Ouy, par les Neuvaines de Madame Sainte Elizabeth.*
XXIV. Si, por la Sagrada Eſcritura.	*XXIV. Ouy, par la Sainte Ecriture.*
XXV. En verdad, por Nueſtra Segnora del Pilar de Sacragoça te lo juro.	*XXV. En vérité, je te le jure par Notre-Dame du Pilier de Sarragoſſe.*
XXVI. Si, o reniego de las que tengo en la Cara.	*XXVI. Ouy, ou je rénie celles que j'ai au viſage.*

Il veut dire les ballaffres qu'il tient au viſage.

XXVII. Si, o reniego los pecados de los muertos.	*XXVII. Ouy, ou je rénie les péchés des morts.*
XXVIII. Si, por	*XXVIII. Ouy, par*

la Incarnation de Cristo.	*l'Incarnation de Christ.*
XXIX. Si, por las reliquias de Santas de San Juan de Latran.	*XXIX. Ouy, par les saintes reliques de St. Jean de Latran.*
XXX. Si, por toda la perdicion del mundo, te lo juro.	*XXX. Ouy, je te le jure par l'entiere ruine de tout le monde.*
XXXI. Si por la vera Crux de Caravaca.	*XXXI. Ouy par la vraie Croix de Caravaca.*
XXXII. Si, por el cuerpo de Santo Alifonço, qu'esta en Zamora, te lo juro.	*XXXII. Ouy, je te le jure par le corps de St. Alifonce, qui repose à Zamora.*
XXXIII. Si, por el Apostel divino Sant Iago.	*XXXIII. Ouy par le divin Apôtre St. Jacques.*
XXXIV. Si, por el siglo de mis finados.	*XXXIV. Ouy, par le temps auquel ont vécu mes parents.*
XXXV. Si, por las brazas de San Anton.	*XXXV. Ouy, par le feu de St. Antoine.*
XXXVI. Si, por el Sagrario, de Nuestra Segnora.	*XXXVI. Ouy, par le Tabernacle de Notre Dame.*
XXXVII. Si, por la	*XXXVII. Ouy, par*

oreja ſagrada de Malchus, y ſanada por la mano de Jeſus.

l'oreille ſacrée de Malchus, guérie par la main de Jeſus-Chriſt.

Elle pouvoit bien eſtre ſacrée, puiſque Jeſus-Chriſt l'avoit touchée, non autrement.

XXXVIII. Si, por el buen Ladron que Jeſus Chriſto ſalvo moriendo con el.

XXXVIII. Ouy, par le bon Larron, que Jeſus-Chriſt ſauva en mourant avec lui.

XXXIX. Si, por los libros de Maeſter Abraham.

XXXIX. Ouy, par les livres de maître Abraham.

XL. Si, o reniego los Infideles del hijo de Dios.

XL. Ouy, ou je renie les Infideles au Fils de Dieu.

XLI. Si, o reniego los Moros, quando van deſcariados ſin Rey.

XLI. Ouy, je renie les Mores, quand errent cà & là ſans Roi.

XLII. Si, por mis cuentas.

XLII. Ouy, par les grains de mon chapelet.

XLIII. Si, por la Virgen, que concibio ſin dolor.

XLIII. Ouy, par la Vierge, qui conçut ſans douleur.

XLIV. Si, por la penitencia Santa Maria Magdalena.

XLIV. Ouy, par la pénitence de Sainte Marie Magdelaine.

XLV Si, por el Angel de la pax.	*XLV. Ouy, par l'Ange de la paix.*
XLVI. Si, por el Segnor que padecio en la Crux.	*XLVI. Ouy, par le Seigneur qui souffrit en la Croix.*
XLVII. Si por la Segnora de los Campos.	*XLVII. Ouy, par Notre-Dame des Champs.*
XLVIII. Si, por las Reliquias di Roma.	*XLVIII. Ouy, par les Reliques de Rome.*
XLIX. Si, o reniego la que me pario, si no es verdad.	*XLIX. Ouy, ou je renie celle qui m'a enfanté, si cela n'est pas vrai.*
L. Si, o reniego del Officio que quedo en poder de rapazez.	*L. Ouy, ou je renie le métier qui restè au pouvoir des enfants.*
LI. Si, o reniego de la puta mi suegra.	*LI. Ouy, ou je renie ma putain de belle-mere.*
LII. Si, por la Segnora de las Huertas.	*LII. Ouy, par Notre-Dame des Jardins.*
LIII. Si, por la Passion del Hijo de Dios.	*LIII. Ouy, par la Passion du Fils de Dieu.*
LIV. Si, o reniego la caza abrazada del Pluton.	*LIV. Ouy, ou je renie le manoir embrazé de Pluton.*

LV. Si, por la Santa Trinidad.	*LV. Ouy, par la Sainte Trinité.*
LVI. Si, o reniego la Ley da quel puto Mahomet, y deſcreo de la caſa donde eſta ſepultado.	*LVI. Ouy, ou je renie la Loi de ce Bardache de Mahomet, & je déteſte ſon ſépulchre.*
LVII. Si, o reniego el monazillo de la Yglezia, criado del Sacriſtan.	*LVII. Ouy, ou je renie l'enfant de chœur de l'Egliſe, valet du Sacriſtain.*
LVIII. En verdad, lo affirmo por los Santos de Dios.	*LVIII. En vérité, je vous l'aſſure par les Saints de Dieu.*
LIX. Si, o reniego del Spiritu maligno.	*LIX. Ouy, ou je renie l'Eſprit malin.*
LX. Si, por las romerias de Sant Iogo.	*LX. Ouy, par les pélerinages de St. Jacques.*
LXI. Si, por la Virgen del remedio, te lo juro.	*LXI. Ouy, je te le jure par Notre-Dame du remede.*
LXII. Si, por vida del Emperador Carlos.	*LXII. Ouy, par-la vie de l'Empereur Charles.*
LXIII. Si, por la vida del Rey Don Phelipe.	*LXIII. Ouy, par la vie du Roi Dom Philippe.*
LXIV. Si, por los	*LXIV. Ouy, par les*

ojos de mi Dama.	*yeux de ma maîtresse.*
LXV. Si, por estas barbas que nascieron à la fumada de los canones.	*LXV. Ouy, par ces moustaches nées à la fumée des canons.*

Ils en disent bien d'exécrables, comme je vis un jour un Bandollier près de Narbonne, qui jura

Por los eigos de Dios.	*Par les entrailles de Dieu.*

Malheureux qu'il estoit !

Un autre juroit,

Cuerpo de Dios por el Pan, Sangre de Dios por el vin.	*Corps de Dieu pour pain, Sang de Dieu pour vin.*

Je vis un soldat à Naples, où estant faicte une pragmatique ou deffense de ne jurer parmy les Bandes, luy, ayant perdu tout son argent dans le corps-de-garde, il dist seulement :

Bezo las manos, Segnor Pilato.	*Je vous baise les mains, Seigneur Pilate.*

Interrogé par quelqu'un de ses compaignons ce qu'il vouloit dire par-là ? Il respondit, qu'il remercioit Pilate, & luy en sçavoit bon gré, de quoy il avoit sentencié Nostre Sauveur Jesus-Christ. Il devoit estre bruslé.

Un autre soldat, estant un jour entré dans le logis d'une femme, son hostesse, qui avoit

trois ou quatre petits enfants à l'entour d'elle, qui ne faisoient que crier, & l'importuner, il dist :

Que no vive aun el Rey don Herodes, para vengar me d'estos mignos!	*Ah! que le Roi Hérode ne vit-il encore pour me délivrer de cette petite canaille!*

Inférant par-là, qu'il eust voulu le Roy Hérodes encore revivre, pour faire un second massacre des petits innocents, afin que pour luy il n'eust plus la teste rompue du cry de ce petits enfants. Quelle Religion!

Un autre, sortant d'une maladie, & d'une grand fiebvre chaude, estant allé à l'Eglise pour remercier Dieu de sa guérison, il dit, & salua ainsi :

Bezo las manos, Segnor Jesus; y tan bien à vos, San Pablo, y San Pedro, y a todos vos otros Apostolos y Santos de vida eternal :	*Je vous baise les mains, Seigneur Jesus; & aussi à vous St. Paul, St. Pierre, & tous les autres Apôtres & Saints de la vie éternelle :*

& se tournant vers Saint-Anthoyne peint avec sa grande barbe blanche, il dist;

y no à vos, barba blanca, que tan mal tu fuego me trato, y me quemo en mis calenturas.	*mais non point à vous, barbe blanche, dont le feu m'a si mal traité, & m'a tant brûlé pendant ma fievre.*

Le brave Monſieur de Bayard ne fit pas cela ; lequel, ainſi que diſt ſon Roman, eſtant un jour perſécuté d'une fiebvre chaude, de telle façon qu'il en bruſloit, il implora Monſieur Sainct Anthoyne, en luy faiſant telle oraiſon : *Ah ! Monſieur Anthoyne, mon bon Sainct & Seigneur, je vous ſupplie avoir ſouvenance, lorque nous autres François nous allaſmes jetter dans Parme, que les Impériaux vouloient venir aſſiéger. Il fut arreſté, qu'on bruſleroit & abbatroit-on toutes les maiſons & Egliſes qui eſtoient aux faux-bourgs. Je ne voulus jamais conſentir que la voſtre fuſt abbatue, bien qu'elle fuſt de grande importance ; mais, je m'y allay jetter dedans avecques ma Compagnie. Si-bien que je la garday, & demeura entiere.* Ceſte oraiſon faicte, au bout de huict jours, Monſieur de Bayard fut guéry.

A-propos de *baiſer les mains*, un Preſcheur en Eſpaigne, preſchant le premier Dimanche de Careſme, & touchant l'Evangile de ce jour-là, & de la tentation de Satan à l'endroit de Noſtre-Seigneur, venant ſur ce poinct, qu'il luy diſt, qu'il ſe jettaſt du haut du pinacle du Temple en-bas, & que, puis qu'il eſtoit Fils de Dieu, il ſeroit auſſi-toſt relevé des Anges, ſans ſe faire mal ; ſur ce le Preſcheur diſt tels mots:

Jeſus, come Cavallero muy bien creado,	*Jeſus, comme un Cavalier bien appris,*

respondio assi, *Beso la manos, Segnor Satan. Tengo yo otra escalera para abaxar.*	*répondit ainsi* : Je vous baise les mains, Seigneur Satan. J'ay un autre escalier pour descendre.

Je sçay un très-grand Prélat, qui fit une quasi pareille faute, (& sans penser,) que celle-là, car je l'ouys : lequel, preschant ce mesme jour à Fontainebleau devant le Roy, la Reyne, & toute la Cour, où il y avoit deux ou trois cents Huguenots, touchant ce mesme poinct de la tentation, il dit : *Hé, Diable, mon amy, que vous ay-je faict, pour me vouloir tenter ainsi?* Ce mot-là ne fut pas plus-tost dit, qu'il fut relevé de plusieurs de l'assistance, mesme des Huguenots, qui s'en mirent à rire avecques une sourde rumeur, dont après ils en firent bien leur proffit. Le Sermon achevé, s'estant enquis à aucuns de ses gens pourquoy on avoit ry, ils luy dirent, parce qu'il avoit appellé le Diable *son amy* : dont il en fut si fasché, qu'il dist l'avoir dit à l'improviste, & sans y songer ; & qu'il voudroit avoir donné dix mille escus, & tenir le mot dans la bouche.

Or, il faut noter, que aucuns de ces Espaignols ayment tant à dire de bons mots, qu'ils n'espargnent, ny Religion, ny Religieux, ny personne, ny chose, quelconque qui soit.

J'allois un jour à Naples avecques le Pro-

cache

cache (1), avec qui vont toutes sortes de gens selon la rencontre qu'ils trouvent. Par cas, estoit avec nous le Sergent-Major de Naples, qui portoit le nom de Caravajal, gallant homme, certes. Il ne faut point demander si l'on est mal-traité par les mains de ce Procache. Après que nous eusmes disné en une Ville qui s'appelle Bellistre, aussi mal qu'il est possible, & de très-meschante viande, on nous porta pour le fruict deux plats de sallade, où il y avoit des herbes, que le Diable n'en eust pas mangé, tant elles estoient sauvages & ameres. Dans deux autres plats à part, il y avoit un peu de vinaigre, & force huile, comme il y en a force en ces quartiers, & aussi qu'ils n'y veulent que fort peu de vinaigre. Caravajal, voyant ce beau mets, avecques ceste grande quantité d'huile, s'escria du haut de la table où il estoit, & moy près de luy:

Segnores, quien quierre morir de vos otros, qu'aqui esta l'Extremunction?	*Messieurs, qui a envie de mourir de vous autres, que voici l'Extrême-Onction?*

Parce que l'Extremonction se faict d'huile. Nous nous mismes tous à rire, fors un Moyne qui estoit présent, qui dict:

Segnor Capitan, estas	*Monsieur le Capitai-*

(1) le Messager.

Palabras no ſon buenas à dezir. *ne, ces paroles ne ſont pas bonnes à dire.*

Le Capitaine luy reſpondit:

Segnor Frayle, eſtas Yervas no ſon buenas à comer. Tomad eſto azeyte, y llevalo al Vicario. *Monſieur le Moine, ces herbes ne ſont pas bonnes à manger. Prenez donc cette huile, & la portez à votre Vicaire.*

Le pauvre Moyne demeura eſtonné: & fallut qu'il beuſt ceſte-là; car l'autre ne s'en ſoucioit guieres.

Un pauvre un jour demandant l'aumoſne à un ſoldat, & qu'il prieroit Dieu pour luy, il met la main à la bourſe, & luy donne une réalle, en diſant:

Tomad, qu'yo no preſto à uzura. *Tien, je ne prête point à uzure.*

Un autre, en demandant l'aumoſne de meſme, & qu'il prieroit Dieu auſſi pour luy, il luy dit, en ne luy donnant rien:

Ruegados por vos que teneys harto meneſter de tus ruegarias para ſus pecados, ſin gaſtar las por los otros. *Prie pour toi: tu as aſſez de beſoin de tes prieres pour tes péchés, ſans les prodiguer pour les autres.*

Ceſtuy ne fut pas ſi courtois que le précédent.

Un autre pauvre demandoit l'aumoſne à un Cavallier, & qu'il la luy donnaſt,

pues qu'era su hermano.	*puis qu'il étoit son frere.*

L'autre estonné, luy demanda comme il estoit son frere? Il respondit:

Porque todos estamos de un mesmo padre, Adam y Eva.	*Parce que nous sommes tous sortis des mêmes ancêtres, Adam & Eve.*

L'autre, tirant sa bourse, luy donna

una blanca.	*une blanque.*

Sur-quoy le pauvre repliqua, que c'estoit fort peu, pour estre son frere. Le Cavallier, le renvoyant bien loing, luy dist:

Si cada uno de tus hermanos te diesse otro tanto, no hauria Principe tan rico come tu.	*Si chacun de tes freres te donnoit autant, il n'y auroit point de Prince si riche que toi.*

Un Cavallier Espaignol, voyant un jour un autre qui parloit à sa maistresse d'amour, lequel estoit laid & noir comme un beau Diable, s'approchant de luy, il luy dist:

Vade retro, Satanas; no tentays my Segnora.	*Retire-toi d'ici, Satan; ne tente point ma maîtresse.*

Un autre amoureux, contemplant en un tableau les Mysteres de la Passion de Notre-Seigneur, ainsi que les Peintres nous les représentent, il dist:

Ygalar otros matyrios a estos, seria gran	*Ce seroit une bien grande sottise, que*

desvario, mas, grandes son los mios.

de comparer d'autres souffrances à celles-cy ; mais néanmoins, les miennes sont bien grandes.

Ceste comparaison sourde, en quelque façon que ce soit, ne se doit faire. Telle, ou pire, en fit un Cordellier une fois, dont j'en vais faire le conte. Ce Cordellier estoit un des Prescheurs & Confesseurs de la Reyne Anne de Bretagne. Je ne sçay si c'est point Frere Jehan Bourgeois, fort renommé de ce temps-là, ou autre. Pour lors, ladicte Reyne avoit une de ses filles, qui s'appelloit Bourdeille, sœur propre & aynée de feu mon pere, & pour ce ma tante, fillole du Roy Louys douziesme, dont elle portoit le nom de Louyse de Bourdeille (1). Il l'avoit faicte venir à la Cour dès l'asge de six ans, & la faisoit quasi ordinairement manger au bas de sa table, estant petite garce (2). parce qu'elle avoit le bec affilé, & disoit d'or, & causoit plaisamment, & luy bailloit ainsi du plaisir. Mais quand elle vint sur l'asge de unze à douze ans, la Reyne la fit tirer de-là, & manger à l'ordinaire avec ses compaignes. Or, venant sur l'asge de

(1) *Voyez le Tome II, pag. 9.*
(2) Petite fille.

quatorze à quinze ans, elle estoit si belle, qu'on l'appelloit l'*Ange de la Cour*, dont plusieurs Gentils-Hommes en furent serviteurs & amoureux, jusques à ce Monsieur le Cordellier : (car, soubs la ceinture de Sainct François, l'amour y volle aussi-bien qu'ailleurs ;) qui en l'exhortant, fust ou en la chambre de la Reyne, (car lors les Cordelliers entroient par-tout, tant on se fioit en eux,) ou en confession, de l'amour de Dieu & de la charité, il en faisoit tomber tousjours quelques mots sur son amour : si-bien que ma tante l'en ayant renvoyé bien loing par deux ou trois fois, & luy ne s'en désistant, le dist à la Gouvernante, qui en fit le rapport à la Reyne, qui n'en fit autre semblant, si-non la tancer, & luy dire que c'estoit une mauvaise garce, & que ce Cordellier estoit un très-sainct & homme de bien. Cela dura quelque temps, jusqu'à un jour de Vendredy-Sainct, que luy, venant à prescher la Passion dans la grand-salle de Bloys, devant la Reyne Anne, ses filles, & sa Cour, il se mit de plein abord, par son premier thesme, à commencer ainsi son sermon, & par ces propres mots : *Pour vous, belle nature humaine, c'est aujourd'huy pour qui j'endure, dist ainsi Nostre-Seigneur Jesus-Christ, à un tel jour d'anuict* (1), *pour*

(1) *d'aujourd'huy.*

sa Passion. Puis, s'estant plus avant enfoncé en propos, il va si dextrement & subtilement contourner & convertir tout son texte & passage de la Passion, en celle qui l'affligeoit pour l'amour de ceste belle nature humaine qui estoit au-devant de sa chieze, avecques ses compaignes, & autres Dames, sur laquelle jettoit tousjours quasi ses yeux, contre-faisant du triste, du marmiteux, & du passionné des tourments de Nostre-Seigneur, que pourtant il convertissoit tousjours sur les siens. Bien peu de personnes s'adviserent de cela, si-non la Reyne un peu, qui ne se fiant en son jugement, après le sermon failly, elle fit venir le galland parler à elle en la présence de deux de ses Docteurs, qui avoient esté au sermon; ausquels la Reyne ayant conféré son soupçon & son doubte, s'en allerent aussi doubter & appercevoir, & luy répéter la plus grand'part des passages, tant vrais que feints, tant bons que mauvais, qu'avoit allégués le galland. Enfin, trouverent qu'il y avoit de la meschanceté; & pour ce, estant appellé devant la Reyne & les Docteurs, & estant convaincu d'un tel crime, (non sans se deffendre pourtant bravement,) on dict que la Reyne le fit fouetter en sa cuisine. Mais point : car elle n'aymoit point le scandale. Ainsi le renvoya à son Provincial, avecques belles recommandations, qu'il s'en souvint toute sa vie :

& par ainsi, ma tante, bien-yse d'estre délivrée d'un tel fascheux importun, & de n'estre plus taxée de la Reyne de l'avoir accusé à tort, & que la vérité en estoit connue; dont la Reyne l'en ayma davantage, & le Roy son parain. Mais elle ne vesquit guieres après; car elle mourut à l'asge de quinze venant à seize ans. Grand dommage, certes, d'une si belle fleur fanie & emportée en son plus beau apvril. Elle fut fort regrettée du Roy, de la Reyne, de toute la Cour, & enterrée très-honorablement aux Cordelliers, près du grand autel à main gauche. Avant que leur Eglise se bruslast, il y a environ seize à dix-sept ans (1); son épitaphe en bronze paroissoit encore attaché contre un pillier, lequel fondit avecques plusieurs autres, tant le feu & l'embrazement fut grand & désolable, sans y pouvoir remédier. Je tiens ce conte de feue ma mere, & du bon-homme Monsieur de Pons, qui le tenoit, disoit-il, de Madame de Pons sa mere, Gouvernante de Madame Renée de France, depuis Duchesse de Ferrare. Je pense que si Madame de Nemours, sa fille, s'en vouloit aujourd'huy ressouvenir, elle le pourroit asseurer : & voylà mon conte achevé. Venons à d'autres.

---

(1) *En* 1580. *Voyez le* Journal de Henri III, *sous cette année.*

Il s'eſt trouvé de bons compaignons d'autresfois en ces Cordelliers, comme un Eſpaignol, que je vais dire, appellé

Fray Innigo.	*Frere Ignace.*

Allant un jour dans une ruë de Tolede, & aucunes belles & honneſtes Dames (comme il y en a force) allant devant, & luy après, & faiſant grand'pouſſiere de leurs robes traiſnantes en terre; ainſi qu'elles ſe fuſſent adviſées de luy, & de la pouſſiere qui luy nuiſoit, s'arreſterent tout court, (car elles l'avoient en grand révérence,) & luy dirent fort courtoiſement:

Paſſa Vueſtra Reverencia, porque no le demos polvo.	*Que Voſtre Révérence paſſe devant, afin que nous ne lui faſſions point de pouſſiere.*

Luy, refuſant de paſſer, leur diſt:

Bezo las manos, Segnoras Vayan ſe Vueſſas mercedes: quel polvo de las Ovejas no lo aboreſce el lobo.	*Je vous baiſe les mains, Mes Dames. Ne vous arrêtez point. Le loup n'abhorre point la pouſſiere des brebis.*

Quel fin loup voylà, puiſqu'il n'abhorroit point la pouſſiere de ces belles Dames! Il n'en euſt point abhorré autre choſe, ny leur chair, non plus que le loup celle des brebis; bien qu'il fiſt bien de la mine, & qu'il prélaſſaſt tant qu'il pouvoit, aſpirant un jour

à une mytre. De quoy l'en reprenoit un jour un sien compaignon; & de despit luy dist :

Quitad esta vana gloria de ti; que aun que lleva mytras, nunca caera una en su cabeça.	*Laissez-là cette vaine imagination. Quand même il pleuvroit des mîtres, il n'en tombera jamais une sur votre tête.*

L'on peut bien quelque-fois brocarder & se mocquer de ces gens-là, puisqu'ils se mocquent entre eux-mesmes les uns des autres; comme fit un Cordellier un jour à un Jacobin. Allant par Pays tous deux de compaignie, & venant passer un ruisseau, où il n'y avoit planche ny pont, le Jacobin luy dist, que puisqu'il estoit deschaussé, & pieds-nuds, qu'il se mist dans l'eau, & qu'il le portast sur ses espaulles; ce que le Cordellier luy accorda volontiers : & le passant, quand ce fut au mitan de l'eau, il luy demanda s'il ne portoit point d'argent dessus luy? L'autre respondit qu'il avoit environ six réalles. Alors, il luy dist :

Padre, perdonad me, que no puedo llevar comigo dineros, porque assi lo mando mi regla. Y, deziendo esso, luego lo hecho en el Ryo, y se pienso ahogar.	*Mon Pere, pardonnez-moi, je ne puis porter d'argent sur moi, parce que ma regle l'ordonne ainsi; &, en disant cela, il le jetta sur le champ dans l'eau,*

où il pensa se noyer.

Pensez que le Cordellier s'en mocqua bien, & en rist son saoul.

Une bonne femme, estant malade, & ayant envoyé querir son Curé pour la confesser, elle luy ordonna pour sa peine une poulle, qu'il prist gentiment, & l'emporta. Quand elle fut guérie, ne se souvenant du don, elle demanda à sa chambriere qu'estoit devenue sa poulle? Elle luy dist, qu'elle l'avoit donnée au Curé par son commandement, à quoy elle respondit :

Vale me Dios! Infinitas vezes que se me perdio esta galina, la di al Diablo, y nunca la tomo : y una vez, què la prometi al Cura, la llevo luego.

Dieu me soit en aide! Une infinité de fois que cette poulle s'est perdue, je l'ay donné au Diable, sans qu'il l'ait jamais prise : & pour une seule fois que je l'ai promise au Curé, il l'a emportée sur le champ.

Un bon compaignon, ayant espousé une belle & honneste femme, & pour ce qu'il estoit mauvais mesnager, & avoit despendu tout le bien que son pere luy avoit laissé, elle se sépara de luy, dont s'en plaignit au Vicaire, pour la luy faire rendre : de quoy le Vicaire s'enquerant à son Procureur, luy demanda :

Si havia consumido el matrimonio? *S'il avoit consommé le matrimoine ; ou le mariage ?*

Le Procureur respondit plaisamment :

y aun el patrimonio? *& de plus, le patrimoine ;*

faisant allusion du matrimoine & du patrimoine, qu'il les avoit consommez tous deux à son dam, & de la femme & tout (1).

Un autre fit bien mieux, qui ayant de mesme mangé tout son bien, & rencontré un jour par un sien amy, & trouvé à table qu'il faisoit bonne-chere, & soupoit avec un flambeau de cire ; luy pensant remonstrer, que puisqu'il n'avoit plus de quoy faire telles despenses, pourquoy il faisoit celle-là d'un flambeau de cire, & ne se contentoit d'une petite chandelle de suif ? L'autre luy respondit :

Segnor, hago el cabo de l'anno de mi hazienda. *Monsieur, je fais le bout de l'an de mon défunct bien.*

Quel bout de l'an, & quelle comparaison ! Ne vous dis-je pas qu'ils n'espargnent rien pour dire un bon mot ? Comme plusieurs autres que je dirois bien ; mais je serois trop long. Si diray-je encore ceux cy.

La Reyne d'Espaigne, Donne Izabelle de

(1) Aussi.

France, eſtant un jour en une Proceſſion à Madrid avec ſes Dames & filles, qui la ſuivoient, toutes auſſi belles qu'elle; & venant après la derniere leur gouvernante, vieille & laide, il y eut un Cavallier qui rencontra là-deſſus, & dit :

Queſta Dama pareſce la muerte en cabo de un Roſario d'oro o de pedrerias.

Cette Dame a tout l'air d'une tête de mort enfilée au bout d'un Roſaire d'or ou de pierreries.

Il ſe faut imaginer là-deſſus un beau chappellet de pierreries, ou d'or, de quelque belle façon, au bout du quel on met couſtumiérement une teſte de mort, pour en avoir ſouvenance.

Un Capitaine de Galleres, pourſuivant une galliote de Mores, il fit un vœu, que s'il la pouvoit prendre, qu'il en donneroit la dixme à Noſtre-Dame de Guadalup. Un de ſes ſoldats s'en mit à rire; & luy ayant eſté demandé pourquoy, il reſpondit :

Lo qua a prometido el Capitan, agora es de los moros; y ſi ſe gagna, ſera de nos otros ſoldados : pues myra adonde ſe a de ſecar el diezmo nor Nueſtra Segnora?

Ce que le Capitaine a promis eſt encore en la puiſſance des Mores; & ſi on le prend, il ſera à nous autres ſoldats. Admirez donc où il prendra la dixme pour Notre-Dame.

Le galland ſe vouloit partager pour luy & pour ſes compaignons, avant que rien donner à Noſtre-Dame.

Ceſtuy-cy, & puis plus. Un galland, ou pour mieux dire, un meſchant garnement, eſtant un jour malade d'une fiebvre chaude, qui le preſſoit & l'altéroit fort, il demanda à ſon Médecin de l'eau de fontaine pour boire. Il luy reſpondit, qu'elle luy feroit mal, s'il en beuvoit, & qu'il n'en auroit point. L'autre luy reſpondit :

Dad me dunque un poco de agua bendita para bever, que coſa tan bendita, y ſagrada, no puede hazer mal.	*Donnez-moi donc un peu d'eau bénite pour boire. Une choſe ſi ſainte, & ſi ſacrée, ne ſauroit faire mal.*

Le Médecin luy reſpondit :

O! hijo de Puta, qu'aveys dicho? Den le quanta agua quiziere.	*O! fils de Putain, qu'as-tu dit? Qu'on lui donne de l'eau tout ſon ſaoul.*

Ainſi l'abandonna Monſieur le Médecin à boire ſon ſaoul d'autre eau, & ne toucher à l'eau beniſte, qui a bien plus d'autres vertus que de la boire, ainſi que j'en vais faire un conte.

Monſieur de Grignaux, Gentil-Homme de Périgord, brave & très habile en ſon temps, & Chevallier d'honneur de la Reyne Anne de Bretaigne, fut une fois envoyé en

Ambaſſade vers le Pape Jules, par le Roy Louys XII ſon maiſtre. Par cas, un jour, eſtant au palais de Sainct-Pierre, il veid ſortir cinq ou ſix Cardinaux, faiſans bien des empreſſez, qui alloient jetter le Diable hors du corps d'un pauvre homme. Il les pria de l'attendre un peu, qu'il euſt dict un mot à Sa Sainčteté, & qu'il vouloit aller avec eux, pour voir ce myſtere, qu'il n'avoit jamais veu. A qui ils dirent, par une grande ſpéciauté, qu'il ne falloit pas qu'il y vint, parce qu'il ne s'eſtoit pas confeſſé, & mis en eſtat & bonne dévotion comme eux : d'autant que ces malins eſprits ſouloient, quand on les chaſſoit d'un corps, s'aller auſſi-toſt rejetter dedans un autre, s'il ſe trouvoit en ſon chemin, & n'eſtoit en bon eſtat que doit eſtre un vray & bon Chreſtien, & Catholique ; & par ainſi, ce malin eſprit, eſtant par eux chaſſé du corps de ce pauvre homme, pourroit entrer dans le ſien, le trouvant tout immonde & honny. A quoy Monſieur de Grignaux reſpondit promptement : *Le prenez-vous là ? J'y ay trouvé un bon remede ; car je me jetteray tout chauſſé & tout veſtu dans le grand beniſtier, & m'y plongeray juſqu'à la gorge. Mais avant, je prendrai de l'eau beniſte ma pleine bouche : & lorſque vous aurez faict vos oraiſons, imprécations, & brinborions, & que je pourray au plus près*

connoiſtre que ce Diable voudra ſortir, je commenceray à jetter par ma bouche, & rejaillir peu-à-peu, mon eau beniſte, & l'entretiendray tousjours ainſi juſqu'à ce que le Diable aura ſorty par la viſtre, ou rentré dans le corps de quelqu'un de vous autres qui n'eſtes pas plus netz, ny ne vallez pas plus que moy, & eſtes pires que le Diable. Car, Paſques-Dieu, (tel eſtoit ſon serment,) *vous eſtes, & voſtre maiſtre, tous traitres, qui ne faictes que trahir & tromper le Roy mon maiſtre*; ce qui arriva puis après. Voilà donc comment Monſieur de Grignaux, voulant mettre ordre aux trous du haut & du bas, par-là où il préſumoit que le Diable deuſt paſſer, fit approuver à l'aſſemblée, que le remede eſtoit très-bon, & qu'il verroit tout ce myſtere ſans danger & fortune.

Je tiens ce conte d'un vieux Gentil-Homme mon voiſin, qui diſoit le tenir de feu Monſieur de Bourdeille mon pere, qui eſtoit parent & bon amy de Monſieur de Grignaux, & auſſi bon compaignon que luy; les quels tous deux, & en France, & au-dehors aux guerres d'Italie, en avoient faict de bonnes en leur temps : bien que mon pere fuſt plus jeune; car il eſtoit Page de la Reyne Anne, allant tousjours ſur ſon premier mulet de devant ſa litiere, qui eſtoit un grand honneur de ce temps, que Monſieur de Grignaux eſtoit desjà Chevallier d'honneur de la-dicte

Reyne, laquelle (ſortant hors de Page) le luy donna pour le mener aux guerres de Naples. Je ſçay pluſieurs bons contes de tous deux, qui ſont ſubelins, & qui levent la paille, dont j'en conte aucuns en mes autres Livres (1).

Or, bien que ce conte ſoit joyeux & ridicule, il faut tousjours confeſſer & advouer, que l'eau beniſte a de très-grandes vertus & propriétez, ſoit contre ces Eſprits malins, ſoit pour les foudres, tempêtes, orages, & tonnerres, pour le feu & embrazement, bref, pour une infinité de choſes, dont l'on a veu de grands miracles.

Je cuydois n'allonger ce petit Traicté des Jurements Eſpaignols tant comme j'ay faict. Mais comme un propos ameine l'autre, je me ſuis perdu un peu en ces petits contes précédents, qu'il vaut mieux dire que raconter ces énormes jurements & blaſpheſmes, qui ſont par trop ſcandalleux, & très-nuiſibles à l'ame, & plus qu'on ne penſe; & m'eſtonne qu'on ne s'en corrige mieux qu'on ne faict. Mais à ce que j'ay veu & pratiqué, il n'y a guieres peuple, de quelque nation que ce ſoit, qui ne s'en ayde fort vilainement. Les François s'en accommodent auſſi bien que les autres, & meſme les Gaſcons,

(1) *Voyez-en un entre autres de ce même Mr.* de Grignaux *ou* Grignols, *ci-deſſus Tome II, pag.* 12.

voire plusieurs Francimans, & sur-tout les soldats & advanturiers de guerre, ainsi qu'en courroit le temps passé le proverbe : *Il jure comme un advanturier, ou comme un sergent qui prend & tient son homme au collet.* Les Lansquenets jurent estrangement aussi. Bref, tous s'en aydent, & principalement les Italiens ; car ils prennent Dieu, la Vierge Marie, & tous les Saincts & Sainctes, par le haut, par le bas, par le mitan, que c'est chose fort abhorrable. Ceux qui en ont pratiqué le Pays, en confirmeront mon dire.

Je vis une fois (je ne diray plus que cestuy-cy) un Capitaine de Galleres, Italien, Genevois (1), que je ne nommeray point, qui suivoit Monsieur le Grand-Prieur de France de la Maison de Lorraine. Estans sur mer, ainsi que nous estions prests à passer le Golphe de Livourne, qui est très-dangereux, jouant aux dez contre un autre, luy ayant livré dix pour son poinct & sa chance, & rencontra & pris pour luy quatorze : il se mit, en tirant les dez, à dire par trois fois :

Fa quatordeci, misser Domine Dio ; o tu perdi un anima Christiana.	*Fai quatorze, ô Dieu ! ou tu perds une ame chrétienne.*

En ce disant, il fit la chance de son homme,

(1) Génois.

& luy perdit. Puis, continuant & renforçant plus villainement ſon blaſpheſme, il diſt :

Yo ſo bien, que miſſer Domine Dio mi vol dar hoggi qualqu'eſtretta : ma tu mentiraï, *dit-il en regardant le Ciel* ; qu'io no jugaro piu.	*Je vois bien que Dieu me veut aujourd'huy précipiter en quelque malheur : mais tu mentiras*, dit-il en regardant le Ciel ; *car je ne jouerai plus.*

Et prenant les dez, il les jetta dans la mer, en ſe retirant avec la perte de trois cents eſcus.

Ce blaſpheſme porta ſi grand malheur, que nous eſtans engolphez en ce dit Golphe, ſeize galleres, qu'avoit le-dict Monſieur le Grand-Prieur, coururent grande fortune, & cuyderent quaſi toutes périr. Mon-dict Sieur le Grand-Prieur, ayaut ſceu après le blaſpheſme du du-dict Capitaine, l'en tança très-aigrement, & qu'il n'y retournaſt plus, autrement il luy fairoit ſentir; lequel il laiſſa, en le voyant contrit & repentant, & que luy-meſme eut plus grand peur que tous les autres durant la tempeſte. Il avoit raiſon, car Dieu s'en irrita, comme il fit paroiſtre. Du deſpuis, il s'en corrigea, & le vis ne jurer ny blaſpheſmer plus tant comme il faiſoit; & quand on luy en faiſoit la guerre qu'il eſtoit devenu ſage, il reſpondoit :

La fortuna de Livorna my ſa encora paura.	*Le danger de Livourne m'épouvante encore.*

Il feroit befoing, que Dieu quelquefois donnaft tout-à-coup ainfi des chaftiments à ceux qui le jurent fi exécrablement. Ils s'en corrigeroient, & les autres y prendroient exemple : car enfin, ce n'eft qu'une accouftumance ayfée à s'en deffaire, ainfi que j'en ay veu l'expérience en plufieurs.



DISCOURS

SUR LES BELLES

RETRAITES D'ARMÉES

DE

DIVERSES NATIONS.



DISCOURS
SUR LES BELLES
RETRAITES D'ARMÉES
DE
DIVERSES NATIONS.

J'AY ſouvent ouy dire à de grands Capitaines & Généraux d'Armées, que les retraites belles, & les démeſlements de combats, méritent bien autant de louanges, que les exécutions; choſe n'eſtant ſi difficile en guerre, que celle-là. Et le Capitaine qui fait une belle retirade devant ſon ennemy, eſt bien autant à eſtimer, que celuy qui le combat; d'autant, diſoient-ils, que le moindre Capitaine qui aura du cœur, peut combattre, & non bien ſe retirer. Sur lequel ſubjet nous en avons une infinité d'exemples, tant antiques que modernes : & d'autant que j'ay proteſté de n'en produire point d'antiques, pour eſtre trop communs & ſceus d'un chaſcun, je n'en produiray que de nos moder-

nes; & pour le premier, j'en prendray un du Marquis de Pescayre, Dom Fernando d'Avalos. Ce brave Marquis donc, ayant chassé les François de l'Estat de Milan, avec Monsieur de Bourbon, & ayant esté persuadé & fort pressé de luy, pour passer en France, il vint à son très-grand regret en Provence, quasi en despit de luy.

„ Porque sabia bien, dezia el, que la „ naturalezza de todos los desterrados es tal, „ que, combidados de una muy pequegna „ esperança, facilmente se enbuelven en „ qualquiera difficultad; y que, en los Prin- „ cipios de las cosas, no miden ningun pe- „ ligro con la razon; y que mayor locura „ no podia ser, que con un Capitan dester- „ rado, que en publico juyzyo avia sido con- „ denado por traydor, y con tan poco exer- „ cito, emprender de combatir un Reyno „ riquissimo, en donde los Franceses, afectio- „ nados al nombre Real, avian accostum- „ brado, no solamentte por amor natural, „ pero quasi por servil mandamiento, a ser „ le fieles, y aun quasi adorar el rostro de „ su Rey, como si fuesse una gran deïdad „ oculta; abominando grandemente el nom- „ bre de traydor, y no aviendo se jamas re- „ bellado alguno en ninguna memoria de su „ Rey legitimo. Pero, confiandose en el va- „ lor dellos y animo, emprendio la guerra, „ y passo ".

C'est-à-dire:

C'eſt-à-dire :

Parce, diſoit-il, *que le naturel des hommes bannis de leur patrie eſt tel, que, conviés d'une petite eſpérance, facilement s'embrouillent en quelque difficulté que ce ſoit, & jamais, au commencement des choſes, ne meſurent les périls avec la raiſon : & qu'il n'y avoit folie plus grande, qu'avec un Capitaine banny & déclaré en plein jugement traiſtre, & avec petites forces, s'embarraſſer & entreprendre de faire la guerre dans un Royaume, où les François, très-affectionnez au nom royal, avoient accouſtumé, non-ſeulement par amour naturel, mais quaſi par vile ſervitude & commandement, à eſtre fideles, voire quaſi adorer le viſage de leur Roy, comme ſi c'eſtoit quelque déïté occulte ; abominant grandement le vilain nom de traiſtre, deſquels n'en avoit eu d'aucune mémoire, qui ſe fuſt rebellé de ſon Roy légitime. Toutesfois, ſe confiant en la valeur & courage de ſes ſoldats, il entreprit la guerre, & paſſa.*

Et d'abordade, allerent aſſiéger Marſeille, gardée ſi bien par ceux qui eſtoient dedans, qu'ils y firent très-mal leurs beſoignes : & s'y voulant opiniaſtrer, le Roy eut loiſir de s'armer & aller à l'encontre d'eux, faiſant ſi bonne dilligence, y ayant premiérement envoyé Monſieur de Longueville, & luy après,

qu'il fallust, à Monsieur de Bourbon, & au Marquis, songer à faire leur retraite, & à grands pas, pour estre si vivement poursuivis par le Roy & ses forces, que ce fut à eux à faire si grandes & vilaines traites par ces chemins raboteux de ces hautes & horribles à voir seulement montaignes des Alpes, qu'on n'en ouyst jamais parler de telles.

„ De tal manera, dizen los Espagnolles, que los soldados, en veynte y tres „ dias de vyage, hyziero su camino con tanta prestezza y patientia, que, estando quasi „ todos sin C,apatos, se cobrieron los pies „ raçados con cuerios rezientes de animales. „ Y, porque l'artilleria non podia caminar, „ el Marques, con uno fuego hyzo romperla, y puso los pedaços del metal en bestias de carga: y por esso aunque trayesse „ con sigo mas de doze mille carruajes o „ bestias de carga, non dexo un solo bagage „ de soldado in camino tan largo y enojoso; y assy todos sanos y salvos llegaron a „ Pavia, lugar de toda sigurdad, y passeron „ el Po ".

C'est-à-dire:

De telle maniere, disent les Espaignols, *que les soldats, en vingt-trois journées de voyage, firent leur chemin avec tant de prestesse & nécessité, qu'estans tous quasi sans souliers, estoient contraincts d'enve-*

lopper & couvrir leurs pauvres pieds, tout espinez & esgratignez, de quelques cuirs faits de fraisches peaux de bestes. Et parce que l'artillerie ne pouvoit suivre, le Marquis la fit rompre avec du feu, & en fit mettre les pieces du métal sur des bestes de charge : & encore qu'il eust en son camp, & tirast après luy, plus de douze mille bestes de charge & de carréage, il ne demeura en chemin un seul chetif bagage de soldat ; & ainsi sains & sauves arriverent à Pavie, lieu de seureté, & passerent le Pô.

Toute cette diligence & belle retraitte, est digne à estimer, en la façon de laquelle le Roy les pressoit, & telle qu'entrant par une porte dans Milan, son ennemy passoit par l'autre. Le Marquis se monstra-là un très-habile & grand Capitaine. Aussi dit-on de luy que, de sa nature, n'estoit grand vanteur; mais ne se peut engarder, qu'il ne s'en vantast, & en fist une grande ostentation, cemme disent les Espaignols.

„ Desta Hazagna sola, y retirada, que
„ en ninguna coza fue semejante a huyda,
„ de gran admiracion disen que acostum-
„ brava gloriarse el Marques de Pescaria,
„ siendo en otra manera muy comedido à
„ blasonner de si mismo, callando con sin-
„ gular modestia las cozas que le traya loor,
„ dando à entender, que el estava contento

„ ſolo con aquel fructo de gloria que tenia
„ pueſto en la propria conſcientia, el qual
„ floreſſia dichoſamente mas en boca agena
„ qu'en propria. "

C'eſt-à-dire :

De ce ſeul faict & retirade, qui en nulle choſe ne fut pareille à une fuite, comme d'une choſe de grande admiration, on dit que le Marquis de Peſcayre s'en ſouloit fort glorifier; eſtant autrement fort arreſté à parler & blaſonner de ſoy-meſme, taiſant avec une grande modeſtie les choſes qui luy tiroient à louange : donnant à entendre, qu'il eſtoit aſſez ſeul content avec le fruit de gloire, qu'il tenoit en ſa propre conſcience, lequel fleuriſſoit mieux & plus heureuſement en la bouche d'autruy qu'en la ſienne.

Et certes, il falloit bien que ce brave Marquis eſtimaſt bien cette retraitte pour un grand exploit de guerre, puiſque ſes beaux combats il taiſoit, & en cette retraite ne ſe pouvoit garder qu'il ne ſe louaſt grandement, comme tous grands Capitaines l'ont louée, & ſur-tout Monſieur le Conneſtable (1), qui aydoit fort à luy donner la chaſſe pour ce coup.

---

(1) de Montmorency.

Une autre belle retraite fit ce brave Philibert de Chalon, Prince d'Orange, le Non-Pair de la Flandres de ce temps-là, lorſqu'il ſe retira ſi bravement, après avoir fait tous les beaux debvoirs de guerre, avec une fort petite armée ſortie du ſac de Rome : car encore qu'elle y fuſt entrée grande, ſi n'en ſortit elle de meſme; eſtant le naturel des ſoldats, après s'eſtre enrichis d'un grand butin ſe débander, & s'en aller. Pour attirer au combat Monſieur de Lautrec, deux fois plus fort & plus puiſſant que luy, s'eſtant campé devant ſa barbe à Troye dans la Pouille, pour luy empeſcher le chemin de Naples, & Monſieur de Lautrec ne l'ayant voulu combattre, ny recevoir à la battaille; encore qu'il euſt très grande apparence de la victoire, & euſt reſpondu : *Je ne puis donner la battaille, ſans y perdre beaucoup de gens-de-bien; mais je les auray la corde au col :* d'autant qu'il attendoit Horace Baglion, qui amenoit les vieilles Bandes noires de Jehan de Médicis, qui eſtoient le principal, voire tout le nerf de ſon armée. Ce qu'ayant ſceu Philibert, la nuit d'entre un Vendredy & Samedy fit mettre toutes les campanes (1) des mulets dans les coffres, & ſans ſonner trompettes ni tambours, déſ-

(1) Clochettes ou Sonnettes.

logea, prenant le chemin des bois droit vers Naples : & laiſſa Monſieur de Lautrec, planté & campé avec ſa bravade & jactance Gaſconne, & ſon altier rudoyement, qui portoient grand dommage certes à ſes grandes vertus, en jurant ſon *Obé;* car c'eſtoit ſon ſerment ordinaire. Il envoya après quelque Gendarmerie & Cavallerie, qui donnerent ſur la queue, & en deffirent quelques-uns, mais bien peu, pour ce coup. Il fit la leçon à ce grand Capitaine. Encore dit-on que, ſans qu'il s'apperceuſt d'une apparence de mutinerie parmy les Eſpaignols & Lanſquenets demandans leurs payes, ainſi qu'ils firent en arrivant à Naples, le dict Prince euſt pris une autre réſolution ; mais poſſible ne fuſt-elle eſté ſi louable que cette retraite.

J'ay ouy dire à aucuns Anciens, que lorſqu'il fallut à l'Admiral Bonnivet abandonner du tout l'Eſtat de Milan, y ayant eſté très-mal mené de Meſſieurs de Bourbon & de Peſcayre, & des ſoldats Impériaux, à la retraite qu'il luy fallut faire à Romagnono, que firent Meſſieurs de Bayard & Vandeneſſe, qui en avoient la charge, eſtant le dict Admiral Bonnivet bleſſé, & ſe faiſant porter en litiere, s'ils n'y fuſſent eſté tuez, que la retraite s'en alloit eſtre des plus ſignalées qu'il fuſt il y a long-temps. Mais auſſi-toſt qu'ils furent morts, un chaſcun perdit cœur, ayant perdu leurs principaux chefs & appuys, &

s'en allerent tous à la desbandade, & en desordre. De ſorte que les Impériaux en eurent tel marché qu'ils voulurent : & diſent les Eſpaignols, qu'ils leur prirent ſept pieces d'artillerie, que les ſoldats menerent dans Milan, bien ramées & couvertes de feuilles d'arbres, en ſigne de grand triomphe. Tant que Meſſieurs de Bayard & Vandeneſſe demeurerent en vie, tout alla bien, & ſe retiroient nos François tousjours en fuite de loup : mais leur mort apporta tout deuil, tout malheur, & toute confuſion. On dit que Monſieur l'Admiral, en ayant donné totale charge de cette retraite à Monſieur de Bayard, (Monſieur du Bellay y met Monſieur de Sainct-Pol, mais l'Eſpaignol ne fait mention que de Meſſieurs de Bayard & Vandeneſſe,) luy recommandant ſur-tout l'artillerie qu'elle ne fuſt priſe, Monſieur de Bayard luy reſpondit : *Monſieur, j'euſſe fort deſiré que le Roy & vous m'euſſiés donné cette charge en fortune plus proſpere & heureuſe que ceſte-cy; mais pourtant, en quelque façon que l'advanture me traite, je ferai en ſorte que, tant que j'auray la vie, je la deffendray ſi bien, que l'ennemy n'en triomphera point.*

Et ainſi qu'il le diſt, il tint très-bien : demeurant tousjours ſerré ſur la queue, & rendant tousjours quelque gentil combat. Mais le malheur fut, qu'il eut une grande

mousquetade dans l'espaule, qui le força de la douleur de mettre pied à terre : & soudain, ayant esté assisté des siens, & le voulant desarmer & porter sur des picques, (car il n'y avoit soldat qui ne l'aimast, & ne l'honorast plus que le Général,) il pria chascun de se retirer & sauver. *Car quant à moy*, dit-il, *je veux mourir dans le champ où j'ay combattu, n'estant bien séant à un grand homme de guerre de mourir autrement qu'armé de toutes ses armes.*

Et ainsin que les soldats Espaignols, poursuivant la victoire, le voyant estendu, luy demanderent qui il estoit, & qu'il se rendist; *Oui*, dit-il, *je me rends à Monsieur le Marquis de Pescayre ;* dont tous les Espaignols commencerent à le louër grandement, disans:

„ Que se maravillavan mucho del grand
„ juizio de tal valeroso hombre, el qual sabiendo muy bien, que la suprema autoridad del Govierno estava al poder de Don Carlos de Lanoy, y del Duque de Bourbon, qui siesse antes render se al Marques, que à ellos; dando à entender, que el nombre de la guerra gagnado con virtud verdedera, y con hechos illustres, era muy mas noble y honrado, que no el que se gagna con el suego de la fortuna amorosa, y del soperbio favor de los Reys del mondo. "

C'eſt-à-dire :

Qu'ils s'émerveilloient fort du grand jugement d'un ſi valeureux homme, lequel ſçachant bien que la ſupreſme authorité du Gouvernement appartenoit à Dom Charles de Lanoy, & Monſieur de Bourbon, néanmoins il aima mieux ſe rendre au Marquis qu'aux autres ; ſçachant bien que le nom (1) *de la guerre, gaigné par une vraye vertu & par illuſtres faicts, eſt plus noble & plus honorable, que celuy qui ſe gaigne par le jeu de la fortune amoureuſe, ou par la ſuperbe faveur des Roys.*

Monſieur le Marquis auſſi le receut fort honorablement, & luy bailla des Gardes pour l'avoir en recommandation,

„ Que non recibieſſe ninguna fuerça ne
„ injuria de ninguno ſoldado avariento, o
„ ignorante, porque era meneſter que por-
„ ſiquieſſe los enemigos ".

C'eſt-à-dire :

Qu'il ne receut nulle violence, ny injure d'aucun ſoldat, avare ou ignorant de l'art de la guerre ; car il luy falloit pourſuivre l'ennemy.

(1) ou *Renom.*

Le-dict Marquis, le voyant en tel estat, s'escria aux soldats : *Ea ! Soldados, tenemos victoria ; porque es muerto el Capitan Bayardo.* C. à-d. *Soldats, nous avons la victoire ; puisque le Capitaine Bayard est mort.* Et luy fit tous les honneurs du monde, pour si peu de vie qu'il luy restoit, & les meilleurs traitements ; ayant commandé luy faire tendre un pavillon fort superbe sur le champ mesme, & un lict pour se reposer : & mourut ainsi, sans jamais se desarmer.

„ Y assi murio armado en el campo, co„ me lo avia siempre desseado ".

C'est-à-dire :

Et ainsi mourut tout armé dans le camp, comme il l'avoit tousjours souhaité.

Après sa mort, le Marquis honora son corps de superbes obseques, & le renvoya aux siens honorablement, qui l'emmenerent en France. Ce fut lors qu'il dist à Monsieur de Bourbon ces belles paroles, que Monsieur du Bellay a mis dans ses *Mémoires :* Car ainsi que Monsieur de Bourbon poursuivoit l'ennemy, & passant auprès de Monsieur de Bayard, & le voyant en si piteux estat, luy dit : *Monsieur de Bayard, j'ay grand' pitié de vous.* Lequel luy respondit : *Mais moy, Monsieur, de vous, qui combattez contre vostre Dieu, vostre Roy, &*

vostre patrie; & moy, je meurs les armes à la main pour les deffendre.

Je suis esté un peu long en cet incident, & crains qu'on me coulpe (1) de m'estre ainsi extravagué. Toutesfois, parlant si bien de ce grand personnage, tout peut passer sous ceste belle monstre.

Et pour retourner encore à nos retraites, ausquelles tend nostre discours, pour en parler d'une très belle & très-signalée, il faut parler de celle que le feu Roy François fit devant Landrecy. Landrecy ayant esté assiégé par l'Empereur fort furieusement d'une très-grande puissance; (car il avoit dix-huit mille Espaignols des vieilles Bandes, six mille Anglois selon le Concordat entre luy & le Roy d'Angleterre, & treize mille chevaux, tant de ses vieilles Ordonnances de Naples, des Pays-Bas, & des Clevois;) le Roy résolut de secourir ceux de dedans, qui avoient si bien fait que rien plus, tant à se bien deffendre, qu'à bien assaillir. Aussi léans y avoit-il deux bons Chefs, le Capitaine la Lande, & Monsieur Desse. Il dresse donc une armée, mais non si forte que celle de l'Empereur, & vient à sa barbe avitailler & renforcer sa Place, & non sans en advertir l'Empereur; car le jour avant assez près de

(1) qu'on ne me reprenne.

Landrecy, fit tirer une volée de canon à toute ſon artillerie, pour faire ſignal à la Ville qu'il n'en eſtoit pas loing, & leur donner courage. Et s'approchant le lendemain, envitaille, renforce, fait ce qu'il veut; & puis ſe met ſur ſa retraite, menant l'avant-garde, & laiſſant ſur la queue & l'arriere-garde Monſieur le Dauphin ſon fils, qui penſant une fois donner battaille comme il deſiroit, (car il eſtoit du tout courageux & homme de main,) Sa-dicte Majeſté tourna bride ſoudain, pour le ſecourir: mais il n'en eut grand beſoing; car l'Empereur, ayant desbandé Ferdinand de Gonzague, ſon Lieutenant-Général, pour aller après avec toute ſa Cavallerie-légere, & quelque Arquebuſerie Eſpaignolle, pour les amuſer en attendant le gros qu'il menoit, ne fut rien fait, ſi-non quelque petite eſcarmouche, où le Seigneur d'Andouïn, fort favoriſé de Monſieur le Dauphin, fut tué, & quelques autres, pour s'eſtre advanturez mal-à-propos, comme un jour je l'ouys conter à Monſieur l'Admiral. Nonobſtant, le Roy ſe retira parmy les bois à Guiſe, ayant fait ce qu'il avoit voulu fort heureuſement, & n'ayant rien perdu. Et ce fut à l'Empereur à ſe retirer en ſon camp, & puis à lever totalement le ſiege de Landrecy. Pour concluſion, le Roy ſecourut ſa Ville, à la barbe d'un grand Empereur; & enfin, ſe démeſla de battaille, & ſe retira.

Ce qui ne fut peu de réputation pour luy, toutes choſes bien penſées; & fut eſtimé, non-ſeulement des ſiens, mais des eſtrangers, qui affirmoient avoir eſté la plus belle choſe qu'il fit jamais.

En quoy faut noter une choſe de ces deux grands Princes, en laquelle ils tromperent tous ceux de leur armée; car l'un & l'autre publioient parmy leurs gens, qu'ils vouloient donner battaille. Le Roy, pour dire tout haut (1), qu'il vouloit voir ſi l'Empereur, eſtant en perſonne, ſeroit auſſi heureux en battaille, comme il avoit eſté par ſes Lieutenants à la Bicoque & à Pavie; & que c'eſtoit choſe qu'il avoit le plus ſouhaité de l'y voir, & de s'attaquer de ſa perſonne à la ſienne, s'ils ſe pouvoient rencontrer. De l'autre coſté, l'Empereur, au partir de Gueldres, avoit fait du brave, & s'eſtoit vanté qu'il iroit juſqu'à Paris, pour voir ce qu'on y faiſoit. Mais ny l'un ny l'autre ne firent ce qu'ils avoient dit. Voyez quelles oſtentations de Princes, qui ne firent que donner dans le vent! Auſſi faut-il bien ſouvent qu'en telles choſes, ils bravent plus & faſſent peu, tiennent mines bravaſches & pleines de vanité: car cela importe, ainſi que j'ay ouy dire à de grands Capitaines; encore

(1) parce qu'il diſoit tout haut,

que la honte leur tombe sur le front de n'avoir joint leur effect avec leurs paroles. Mais ces Princes, & les Grands, sont subjects à boire plus de honte en telles choses, que les petits; & ne leur en chaut (1): mais en quelque façon, ou en honneur, ou en deshonneur, ils parviennent à leurs fins, & qui gaigne est le plus honoré.

J'ay ouy dire à plusieurs que feu Monsieur le Connestable avoit projetté son dessein de la retraite de Sainct Quentin du tout sur cest exemple du Roy que je viens de dire, s'y voulant du tout conformer : mais il ne la fit pas de nuict; ains de plein jour, qui fut sa perte, si l'on veut croire les grands Capitaines, & mesme Monsieur de Montluc, qui en a très-bien escrit dans son Livre; où il tient la maxime, que le Capitaine qui se retire de nuict, n'en est pas pour cela subject à la honte, mais plustost son ennemy, qui pensant le trouver le lendemain au matin, n'y trouve que la place vuide, & demeure avec autant de nez, & bien trompé. J'ay veu plusieurs en excuser Monsieur le Connestable, mettant un grand blasme sur le Mareschal-de-Camp, qui estoit pour lors, que je ne nommeray point, pour n'avoir jetté mille ou douze cents arquebusiers sur quelque pas-

---

(1) importe.

ſage, qui euſſent donné à ſonger au Comte d'Aiguemont, qui n'avoit que de la Cavallerie, & meſme ces Piſtoliers, qui craignent l'arquebuſerie que le Roy avoit refuſée par l'opinion de Monſieur le Conneſtable, qui les deſdaigna fort : mais ce furent eux qui ayderent beaucoup, & ſervirent à nous battre. Si mon-dict Sieur le Conneſtable ſe fuſt gouverné comme le Roy François, il euſt acquis toute pareille louange, pour avoir envitaillé Sainct-Quentin bravement à la teſte (1) d'une très-grande armée, & beaucoup plus foible que ſon ennemy.

La route (2) de Monſieur le Mareſchal de Strozzy, l'un des grands Capitaines de noſtre temps, à Sienne, faiſant la retraite, advint pour ne l'avoir faite de nuict, ainſi que Monſieur de Montluc luy avoit très-bien conſeillé.

La retraite de Monſieur de Montigan & de Boiſſy, à Brignolles, pour n'eſtre faite à propos, ny à chaux, ny à ſable, comme l'on dit, les fit tomber entre les mains de Ferdinand de Gonzague, à leur honte & perte de leurs gens.

Monſieur l'Admiral d'Annebaut, après avoir envitaillé Thérouänne, avoit fait un très-beau coup, ſi les jeunes gens, qu'il avoit menez

(1) Veue.
(2) Déroute.

avec luy, des gallands de la Cour, n'eussent voulu taster ce que sçavoit faire l'ennemy jusques dans leur camp, qui se mit en armes, les mit en route, & prit le chef, Monsieur d'Annebaut, prisonnier, & autres.

Long-temps avant en estoit arrivé de mesme, du regne du Roy Louys XII, en ceste mesme Place, & pour mesme subject d'envitaillement, qui fut très-bien fait & au contentement & louange de tous. Mais au retour de Matines, comme l'on dit, & à la retraite, pensant estre invincibles, & que l'ennemy ne les oseroit suivre, veu la vaillance qu'ils avoient montrée, & le desdaignant, se mirent à se retirer joyeusement, chantans, causans, & ayant laissé leurs grands chevaux, pour monter sur des haquenées & bestes d'Amble, pour aller mieux à leur ayse, estant fatigués de la course. Lors il furent chargés de l'ennemy si à l'improviste, & si furieusement, qu'ils furent contrains, non de se retirer, mais de fuyr à bon escient : dont le mot qu'on en dit, *la Journée des Esperons*; d'autant que leurs esperons leur servirent plus que leurs lances, où furent pris Monsieur de Longueville, dit Mr. de Dunois, Monsieur de Bayard, & autres grands Capitaines, qui tretous oublierent leurs leçons. Monsieur de Piennes, Gouverneur de Picardie, en estoit chef.

Si faut-il que je fasse un conte, cependant qu'il m'en souvient, pour descendre du ma-

jeur au mineur, qui est assez plaisant. Du temps de nos guerres civiles, que Poictiers fut assiégé par les Princes Huguenots & Monsieur l'Admiral, il y eut un certain jeune Gentil Homme de par le monde, que je ne nommeray point; car il m'appartient, & de fort grande Maison. Il estoit en sa jeunesse fort coustumier de faire tousjours un peu du sot, & autant qu'homme qui fust en sa Contrée & Pays de Vaches; mais pourtant, avec cela, estoit très-vaillant. Il avoit eu la Compaignie de son pere, au moins la moitié, par résignation. Pour envie qu'il eut de faire un peu parler de luy, à son commencement de Gendarme, il demanda à Monsieur, frere du Roy, pour lors nostre Général, d'aller jusques au camp de l'Ennemy, pour le reconnoistre, & y faire quelque raflade. Monsieur, qui se doubtoit de quelque trait de son mestier, luy donna licence. Il y va de fort gaye humeur, & de faict donna bien rafle de quelques gens, fait quelques légeres rapines, si bien pourtant, & avec tel esclandre, qu'il mit tout le camp Huguenot en allarme, & en armes, & à cheval. Il fut enfin poursuivi d'une grosse troupe de François & de Reystres: mais luy, au-lieu de faire une belle retirade & grande cavalcade, s'en alla repaistre & dormir à trois petites lieues du camp seulement, pensant avoir fait un beau coup. Les poursuivants, en ayant eu si-tóst nouvelles, le pensant aller

lancer jusques à sept ou huit lieues, en eurent très-bon marché, le trouverent, & le prindrent dans le lict très-aysément à trois lieues, dont la risée en fut très-grande au camp de l'un & de l'autre. Et quand on luy demandoit ce qu'il pensoit faire, il respondoit seulement : *Je pensois faire ce que j'ay fait; & ne pensois pas qu'on me deust suivre plus loing qu'à une lieue de-là, m'estant approché si près d'eux.* Si vous asseuré-je pourtant, que despuis, il s'est rendu un vaillant & bon homme de guerre; car il en est de race. Voilà une belle retirade, ou pour mieux dire, coyonade, ou caguade.

Or, si nous louons les grandes armées, & conducteurs d'icelles, pour leurs belles retraites en un grand bloc général, nous en avons aussi aucuns particuliers, c'est-à-dire, en petite troupe. Et commençons à une poignée de sept à huict cents Espaignols, qui se sauverent de la battaille de Ravenne, lesquels, après qu'ils eurent veu la totale fin de la battaille à leur très-grand dommage, résolurent de se retirer & sauver leur vie; & marchant en bon ordre, serrez & résolus, Monsieur de Nemours, qui ne se sentoit encore bien assouvi du grand past & festin qu'il avoit fait tout le long du jour, sur le sang respandu de tant d'ennemis, voyant que le dessert de ces Espaignols s'en alloit tout entier, sans en taster, & à sa veuë, part la teste

baiſſée avec ſeulement vingt ou vingt-cinq, qui eſtoient reſtez avec : & quoiqu'aucuns luy criaſſent : *Monſeigneur, ſouvenez-vous de ce que vos bons Capitaines, qui ont ſuivy la victoire, vous ont prié de les attendre, & de ne bouger du camp, & de tenir ferme juſqu'à leur retour, & que vous leur avez ſi ſainctement juré & promis*; il n'en voulut rien croire, ny faire; mais courageuſement & tout haut, il cria : *Ah! qui m'aimera, ſi me ſuive*, & donne. Ces Eſpaignols, qui le virent venir, luy crierent :

„ Ea! Mônſegnor, eſtamos pobra gente „ desbaratada. Dexad nos ir por nueſtra mala „ adventura, y ſe contenta Vueſtra Excel„ lencia de la victoria, que non ſera mas „ illuſtre, por nos perder ẏ matar.

C'eſt-à-dire :

Ah! Monſeigneur, nous ſommes pauvres gens, à demy-perclus & ſans puiſſance. Laiſſez-nous aller par noſtre maſle adventure, & contentez vous de la victoire, que vous ne rendrez pas plus illuſtre, pour nous deffaire, tuer & perdre.

Mais Monſieur de Nemours, ne ſe contentant, donne dedans, où il fut tué, & pluſieurs des ſiens, & les autres bleſſés à mort, & trouvez entre les morts, comme Monſieur de Lautrec.

Cela fait, les-dicts Eſpaignols, ſans s'eſton-

ner, & s'amuser, tirent de longue, & enfilent le chemin le long d'un grand canal, marchant en très-bon ordre, & vindrent à rencontrer Messieurs Louys d'Ars & de Bayard tournans de la chasse : lesquels, bien las, & ne sçachant rien de leur Général, s'advancerent à ces Espaignols, faisans bonne mine ; car il n'eussent sceu leur faire grand mal, d'autant qu'eux & leurs chevaux estoient si recreus d'avoir chassé si loing, qu'ils furent très-ayses, quand aucuns Capitaines Espaignols s'advancerent, qui dirent les mesmes paroles qu'ils avoient dites à Monsieur de Nemours, celant pourtant sa mort. Monsieur de Bayard, qui parloit bon Espaignol, & qui les avoit long-temps pratiqués, & estoit la mesme courtoisie, & qu'ils n'en pouvoient aussi plus, leur dit : *Allez-vous-en donc, Messieurs, à la bonne heure. Vous aurez la courtoisie jusques au rendre : mais ouvrez-vous, & fendez, & laissez-nous passer ; & si nous voulons avoir vos enseignes*, qu'ils luy donnerent aussi-tost, & à grande joye. Et passant tous au travers, & s'entresaluant les uns les autres très-courtoisement, s'entredirent adieu, & chacun tira son chemin. Mais les nostres, arrivant dans le champ de battaille, & sçachant la mort de Monsieur de Nemours donnée par les-dicts Espaignols, se repentirent bien de la courtoisie donnée.

Et n'est pas possible d'ouyr parler d'une

plus belle retirade, quasi semblable à celle que firent six ou sept mille soldats Romains, (encore faut-il parler un peu des antiques, puisqu'ils ont esté si braves, & les mesler un peu parmy nous autres,) eschappez de la sanglante battaille de Cannes, lesquels après avoir fait jusqu'au dernier debvoir, & combattu jusqu'à l'extresmité, considérant ne pouvoir plus servir, si-non d'autant augmenter les morts, & ensanglanter d'autant la battaille, se résolurent de se démesler au combat, & se retirer où bon la fortune les conduiroit: comme ils firent & en très-bel ordre, sentant mieux leurs vainqueurs que leurs vaincus. Ce que pourtant ceux de leur Ville n'approuverent, ayant esté loing des coups & sous la cheminée, jugeant à leur ayse les choses autres qu'elles ne se conduirent-là à l'œil & à l'effect : & comme résolus censeurs & réformateurs jusques au bout des ongles, ces Messieurs firent de grandes indignitez à ces pauvres soldats, leur faisant faire, avant que tourner à leur service, plus de pénitences, que ne firent jamais les Hermites du Calvaire de Spolette, ou de Mont-Serrat. Et pourtant, tels gentils soldats estoient beaucoup à estimer, de s'estre ainsi retirez : & ne faut douter qu'Annibal, s'il les eust peu tous faire massacrer, l'eust fait très-volontiers; mais les voyant se retirer en si belle continance, reigle & ordre, il les laissa-

là ; possible s'ils fussent allez en déroute, les eust-il chargés, & mis en pieces.

En nos seconds troubles, après la journée de Meaux, faite par les Huguenotz au Roy, & qu'ils se furent jettez dans Sainct-Denis, le Roy commanda à Monsieur de Strozzy, Maistre-de-Camp tant seulement des dix enseignes de la garde du Roy, lesquelles pourtant alors n'estoient point près sa personne, mais les avoit envoyées aux frontieres de Picardie en garnison, de les aller querir & mener dans Paris, à son secours, où il estoit à demi-assiégé. Monsieur de Strozzy y alla ; & d'autant que ces dix Compagnies estoient la force principale du Roy, & sur laquelle il s'appuyoit le plus, pour estre tous vieux soldats choisis, & quasi la pluspart qui avoient commandé ou dignes de commander ; comme quasi tous ont fait despuis. Monsieur le Prince, & Monsieur l'Admiral, encore qu'ils aymassent naturellement Monsieur de Strozzy, détacherent aussi-tost Monsieur de Mouy Saint-Fal avec douze cents chevaux, pour l'aller deffaire, quoyqu'il fust ; car c'estoit une dangereuse petite troupe pour eux. Monsieur de Mouy ne faillit pas de les aller rencontrer entre Abbeville & Amyens : & les trouvant marchans en vrais gens de guerre, serrez, résolus, entournoyés de tous costez de bons chariots, qui marchoient tousjours en forme de barricade, ne les osa at-

taquer, ny nullement enfoncer, encore qu'il ſe fiſt quelque petite & légere eſcarmouche de chevaux Huguenots, pour les attirer hors de leurs charettes. Mais ces braves Capitaines & Soldats tirant tousjours harquebuſades bien à propos, ne laiſſoient à marcher, & Monſieur de Mouy de les cavaller, en attendant ſon bon, ou qu'ils les trouvaſt le moins du monde desbandez ou eſtonnez. Enfin, Monſieur de Strozzy & ſes Capitaines, & Soldats, ſe retirerent ſi bien, en tournant tousjours la teſte & vaillamment l'eſpace de huict jours, qu'approchant de Paris, Monſieur de Mouy, fut contraint de les quitter à huict lieues de-là, & les donner au diable, & s'en aller d'un coſté, & eux de l'autre : & ainſi arriverent à Paris, n'eſtant que cinq cents ſeulement, cinquante par Compaignie. Monſieur de Strozzy m'a dit, que beaucoup & une infidité de ſoldats de Picardie s'eſtoient voulu jetter dans ſa trouppe, ſi-bien qu'il l'euſt aggrandie de plus de mille hommes; mais il ne le voulut jamais pour oſtentation qu'il vouloit avoir d'eſtre ſi bravement paſſé, & s'eſtre retiré avec une ſi petite trouppe, & auſſi qu'il avoit ſi grande fiance & aſſeurance de la valeur de ces cinq cents ſoldats, qu'il penſoit eſtre invincible, & qu'il n'en tenoit pas un de tous eux pour laſche & poltron, & qu'ils euſſent combattu juſques à la derniere goutte de leur ſang. Au-lieu

que, s'il en eust pris d'autres nouveaux, il n'eust fallu que quelques poltrons, pour gaster tout, & mettre tous les bons en peine & en désordre, ainsi que cela s'est veu souvent. Enfin, les voilà arrivez à Paris par la porte-Neuve, avec un grand estonnement du Roy, de sa Cour, de son armée, & de ceux de Paris; pensant résolument qu'ils avoient esté tous deffaits, ainsi que les nouvelles fausses en avoient couru, & qu'on avoit sceu qu'on estoit allé au-devant d'eux, pour les despescher & deffaire.

Voylà une très-belle retraite, pour n'estre que Harquebusiers & quelque peu d'Halebardiers, (car les Compaignies en portoient lors,) faite à la barbe, de douze cents chevaux choisis, conduits par un des vaillants hommes de France, parmy les plaines de Picardie, & favorables pour les chevaux, & mal pour l'harquebuserie, & chevallez l'espace de huict jours. L'admiration en fut très-grande, & une joye extresme au Roy, qui les voulut voir tous, & les fit passer dedans le Louvre, les embrasser, & faire bon visage: & leur ayant commandé leur logis, voulut qu'ils se rafraischissent, & de deux jours n'allassent à la guerre, qu'ils ne fussent reposez; mais le lendemain, allerent voir l'ennemy, qui les conneut aussi-tost au son & bruit de leurs bonnes harquebuses, & à leur valeur. Et trois jours après, il partit de

Sainct-

Sainct-Denis, tirant vers la Lorraine ; & nous les ſuiviſmes.

J'ay ouy dire deſpuis à Monſieur de Mouy, que jamais il n'avoit veu de plus braves Capitaines & Soldats, ni plus aſſeurez que ceux-là : louant ſur-tout Monſieur de Strozzy, qu'il n'euſt jamais peu croire en ſon jeune aſge, qu'il euſt peu conduire ſi bien une telle retraite. Et d'autant que les Capitaines méritent eſtre nommez, & conneus, & recommandez à la poſtérité, je les vais nommer. Monſieur de Strozzy, Maiſtre-de-Camp ; le Capitaine Bordas ; de Dacs, ſon Lieutenant ; le Capitaine Charrion ; le Capitaine Coſſeins ; le Capitaine Torcez ; le Capitaine Nevillian ; le Capitaine Gouas l'aiſné ; le Capitaine Cadillan ; le Capitaine Gouas le jeune, tous Gaſcons ; le Capitaine Cabanes, Auvergnat ; & le Capitaine Hirrombery, Baſque, qui ſont, je penſe, tous morts à cette heure, & penſe les avoir veu tous quaſi mourir. Je croy que le Capitaine Bordas vit encore.

Aux premieres guerres, les bons ſoldats ſe rangeoient la pluſpart du coſté des Huguenots, à cauſe de quelque Bandon qui fut fait à la Cour contre les Capitaines, qui demandoient leurs payes deues, & récompenſe des ſervices paſſés : de-ſorte que, pour un temps, ils nous ſurpaſſerent en nombre de ſoldats vieux & bons. De Mets partirent un

jour cinquante ſoldats de la Religion, (car ils y fleuriſſoient fort) en deſſein & réſolution de ſe rendre dedans Orléans, quoy qu'il fuſt. Quand ils furent vers Verdun, Monſieur d'Eſpan eut langue, comme cinquante ſoldats eſtoient partis de Mets, & s'en venoient paſſer dans ſon Gouvernement; car il eſtoit Lieutenant de Roy, en l'abſence de Monſieur de Nevers, auparavant Comte d'Eu, & tiroient droict vers Orléans. Il amaſſe ſoudain ce qu'il peut, & à la haſte, pour les aller deffaire. Ces pauvres cinquante ſoldats, en ayant eu le vent, réſolurent, quoyqu'il fuſt, de paſſer: marchant nuict & jour, font de grandes traites, de petits repas, & courts repos. Monſieur d'Eſpan les ſuit tant qu'il peut, & les attrappe. Eux, le voyant venir, ſe jettent dans un moulin qu'ils trouverent à propos & à la bonne advanture, (fortune ayde tousjours aux vaillants & courageux,) ſe rembarrent, ſe remparent, ſe fortifient, tirent force harquebuſades, & ſi vaillamment, que quelques petits Harquebuſiers qui eſtoient-là, penſez quelques fiollants, n'oſerent approcher, ny la Cavallerie non plus. Enfin, la nuict arrive, & ſépare le combat. Monſieur d'Eſpan ſe retire à quelque Bourg prochain pour repoſer & repaiſtre, laiſſe quelque chétif corps-de-garde, penſant les attrapper le lendemain. Nonobſtant, ils ſortent, combattent, fauſſent le corps-de-

garde qui s'estoit mis au-devant d'eux, marchent toute la nuict. Le lendemain au jour, rencontrent aucuns paysans assemblez avec leur tocsin, les raflent, comme un foudre & orage rafle un camp de bled. Enfin, après avoir bien eu trente allarmes & rencontres, se retirent & arrivent à Orléans tous sains & sauves, fors trois qui demeurerent tuez : & racontant leur fortune à Monsieur le Prince, à Messieurs l'Admiral & d'Andelot, leur Colonel, les ravirent, & un chascun qui les ouyt eu une merveilleuse admiration de leur fortune, & de leur vaillance, & de leur retraite.

Ainsi sauvez, ils furent par après si bien venus, traitez & respectez, que j'ay ouy dire à feu Monsieur de Téligny, qu'un jour le Bandon estant fait de ne toucher plus à la démolition de l'Eglise de Saincte-Croix, qui est un œuvre très-admirable; ainsi que Monsieur d'Andelot passoit devant, & en ouyt le bruit, il entra dedans, & y trouva trois soldats faisant encore ravage, & de colere, leur remonstra la deffense qui en avoit esté faite, & qu'ils seroient tous pendus. Ainsi que le Bourreau fut venu pour l'exécution, il y en eut deux des trois qui dirent : *Monsieur, sauvez-nous la vie. Nous sommes des cinquante soldats de Mets qui vous sommes venus trouver, & avons si bien fait, &*

tant pasty & combattu, pour l'amour de vous. Monsieur d'Andelot dist aussi-tost : *Estes-vous de ceux-là ? La vie vous est sauve.* Et le tiers, qui n'en estoit pas, fut pendu, pour donner exemple.

Voilà une retraite belle, celle-là, & de grand hazard, & de grand' peine, veu le petit nombre de gens qu'ils estoient, & tous compaignons ensemble, sans avoir aucun qui leur commandast, si-non un Caporal, que d'eux-mesmes ils esleurent.

Derniérement, en ceste guerre de la Ligue, que le Baron Done (1) vint en France avec ceste grosse armée, composée de cinquante mille Estrangiers, tant Allemands que Suisses & autres, plus qu'il y a long-temps que pour un coup entra en France, & quelques François parmy eux; tout menaçant plus que ne fit jamais Rodomont quand il passa de la Barbarie vers nous, de la destruire & ruyner de fond en comble, comme il parut à son commencement par les grands feux qu'il alluma en la Lorraine & Bourgogne. Si s'en fallut-il beaucoup de son espérance & furieuses menaces; car ce vaillant Monsieur de Guyse, luy faisant maintenant teste, maintenant le costoyant, le mena si beau, par tant de fatigues, qu'il luy donna, & par les combats, comme auprès

(1) de Dhona.

de Montargis & Auneau, que tout ce grand peuple, qu'il avoit conduit, fut réduit à rien, & fut contraint avec Messieurs de Bouillon & de la Marche, freres, de composer avec le Roy, & tirer vers leur Pays, avec une composition telle-quelle. J'ay veu un homme, qui estoit alors avec Monsieur de la Nouë. Il les vit arriver avec cinq cents chevaux seulement à Geneve, bien mallotreux du reste de leur naufrage.

Or, Monsieur de Chastillon, fils de ce grand Admiral, & qui commençoit desjà à le suivre de près en ses valeurs & vertus, si par trop tost il ne fust esté prévenu de sa mort naturelle, qui pourtant fut advancée d'un coup qu'il avoit receu au siege de Chartres, ne voulut jamais signer cette composition : tant s'en faut, qu'il répugna, & contredit, tout ce qu'il peut, jusqu'à leur faire de grands affronts & reproches d'honneur, à ce que j'ay ouy dire à ceux de leur party. Il se résolut de les laisser jouyr à pleine joye de leur composition, & la solemniser par beaux festins & carroux dans le camp du Roy : & luy prend quelques cent chevaux des siens qu'il avoit menez du Languedoc, & autant d'Harquebusiers, & se met sur sa retraite, & tire chemin sur le passage de Loyre, & advise gaigner d'où il estoit party, nonobstant qu'il fust poursuivi & courru à for-

ce; car on luy en vouloit, à cause du pere. Monsieur de Mandelot, Gouverneur de Lyon, se trouve à l'andevant, & l'assaut. Monsieur de Chastillon le soustient, & combat si vaillamment, que la perte va plus grande du costé de Mandelot que du sien, passe la riviere, & se conduit-là où il vouloit, après avoir battu les fanges, & combattu le mauvais temps, l'espace de douze ou quinze jours.

Certes, j'ay ouy parler à de grands Capitaines, que cette retirade est des plus signalées, & qu'il paroissoit bien qu'il avoit estudié la vie de Monsieur l'Admiral son pere; lequel en tant de battailles qu'il a données en nos guerres civilles, & perdues quant & quant, en a fait ses retraites si belles & si signalées, & mesme en celle de Montcontour, tout blessé qu'il estoit, que quasi on ne sçavoit que plus louer, ou les beaux exploits d'armes qu'il y faisoit, ou ses retirades. Ceux qui ont veu les retraites de Dreux, de Sainct-Denis, de Jarnac, de Montcontour, en sçauront bien que dire; & que si la fortune luy estoit contraire en la battaille, pour le moins la démesloit-il bien, & s'en retiroit si honorablement, qu'on ne luy sçauroit reprocher qu'il eust pris l'espouvante, & s'en fust fuy, comme ont fait beaucoup de Capitaines après leur battaille perdue, dont les Livres sont

tous pleins. Tant s'en faut qu'après la battaillè de Dreux, ainsi que nous pensions tout gaigné pour nous, & tout perdu pour eux, les voicy venir sur les quatre heures du soir, huict jours devant Noël, à nous, environ cinq cents chevaux seulement qu'ils estoient, que, sans la vaillance & sage prévoyance de Monsieur de Guyse, je ne sçay que c'en fust esté, & y en eust eu bien d'estonnez. Et après le coup fait, & voyant qu'il n'y faisoit bon, prindrent congé de nous, (& qui avoit mal, à son dam,) & puis se retirerent. Je m'estonne que nos Histoires de nostre temps sont esté si desloyales, ou ignorantes, qu'elles n'ayent touché ces choses.

Monsieur le Mareschal de Bié est fort à louer, que, quand les Anglois sortirent de Boulogne pour luy donner la battaille auprès du fort de Montreau, il avoit avec luy le Régiment du Comte Reingrave, celuy des François & Italiens. Comme les ennemis chargerent nostre Cavallerie, elle se mit en route; & voyant le-dict Sieur le désordre des gens de cheval, il s'en courut au battaillon des gens de pied, & leur dit : *O! mes amis! ce n'est pas avec la cavallerie que j'espérois de gaigner la battaille; car c'est avec vous* : & mit pied à terre; & prenant une picque d'un soldat, auquel il bailla son cheval, se fit oster ses esperons, & commença sa retraite

droit à Ardelot. Les ennemis, ayant chassé la cavallerie, tournans à luy, il demeura quatre heures ou plus sur sa retraite, ayant les gens de cheval, l'une fois devant, une autre à costé, & leurs gens de pied sur la queuë. Mais ils ne l'oserent jamais enfoncer; & jamais il ne fit cinquante pas, qu'il ne fist teste aux ennemis, estant en l'asge de soixante-&-dix ans.

Ce brave, vaillant, & le plus accomply Prince du monde, Monsieur de Nemours, en fit de mesme à la Journée de Meaux, où le Roy fut assailly du Prince de Condé, de Monsieur l'Admiral, jusqu'à quinze cents chevaux, bons & bien choisis, qui, mettant pied à terre, dist aux Suisses: *C'est avec vous, mes amis, que je veux combattre & mourir. Sus! marchons, & ne vous souciés. Ils ne sont pas gens pour nous; car nous nous retirerons en despit d'eux, & si sauverons nostre Roy & maistre.* Ce qu'ils firent par la traite d'un bon jour entier: & jamais les autres, ny à costé, ny devant, ny derriere, ne les oserent attaquer. Ils ont dit despuis qu'ils ne le vouloient. Mais ainsi dit le renard des poulles. C'est à sçavoir; car ils n'estoient pas-là pour enfiler des perles. Et aucuns m'ont bien dit, que bien servit la contenance de Monsieur de Nemours.

Nous avons de frais un très-beau traict du

Prince de Parme. Après avoir levé le siege de Rouen, & pris Caudebec, (ce que j'espere déduire ailleurs (1),) il n'y eut homme du party du Roy qui ne dist, affermast & jurast, que Sa Majesté, ayant recueilly toutes ses forces, qui luy accouroient & affluoient de toutes parts, montant à neuf mille chevaux, le Prince de Parme estoient acculé, & perdu, & réduict du tout à demander, pieds & bras liés, au Roy miséricorde, ou passage. J'ay veu une infinité de gens, qui me faisoient enrager de ces propos : & m'estonnois comme eux, qui faisoient profession de porter les armes, d'estre si grossiers d'avoir cette opinion. Et là-dessus, le-dict Prince se mocque d'eux, fait un pont de batteaux sur cette large riviere de Seyne, qui semble-là plustost une petite mer qu'une riviere, (cas esmerveillable!) & passe, luy, & toute son armée, & tout blessé qu'il estoit, se retire dans Paris, avec si belle ordonnance de battaille, qu'on ne luy sceut jamais que faire, si-non luy donner sur la queuë, & deffaire quelque cent chevaux, & ravager un assez grand bagage, qui ne pouvoit suivre le camp. Je ne sçay comment l'on doit appeller cela, si-non une très-belle retraite d'un grand Capitaine,

---

(1) *Cela ne s'est point trouvé.*

& fort louable. J'en dirois une infinité d'autres; mais je n'aurois jamais fait. Il ne se faut pas tant opiniaſtrer & durer ſur un meſme ſubject : faut varier.

Or, pour faire une belle fin & la bien couronner, j'acheveray par une très-belle retraite que fit Monſieur de Guyſe à cette entrée de cette groſſe armée du Baron Done (1), que j'ay dit cy-devant; lequel, pour grand Capitaine qu'on ſçait qu'il eſtoit, fit un grand pas de clerc. Car tout conquérant qui entre en un Pays pour conquérir, doit toujours quoiqu'il ſoit, chercher à combattre; & celuy qui eſt pour la deffenſe, de ne la recevoir, quand meſme il verroit un très-beau jeu, ſi ce n'eſt par contrainte, ou néceſſité, ou apparence de grande victoire. Auſſi Monſieur de Guyſe, qui eſtoit grand Capitaine, luy faiſoit oublier ſa leçon, & à tous ſes Reyſtres.

Le faict eſt donc tel de Monſieur de Guyſe, duquel je veux parler. Luy, voulant reconnoiſtre, quoiqu'il fuſt, leur armée, & ayant envoyé Meſſieurs de Roſne & de la Routte, pour aller charger quelques Reyſtres qui avoient paſſé un pont du haut d'une colline, il vit clairement l'armée ennemie &

(1) de Dhona.

la retraite des ſiens, avec apparence qu'ils ne ſe démeſleroient pas ayſément : & eſtoit conſeillé de tous ceux qui eſtoient avec luy de ſe retirer, n'ayant forces baſtantes pour recueillir ſes Chevaux-légers, ny meſme pour ſouſtenir un ſi grand faix, n'eſtant point armé, ny bien monté; (car il eſtoit allé ſeulement ſur un courtaut, & tout deſarmé, en dangier de ſe perdre, loing de deux lieues de ſon armée, demeurée ſans chef ny commandement;) & qu'il verroit pluſtoſt l'ennemy ſur ſes bras, preſt à la charger, que d'avoir receu le commandement de ſe mettre en ordonnance. A toutes ces remonſtrances, il fit lors reſponſe d'un très-brave guerrier, & pleine de hardieſſe. *Je ſçay*, dit-il, adreſſant la parole à Monſieur de la Chaſtre, *& reconnois en quels termes ſont nos affaires; à quoy il ſe peut pourvoir par hardieſſe & prudence. Je feray un trait que j'ay en la fantaiſie. Je prends la charge de faire cette retraite : & vous, allez donner ordre à l'armée, & retirez nos forces dans ce deſtroit du pont à Sainct-Vincent, & l'ordonnez pour me recevoir & l'ennemy auſſi, s'il nous ſuit juſques-là.*

Or, il faut noter que, comme c'eſt la couſtume principalement des François plus que de nulle autre nation, de s'advancer touſjours ſans commandement & à la deſ-

bandade, qui ſur bidet, qui, ſans armes, il s'en trouva alors aſſez qui cuyderent apporter de la confuſion & du deſordre ; & à la vérité, ſans la préſence de Monſieur de Guyſe, il y en euſt eu à bon eſcient. Mais ce Prince n'eſtant pas moins heureux que valeureux, avec telle amour & affection parmy les ſiens, ſe préſenta à la teſte de ſes Chevaux-légiers, l'eſpée au poing, en pourpoint, ſur un courtaut, parlant aux uns en Italien, aux autres en François, nommant & appellant les Capitaines par leurs noms, les exhortant de ne s'eſtonner point, & de croire qu'il les conſerveroit, ou qu'il ſe perdroit avec eux, & qu'ils fiſſent ſeulement ce qu'il diroit.

Sa préſence & ſon authorité eut tant de pouvoir ſur toute ceſte trouppe, que chaſcun demeura ferme ſans crainte du dangier, & attentif à ſes commandements, ſe retirant auprès de luy ſur le haut d'un coſteau, faiſant teſte à l'armée ennemie, qui paſſoit à la file ſur le pont de Peligny, firent par leur bonne mine & contenance tenir bride aux plus advancés, juſqu'à ce qu'il fit ſa retraite, pouſſé par un gros oſt de ſept cornettes de Reyſtres, qui marchoient furieuſement, & devant eux trois cents chevaux François, & ſix ou ſept vingts Harquebuſiers à cheval, qui commençoient à monter la colline, qui eſtoit ſi roide, qu'un cheval qui l'euſt mon-

tée au trot, se fust mis hors d'haleine. Ce qui donna temps & loisir au-dict Seigneur de Guyse d'effectuer ce trait dont il avoit parlé. Se retirant environ dix ou douze pas en-arriere, les ennemis perdans la veue de luy, & prenant temps à propos, il tourna tout court sur la main gauche, à la droite des ennemis, & gagna par un petit vallon un gué de la riviere de Modon, où il y avoit un moulin, & passa la riviere sur le costé d'où venoit & marchoit l'armée des Huguenots; s'estant toute leur cavallerie tellement advancée, pour venir à l'allarme & secours des premiers, qu'il ne restoit à cette queue que des Suisses, qui ne la pouvoient, ny arrester, ny suivre, ny offenser. Et coulant le long de la riviere, se mit au pas à faire sa retraite à son aise, repassant vers les siens à un gué à cinq cents pas de sa place de battaille.

Les Huguenots, ayant gaigné le haut de la colline d'où estoit party Monsieur de Guyse, & voyant cette cavallerie si près de leurs Suisses de-là la riviere d'où ils venoient, furent bien estonnez, & ne se peurent de prime face imaginer que ce fussent autres que les leurs. Néanmoins, la chose bien reconnue, ils se mirent à les poursuivre; mais arrivant au gué où avoit passé mon-dict Sieur de Guyse, il s'y trouva dix ou douze Harquebusiers du Sieur de la Chastre, qu'il avoit

mis dans un moulin, qui servirent grandement, le débattant & gardant avec telle résolution & opiniastreté, qu'ayant tué quelques hommes, qui s'advancerent d'essayer de passer les premiers, les autres tindrent bride, attendans leurs Harquebusiers; lesquels mettant pied à terre, forcerent le moulin, prirent ou tuerent tout ce qui estoit dedans: & y moururent ces braves soldats bravement & honorablement, vendans bien leur vie & chérement à leurs ennemis, faisans un grand service, donnant loisir par leur perte au-dict Sieur de Guyse de gaigner plus de chemin. Si Monsieur le Connestable, à sa retraite de Sainct-Quentin, eust mis aussi des Harquebusiers dans un moulin, qui estoit là-près, il ne se fust perdu. C'est ce que les grands Capitaines tiennent aussi qu'il faut faire; quelquefois perdre & hazarder une petite troupe: & ne la faut espargner, pour en sauver une grande.

Et ainsi se rendit Monsieur de Guyse, sans aller plus viste que le pas, à la place de bataille de son armée qui estoit fort bien logée en un estroit entre les vignes, & la riviere de Modon, ayant le logis du pont Sainct-Vincent à dos. Et notez que l'armée de mondict Sieur de Guyse ne montoit pas à plus de six mille hommes, ayant en teste à combattre cette grosse armée composée de cinquante

mille hommes : & à leur barbe & nez se retirer si bravement ! En quoy faut admirer l'asseurance, le jugement, la résolution, la vaillance, & la conduite de ce grand Capitaine, qui n'avoit pas encore atteint l'asge de quarante ans. Que maudites soient les misérables & déteſtables mains qui le massacrerent, & l'osterent à nostre France ! Que s'il estoit ores en vie, elle ne seroit la proye des estrangiers, comme elle est maintenant, & mesme des Allemands, qu'il avoit si bien estrillés.

Mais où trouvera-t-on & lira-t-on une telle retraite, faite par le beau mitan de ses ennemis ? Encore que le grand feu Monsieur de Guyse, son pere, en fit quasi une pareille devant Paris, aux premieres Guerres, lorsque les Huguenots le vindrent par forme assiéger : & nous voulant faire parade de leurs Reystres, que Monsieur d'Andelot avoit amenez de frais, conduits par le Mareschal Daix, il fut donné charge à Monsieur Genlys d'en prendre quelque quinze cents, & venir charger quelques Compaignies de Gendarmes, qui estoient pour lors en garde, & quelques Harquebusiers & Chevaux-légiers, vers les fauxbourgs de Sainct-Marceau & de Sainct-Jacques. Je ne nommeray point les Compaignies ; car elles y firent très-mal, & fuirent très-bien, au grand regret & despit de

Monſieur ds Guyſe, qui ayant fait mettre ſes Suiſſes en battaille, par-delà ſes tranchées & bordées d'Harquebuſiers, & Monſieur le Prince de Joinville, ſon fils, laiſſé avec eux, qui eſtoit tant jeune que rien plus, mais pourtant il ſuivoit par-tout Monſieur ſon pere, (tant dès-lors monſtroit-il ce qu'il devoit eſtre un jour :) & ſortant de la tranchée, alla faire un grand cerne, & prenant les ennemis en queuë, les chargea ſi furieuſement, n'ayant ſeulement que deux cents chevaux des Gentils-Hommes de la Cour, de ſa ſuite, & de ſa cornette, qu'il les fauſſe, les ouvre, les eſcarte, & paſſe par le mitan, & fait halte après, & puis ſe retire froidement, ſans que les autres s'oſerent rallier pour le venir charger, ainſi qu'il les attendoit : & ſe retira le petit pas dans ſa tranchée, où il parla bien à ces Meſſieurs les Gendarmes & Chevalliers fuyards ; leur reprochant leur fuite, & leur diſant tout haut, (car j'eſtois avec luy, & l'ouys,) *Ah! Gendarmes de France, prenez la quenouille, & laiſſez la lance.*

Il eſtoit lors monté ſur ſon bon cheval *Morel*, des beaux genets & bons qui ſortiſt il y a long-temps du Royaume de Naples; & en deſcendant, il le loua fort, & diſt que pour le jour de la battaille, il n'en vouloit pas de meilleur, ny d'autre. Ce que

l'ennemy ayant ſceu, & penſant qu'il y fuſt monté, mirent tous leurs eſprits & leurs efforts pour le tuer à la battaille de Dreux : mais il avoit changé d'opinion; car il prit *le Bay Sanſon*, grand courſier fort qui avoit ſervi plus de trois ans d'eſtallon à Eſclairon, où il tenoit ſon haras : & ſon Eſcuyer Italien, nommé Heſpany, eſtoit monté ſur le *Morel*, qui pour avoir eſté pris pour feu Monſieur de Guyſe, mourut de plus de vingt coups de piſtollets.

Cette digreſſion pourroit eſtre faſcheuſe à aucuns, & à d'autres poſſible que non : mais je veux mettre toutes les circonſtances, afin qu'on ne me trouve menteur. Ce fut lors qu'il diſt auſſi aux Pariſiens, qui eſtoient un peu effrayés de ſe voir à demy-aſſiégés : *Je vous garderay*, *mes amis*, *du mal ; mais de peur*, *je ne puis :* tenant ce mot du Roy François, qui diſt de meſme aux Pariſiens, lorſque l'Empereur Charles V vint, & s'approcha d'eux vers Chaſteau-Thierry.

Mais pour retourner à la retraite de Monſieur de Guyſe dernier, qu'il l'appriſt de Monſieur ſon pere, ou qu'il l'ait faicte ou inventée de ſa teſte, c'eſt la plus belle qui ſe fit, & ſe fera jamais. Et croy que cela luy vint de ſa ſeule teſte, & de ſon ſeul eſprit; car il en avoit tout ce qu'il falloit,

voire pour en revendre, & de vaillance, de quoy à une autre fois nous en parlerons. Je fais donc fin, après avoir dit qu'il me semble, qu'à la battaille de Trebie, il y eut dix mille soldats Romains, qui, ayant perdu la battaille, passerent au travers & au beau mitan de leurs ennemis, & se sauverent & se retirerent bravement, à leur barbe, dans la Ville de Plaisance. Possible que mon-dict Sieur de Guyse, qui lisoit & estudioit tous les jours, ou se souvenoit de loing, ou avoit leu de frais le conte, qui luy ayda bien à propos pour le coup à la vaillance, à sa conduitte, & à son gentil esprit & brave courage.

Froissart, racontant de la battaille de Nicopoly, que donnerent les Ongres & les François, dit que, parmy les François, il y eut deux Escuyers de Picardie, très-vaillants, qui, puis après se peurent bien dire vrais Chevalliers. Ils s'estoient trouvez en maintes rencontres, & en estoient partis en leur honneur. L'un s'appelloit Guillaume Den, & l'autre le Borgne de Motquel. Ces deux doncques, combattant par force d'armes, & vaillance, passerent outre les battailles, & retournerent en la battaille par deux fois bravement & vaillamment, où ils firent force apertises d'armes : (ainsi parle-t-il.) Mais voulant mourir en un si sainct

conflict, se firent là tuer. Il est à présumer que, puis qu'ils avoient ainsi passé & repassé par ces deux fois, outre les battailles, en bien combattant, qu'ils pouvoient faire une aussi honorable retraitte que là mourir. Voilà comment ces Romains ne firent pas si bien que ces deux François, encore pourtant qu'ils soient fort à louer.

Or, c'est assez de ceste matiere & subject parlé.

Fin du Tome treizieme.



TABLE
DES
DISCOURS

Contenus dans ce treizieme Volume.

DISCOURS I.

DISCOURS II.

DISCOURS III.

Fin de la Table.